This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

71

Fuques, M. (...)

ABBASSAÏ,

HISTOIRE ORIENTALE.

PREMIERE PARTIE.

De l'Imprimerie de BAGDAD,
Et se trouve à Paris.
Chez BAUCHE Fils, Libraire, Quay des Augustins, à l'Image Ste. Geneviéve.

M. DCC. LIII.

TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
154971A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1924 L

ABBASSAÏ,

HISTOIRE ORIENTALE.

HAROUN fut le cinquiéme Calife de la maiſon des Abbaſſides, il regnoit à Bagdad l'an de l'Egire cent ſoixante-dix, ſa valeur le rendoit illuſtre; ſa piété, ſon équité lui mériterent le ſur-nom *d'Alraſchid*, (qui ſignifie le juſte.)

La Nature l'avoit orné de

tous ſes dons, & la Fortune les avoit mis dans tout leur jour en le favoriſant conſtamment. Adoré & craint de ſes Peuples, il en étoit le ſoutien & l'exemple ; il poſſédoit l'art difficile d'allier la ſévérité à la douceur, & de ſe familiariſer avec humanité : en ſe faiſant reſpecter avec prudence, il ſçavoit en même temps ſoulager les peines, pourvoir aux beſoins de ſes Sujets & leur impoſer un joug qui les contint.

Souverain & Pontife il tâchoit d'éclairer l'erreur, mais il ne la puniſſoit pas. Tant de vertus devoient-elles trouver un écueïl ? Faut-il qu'un

Héros qu'elles ont rendu ſi célébre en ait terni l'éclat par des crimes! Tel eſt l'effet trop ordinaire des paſſions; qui poura ne les pas redouter?

Ce n'eſt donc point Haroun vertueux, admiré, que je vais peindre, c'eſt Haroun, foible, coupable, malheureux, objet utile de terreur & de pitié.

Son cœur avoit toujours été fermé à la colere, à la haine, à une ambition déréglée, lorſque l'Amour le ſoumit & lui fit ſentir toute ſa puiſſance.

La Loi Muſulmane fut établie pour prévenir les d

gers d'un ſi funeſte délire
la multiplicité des femme
qu'elle permet empêche la vi
vacité qui ſuit un choix uni
que, la facilité de ſatis fair
les déſirs les affoiblit, mai
il eſt des inſtans de fatalit
dont rien ne peut garantir.

Le Calife aimoit & reſpec
toit la Princeſſe Zulima
mere, il écoutoit & ſuivoi
ſes conſeils : plaiſirs, affai
res, rien ne l'empêchoit d'a
ler très-ſouvent la voir dan
le vieux Sérail. Il y étoit u
jour & ſe promenoit dans de
jardins admirables que Ma
hadi avoit fait planter, & qu
Zulima ſe plaiſoit d'embelli
Fatigué par une chaleur ex

ceſſive, Haroun entre dans une grotte & s'endort de ce ſommeil leger qui repoſe l'ame ſans trop offuſquer les ſens. Il entend un bruit ſourd au fond de la grotte, & voit un Eunuque ſortir par une porte qu'on n'appercevoit point, tant elle étoit ménagée avec art.

Le Calife ne fut point vû par l'Eunuque, parce qu'il étoit dans le plus obſcur de la grotte, & lui-même démentoit ſes yeux, il croyoit être dans l'illuſion d'un ſonge. L'inutile recherche qu'il fit pendant quelques momens l'en aſſuroit, il parcou-

plusieurs fois la grotte sans retrouver la porte fatale, il la revoit enfin, & n'ayant pu l'ouvrir, il la fait enfoncer.

Un escalier de marbre blanc qu'une lampe de cristal éclairoit paroît alors à ses yeux; surpris & curieux Haroun descend, il parvient à une chambre fort ornée, il voit à la clarté de plusieurs flambeaux un lit dont les rideaux étoient fermés; il s'en approche, il y trouve une femme endormie, la jeunesse & la beauté brilloient sur son visage, & malgré l'effroy que lui causa la vûe du Calife, les graces l'animérent lorsqu'elle

s'éveilla ; l'étonnement fixe ſes regards, le trouble, la crainte s'emparent de ſon ame, elle s'écrie enfin : Fatime, ma chere Fatime, ſecourez-moi.

A ces cris accourt une autre femme, quoi qu'un peu moins belle & moins jeune, elle fit l'admiration du Calife ; des yeux pleins d'ame, une phiſionomie ſpirituelle, & intéreſſante lui donnoient des charmes que ſouvent la beauté n'a pas.

Fatime étonnée demeura interdite en voyant le Calife, & ce Prince non moins interdit qu'elle, ne la raſſuroit pas.

Parlez, lui dit-il enfin, eſt-ce un preſtige qui me fait voir ici tout ce que la nature a formé de plus beau; dévoilez-moi ce miſtére, vous le pouvez ſans crainte, je ſuis le Souverain de ces lieux; qui que vous ſoyez, je m'intéreſſe à votre ſort, il ne peut être qu'infortuné, & les malheureux ont des droits aſſurés ſur mon cœur.

Fatime raſſurée par ces mots, ſe jette aux pieds du Calife: Seigneur, lui dit-elle, à ce langage qui ne vous reconnoîtroit? La vertu inſpire la confiance; ſi vous daignez encourager la vérité

timide, je vous donnerai le moyen de ſatisfaire votre curioſité, l'aſſurance d'un pardon généreux pour les coupables peut ſeule m'ouvrir la bouche, prononcez, Seigneur.

Oui, j'en fais le ſerment inviolable, répondit le Calife, je jure par notre ſaint Prophete que quel que ſoit le deſſein, ou le forfait qui vous ait conduite ici, je ne punirai perſonne, parlez donc ſans crainte.

Après bien des malheurs qui ont traverſé ma vie, reprit Fatime, je fus vendue à l'Eunuque Aſſoud, il me ju-

gea digne de captiver vôtre cœur, mais loin de me voir ſenſible à cet eſpoir, il s'apperçût que je craignois le ſort que toutes vos eſclaves déſiroient.

Il me garda quelque tems chez lui, il paroiſſoit entrer dans mes peines : il me demandoit avec le ton de l'intérêt de lui en faire l'aveu ; un cœur rempli d'amertume, une ame déſolée ſe livre facilement, dût-elle être la victime de l'artifice.

J'avouai à Aſſoud qu'une paſſion auſſi tendre que malheureuſe me rendoit inſupportable l'idée d'être à vous.

Aſſoud m'écouta avec plaiſir, il m'obſervoit avec attention, il m'entretenoit ſouvent, & me faiſoit mille queſtions qui ne m'embaroiſſoient point, parce que j'y répondois avec franchiſe.

Il vint enfin un jour me trouver, ſon air étoit inquiet; Madame, me dit-il, je vous crois ſincére, les femmes que j'ai ſous ma garde m'ont appris à connoître la diſſimulation, je la lis dans leurs yeux, malgré tout l'art qu'elles employent à me tromper.

Voulez-vous vous garantir du ſort que vous craignez, & même recouvrer vôtre liber-

té, je vous en donnerai le moyen ſi vous conſentez à renoncer pendant quelque tems à la lumiére du jour, & à vivre dans un ſouterrain: vous y ſerez avec une jeune fille que l'on confiera à vos ſoins, vous lui ferez connoître le monde ſans exciter ſes déſirs; à peine s'aperçoit-elle de ſon éxiſtence; quel plaiſir pour une ame vertueuſe d'en former une qui lui reſſemble. J'acceptai la propoſition d'Aſſoud, il m'introduiſit pendant une nuit obſcure dans ce jardin & dans cette grotte.

L'aimable Zesbet avoit

alors douze ans, ſes tendres careſſes, ſes graces m'attachérent d'abord à elle. Ah! me dit-elle, dès qu'elle me vit, vous êtes donc cette Fatime, qui doit faire le bonheur de ma vie, puiſſe la vôtre durer plus longtems que celle de ma chere Amine, lorſqu'elle mourut dans mes bras je ne pouvois me conſoler d'avoir ſurvécû à tout ce que j'aimois; j'avois tort, je vais aimer encore.

Le lieu où je trouvois Zesbet, ſon eſprit qui éclatoit malgré ſa ſimplicité m'étonnoit, je lui fis des queſtions auſquelles elle ne put ſati-

faire ; je ſçus ſeulement qu'elle n'avoit jamais vû qu'Aſſoud & Amine, mais que ni l'un ni l'autre ne lui avoit donné aucune connoiſſance de ſon ſort.

Je m'occupois à éclairer l'eſprit, à former le cœur de Zesbet, mes ſoins étoient ſuivis des plus heureux ſuccès.

Zesbet allioit à une intelligence admirable cette crédulité ſimple qui marque ſi bien la bonté & la droiture du cœur. La lumiere étoit innée dans ſon eſprit, les vertus dans ſon ame.

Je ne lui apprenois que ce qui étant convenable à ſa ſi-

tuation, ne pouvoit nuire à ſon bonheur. Aſſoud par des attentions, par une converſation aimable adouciſſoit notre ſolitude, nous l'écoutions avec plaiſir, les charmes de l'eſprit font facilement oublier l'aviliſſement de l'état; tout eſt réparé quand on plaît & qu'on intéreſſe.

Quatre années ſe ſont écoulées ainſi; mais Aſſoud m'ayant fait enviſager une prochaine liberté, j'ai étendu les connoiſſances que j'avois données à Zesbet, & comme l'amour a fait tous mes malheurs, je lui ai peint les hommes avec des couleurs qui l'ont effrayée.

Le Calife écoutoit Fatime, & regardoit Zesbet : l'amour paſſoit de ſes yeux dans ſon cœur.

Ce que Fatime lui apprenoit de Zesbet le piquoit de cette curioſité, & lui donnoit cette admiration qui ſeules produiſent ſouvent l'amour.

Enfin après un ſilence qui étonnoit Fatime, il ſe leve avec une vivacité dont il ignoroit lui-même la cauſe ; il ſort de la grotte, il ordonne à ſes eſclaves d'aider à Zesbet & à Fatime à quitter leur priſon ; un appartement ſuperbe

ſuperbe & délicieux leur fut préparé ; le Calife les y conduiſit lui-même, il aſſura Zesbet que tout alloit prévenir & ſatisfaire ſes déſirs.

Aſſoud fut conduit aux pieds d'Haroun, ce Prince l'aſſura avec bonté de l'entier pardon que lui alloit obtenir ſa ſincérité, mais ce malheureux Eunuque ayant craint la colere du Calife s'étoit empoiſonné, il expira ſans vouloir proferer un mot.

Aſſoud par ſes ſoins avoit mérité la reconnoiſſance de Zesbet, elle fut vivement affligée de ſa mort.

La curioſité d'Haroun, re-

doubla ; ce ſentiment puiſſant ſur tous les hommes, & qui l'eſt encore plus ſur ceux à qui tout obéit, fit ſentir au Calife les plus vives inquiétudes ; il augmentoit par ſon amour, & ſon amour en prenoit de nouvelles forces. Toutes les recherches d'Haroun pour découvrir un miſtére ſi ſingulier & ſi intéreſſant furent inutiles. Il fit envain des queſtions embaraſſantes à Fatime & à Zesbet, leurs réponſes ne ſervirent qu'à lui faire perdre l'eſpoir de l'éclairciſſement qu'il déſiroit. La privation des charmes, de l'amitié, de la confiance, devint inſuportabl

à Haroun: Giafar ſon premier Viſir, ſon favori, ſon ami, étoit éloigné de Bagdad. Le Calife impatient de lui apprendre l'état de ſon ame, ne pouvoit ſe réſoudre à lui laiſſer terminer la guerre qu'il ſoutenoit contre l'Imperatrice Irene, il vouloit interrompre des ſuccès qui devoient aſſurer le bonheur de ſes ſujets & la gloire de ſes armes. L'amour commencoit à changer le cœur d'Haroun.

Zesbet s'entretenoit cependant avec ſa chere Fatime de ſa nouvelle exiſtence, la ſimple nature parloit en elle, & ce qu'elle lui dictoit

paroiſſoit à Fatime bien au deſſus d'une orgueilleuſe & vaine éloquence.

Tout cauſoit à Zesbet une ſurpriſe agréable, mais ce n'étoit point cette ſurpriſe qui eſt dépendante du peu d'eſprit, & dont les rayons frappent ſans produire, c'étoit celle qui anime & augmente ce même eſprit.

La découverte, la diſtinction de tous les êtres dont la nature eſt embellie, lui donnoient un étonnement mêlé d'attention & de réflexion. La lumiére les lui préſentoit ſous un aſpect que l'imagination n'avoit pû lui faire con-

cevoir ; elle cherchoit à placer les notions générales de physique que Fatime lui avoit données ; mais le nombre des objets étoit si grand & si étendu, que ses yeux & ses idées ne pouvoient y suffire.

L'immensité du Ciel, les astres, les ombres causées par les nuages, l'étendue des plaines, la variété des couleurs ; quels tableaux pour un être raisonnable, qui les voit pour la premiere fois !

Ma chere Fatime, disoit Zesbet, qu'elle est ma félicité ! je reçois une nouvelle vie, & je jouis de ses premiers momens. Sans la sin-

guliére fatalité de mon ſort ; mes ſens accoutumés aux merveilles qui m'environnent ne m'en donneroient plus qu'une jouiſſance imparfaite, mes yeux auroient vû la lumiere, l'éclat, l'émail de ces fleurs, de cette verdure, & ils les auroient vû dans un tems où mon ame auroit été incapable de ce plaiſir pur, de cette ſenſation délicieuſe qu'elle éprouve. Tout ce que je vois, tout ce que je ſens me perſuade plus que tous vos diſcours de l'éxiſtence d'un Etre Créateur ; je lui fais hommage de ce bonheur que je tiens de lui.

Mais pourquoi ne ſommes-

nous pas tous heureux ? je vois ici des viſages inquiets, triſtes. Eſt-ce que je m'ennuirai de ce qui fait à préſent ma félicité ? l'admiration, la ſurpriſe nous ſont-elles néceſſaires ? & lorſqu'elles ceſſent, ce qui les remplace dans notre cœur, eſt-il un bien ? eſt-il un mal ?

Vous m'avez parlé des paſſions, je ne les éprouve point encore, mais elles m'allarment. Apprenez-moi à les mieux connoître ; ſi elles ne ſont pas plus dangereuſes que les hommes, je ne les craindrai pas : vous me les aviez peint comme des monſtr-

cruels, le ſeul Aſſoud é
excepté, mais je ſuis raſſur
& quel mal me fait le Cali
il ne me regarde qu'avec
yeux remplis de douceur
de joye.

Ce ſont ces regards
ſont dangereux, répon
Fatime, ils font paſſer l'
mour dans notre ame, ai
qu'une flamme ſubtile, il br
le & conſûme; oui, Zesbe
c'eſt là ce que je voulois vo
dire lorſque je vous peigno
les hommes comme des mon
tres dévorans. Achevez don
d'éclairer mon eſprit, inter
rompit avez vivacité Zesbe
l'impreſſion qu'il reçoit d

me

mes ſens le rendra plus cap
ble de vous entendre.

Pendant que Zesbet pa
loit, l'amour propre faiſo
reſſentir à Fatime le plai
qu'éprouve un artiſte habi
en conſidérant la beauté
ſon ouvrage, elle répondit
Zesbet.

L'expérience vous inſtru
ra mieux que moi, mais ſ
leçons ſouvent inutiles ſo
trop dangereuſes pour vo
y oppoſer ſans vous en fai
connoître les dangers. Je n
puis vous faire ici le déta
ni l'analiſe de toutes les pa
ſions, leur nombre eſt pre
que infini, il en eſt que vo

n'éprouverez peut-être ja
mais ; il en eſt que dans leu
naiſſance on nomme déſirs
les circonſtances, les obſta
cles leur font changer d
nom. L'amour, la jalouſie, l
haine, ſont les trois paſſion
qui poſſédent le plus les fem
mes ; ces deux derniéres dé
pendent preſque toujours d
la premiere.

Mais comment le défin
ce mouvement de l'ame qu
l'on appelle amour, ſes cau
ſes, ſes efforts ſont ſi pe
ſemblables.

L'amant heureux le pein
dra ſous la forme d'un di
rempli d'attraits, il lui do

nera des regards auſſi ſincéres que charmans, des diſcours auſſi vrais qu'enchanteurs, il l'ornera de la parure la plus riante, il le couronnera de roſes; ſes mains, dira-t-il, vous préſentent des myrthes entrelaſſés, la chaîne des plaiſirs eſt préférable à la liberté inſipide.

L'amant malheureux repréſentera ce même amour armé d'un arc toujours cruel & funeſte, il fera remarquer ſes aîles perfides, ſon flambeau fatal qui brûle ſans éclairer; fuyez, dira-t-il, craignez les erreurs de l'aveuglement, le déſordre du délire, l'ennemi

de la vertu, le tyran de raiſon.

Ce dernier portrait vo effrayera, c'eſt pourtant plus naturel, le plus vrai; faut être amant malheureu pour bien peindre l'amour lui ſeul en connoît toute puiſſance; hélas, que j' payé cher ce triſte avantag

Concevez-vous, ma che Zesbet, combien une ame e déſolée, ſe ſent avilie par poids d'un lien honteux; de chirée par la douleur & pa les remords, elle aime la ve tu & la trahit, elle frémit c ſes malheurs & s'y précipit Emportée vers un objet ſou

vent indigne d'elle elle a quelquefois dans ſon aveuglement des lueurs paſſageres qui lui donnnent des idées qui l'accablent, ſes combats mêmes en augmentant ſa foibleſſe, aſſurent ſon eſclavage.

Comment parmi tous ces troubles tenir la balance de l'équité, on eſt bien-tôt livré à l'injuſtice, la jalouſie inſéparable de l'amour en eſt une preuve, cette paſſion eſt baſſe & humiliante, l'amour propre ne la tient pas ſous ſon empire, elle le détruiroit, elle eſt pernicieuſe à la ſociété, parce qu'elle con-

duit à la haine qui eſt l'excè
le plus déraiſonnable.

Il faut donc éviter la ſour
ce de tous ces maux, il fau
conſerver avec ſoin votr
tranquilité, l'amour permi
peut même devenir dange
reux.

Le Calife vous aime, ai
mez-le, le devoir vous l'or
donne; mais craignez qu'u
ſentiment ſi louable ne
change en un poiſon funeſte
réprimez les émotions tro
vives de votre cœur, n
vous y livrez point: vou
allez être entourée de Riva
les jalouſes & envieuſes
conſiderez leurs défauts pou

vous en corriger ; ne les haïſſez point, nous nous devons mutuellement des ſentimens d'amitié ou d'humanité ; ſi vous triomphez, la jalouſie & la haine ſeroient inſenſées, ſi vous n'êtes pas préférée elles ſeroient injuſtes & inutiles.

Ces diſcours & pluſieurs autres ſemblables occuperent les deux amies pendant les premiers jours de leur demeure dans le Sérail. La Princeſſe Zulima approuvoit leur amitié, elle paroiſſoit aimer Zeſbet, & eſtimer Fatime : mais lorſque le Calife ſon fils étoit dans le Serail

elle ne quittoit plus Zesbet.

Cette contrainte étoit tro forte pour un homme absolu son respect pour Zulima l lui imposoit, sa complai sance pour ses volontés lu avoit fait promettre de lais ser Zesbet dans le vieux Sé rail pendant une Lune, l tendresse que Zulima témoi gnoit à Zesbet l'avoit peut être encore plus determiné On est flatté quand l'obje qu'on aime s'attire l'homma ge des autres cœurs, ce sen timent est quelquefois détrui par la jalousie, mais il l devance toujours.

Haroun cependant se lass

d'une gêne qui lui devenoit à chaque inſtant plus inſupportable. Une nuit pendant que Zulima dormoit il alla dans l'appartement de Zeſbet, il voulut lui déclarer ſes volontés, & il ne lui déclara que ſon amour, il oublia qu'il étoit maître, il ne fût qu'Amant, & Zeſbet fut cruelle.

Haroun éprouva pour la premiere fois les peines de l'amour, & lui, à qui rien ne réſiſtoit, fut encore plus affligé que ſurpris & irrité des rigueurs de Zeſbet; mais il eſpéra qu'elles ceſſeroient bien-tôt, il ſe plai-

gnit à Fatime, & Fatime lu promit le cœur & l'obéiſſan ce de Zeſbet.

Fatime ne craignit pas d troubler le repos d'une ami dont elle vouloit aſſurer bonheur, elle la trouve en ſevelie dans une triſteſſe pr fonde, l'inquiétude étc peinte ſur ſon viſage. Quel eſt cette agitation, s'écri t'elle, ma chere Zeſbet Vous êtes affligée, & vo ne me cherchez pas, vous m'aimez donc plus?

Ah ne m'accablez poin répond Zeſbet, je conn les droits de l'amitié, m cœur peut-il me les laiſ

ignorer ? Mais je crains de trahir un ſecret que j'ai promis de garder ; non, le dépoſer dans votre ſein c'eſt le renfermer dans le mien ; nous n'avons qu'une ame, hélas, ma chere Fatime, que vous m'allez devenir néceſſaire, je vais entrer dans la carriere qui, dites-vous, eſt celle de tous les Mortels, je commence à me troubler, à gémir, que de malheurs me menacent, écoutez ſi j'ai tort de m'allarmer.

Vous ſçavez qu'aujourd'hui après la troiſiéme priere Zulima nous a quittées, elle s'eſt renfermée dans ſon ca-

binet, elle m'a fait appeller
je l'ai trouvée couchée ſur u
lit de repos, elle avoit l'a
abbatu, des larmes qu'el
vouloit en vain me cach
paroiſſoient dans ſes yeux
Zeſbet, m'a-t'elle dit e
quittant cet air de ſévérit
qu'inſpire la crainte, Zeſbe
approchez-vous de moi.

J'ai voulu me mettre
genoux au pied de ſon li
Ce n'eſt point là ta place
s'eſt-elle écriée, l'amitié t'e
donne une autre, leve-toi m
chere Zeſbet, viens dan
mes bras, viens écart
l'horreur qui m'environne.

Le tranſport, les embra

ſemens de Zulima ont fait paſſer dans mon ame une émotion qui m'étoit inconnue, ce n'étoit point ce plaiſir pur & tranquille que j'éprouve avec vous, c'étoit un ſentiment plus vif, mais que je ne puis définir, dont vous ne m'avez donné aucune idée.

Zulima s'eſt apperçue de mon agitation, elle s'eſt calmée, & me regardant fixement, le Calife vous aime, m'a-t'elle dit, l'aimez-vous? Oui, Madame, lui ai-je répondu.

A ces mots, elle s'eſt levée avec précipitation, & ſe pro-

menant à grands pas, el
me regardoit avec une fi
reur qui me glaçoit d'effroi

Son ſilence m'allarmo
autant que ſes regards, il
duré long-tems; elle s'
écriée enfin : ô Ciel tu
permet.... tu confonds m
projets..... Zeſbet brûle
même feu..... le mêm
amour.....

De l'amour, Madam
ai-je interrompue, je n'
aurai jamais, Fatime n
trop bien appris à le conn
tre. Le Calife eſt mon maît
je le reſpecte, je l'aime co
me tel, ces ſentimens mé
rent-ils votre haine & vo
colere.

Ces paroles ont déſarmé Zulima, elle m'a vûe trem-blante, elle a voulu me raſſu-rer.

Zeſbet m'a-t'elle dit, ne ſoyez point ſurpriſe de mes agitations, c'eſt pour vous que je m'allarme ; dès le pre-mier inſtant où je vous ai vûe je me ſuis intéreſſée à votre ſort.

J'ai prié notre divin Pro-phête de répandre ſur vous toutes ſes faveurs ; Fatime doit vous avoir parlé de ſa puiſſance & de ſa bonté, il m'eſt apparu en ſonge la nuit derniere, il étoit environné d'une lumiere éclatante, la

frayeur m'a ſaiſie, je me ſ
proſternée devant lui.

» Zulima, m'a-t'il dit,
» glaive fatal de la juſtice
» ſuſpendu ſur la tête de Ze
» bet, ſa réſiſtance aux deſi
» du Calife peut ſeule la d
» livrer.

Le ſaiſiſſement que ces mo
terribles m'ont cauſé, cont
nua Zulima, m'a réveillée
j'ai tremblé pour vous, ma
je me ſuis flattée que vo
ſuivriez mes conſeils, l'ami
tié me perſuade des ſenti
mens que je dois vous inſpi
rer, je mérite votre confian
ce ma chere Zeſbet, je n
veux que votre bonheur.

Le ton, les paroles de Zulima pénétroient mon ame, elle avoit cet air que donne le ſentiment, cet air que donne un tendre intérêt, enfin cet air que j'ai accoutumé de voir en vous & auquel je ne puis me méprendre.

Je n'étois point allarmée des prétendues menaces de Mahomet; vous m'avez appris à rejetter une vaine ſuperſtition, mais Zulima me faiſoit partager des craintes dont je ne connoiſſois pas le motif.

Enfin après l'avoir inquietée par un ſilence que je n'avois pas la force de rompre;

je lui ai dit, je voudrois vous obéir, Madame, mais je ne le puis, que diroit le Calife ſi ſon eſclave oſoit le dédaigner, il me feroit punir comme coupable & rebelle; & plût au Ciel que cette punition fût le ſeul ſacrifice que j'euſſe à vous faire, mais par ma déſobéiſſance je violerois les Loix ſacrées du devoir. Fatime me les a fait connoître, & m'a appris à les reſpecter.

Je connois mieux que Fatime, a répliqué Zulima, ce que vous preſcrivent & le devoir & la vertu, vous ſerez un jour perſuadée de la

certitude de mes lumieres ; mais enfin, a-t'elle continué en ſoupirant, voulez-vous accorder à ma tendreſſe l'unique complaiſance qu'elle exigera de vous ? réſiſtez aux deſirs de mon fils pendant une demie Lune, je vous promets de vous rendre à vous même après ce terme expiré ; cherchez des prétextes pour colorer cette réſiſtance, affectez une indifférence qui coûtera peu à votre cœur puiſque vous n'aimez pas, je vous garantirai de la colere du Calife ; mais ne lui apprenez pas la priere que je vous fais. Etes-vous réſolue de me l'accorder, parlez Zeſbet ?

vous me donnés la mort ſi vous me refuſez.

Que vous dirai-je encore ma chere Fatime, j'étois trop touchée de l'état où je voyois Zulima, pour ne pas lui promettre tout ce qu'elle deſiroit, j'ai bientôt été convaincue des difficultés que je trouverai à remplir ma promeſſe.

J'étois à peine rentrée dans mon appartement que le Caliſe s'en eſt fait ouvrir les portes, j'ai vû qu'il venoit me parler en Maître qui croit honorer ſon Eſclave, & je ne ſçai par quel enchantement il a pris l'air de la ſou-

miſſion, je me ſuis raſſuré
j'ai répondu à tout ce qu
m'a dit avec douceur, av
reſpect, mais avec une fro
deur qui l'a affligé, je l'ai
plié de me laiſſer reſpir
avant de m'engager ſous
joug des paſſions qu'entra
nent les plaiſirs; enfin j
mis en uſage pour le refu
ſans l'irriter & les conſe
de Zulima, & l'eſprit q
vous avez créé en moi; je
ſçai ſi j'ai réuſſi.

Non Zeſbet, répondit F
time, & ſi vous n'avez p
entierement irrité le Calif
c'eſt à l'excès de ſon amo
que vous devez en rend

graces, il m'a fait des plaintes tendres, mais ameres; & pourquoi avoir ſi légèrement promis à Zulima? vous ne connoiſſez pas encore le danger des Cours; les apparences les plus agréables, des attentions & du ſentiment, y ſéduiſent pour nuire; la flatterie, la fauſſeté, la perfidie ſont ailleurs accidentelles, ici elles ſont une partie de l'être; ces trois vices ont pris la place d'une diſſimulation permiſe, les hommes corrompent tout.

Sachez de plus que Zulima fait profeſſion d'une dévotion outrée; & que le fana-

riſme s'appuye toujours ſur le menſonge.

Zulima accoutumée à une autorité preſqu'abſolue craint ſans doute de vous la voir partager, elle s'accommode mieux de vos Rivales qui ſatisfaiſant ſeulement les ſens de leur Amant ne prennent pas cet empire ſur ſon eſprit, que l'attachement du cœur peut ſeul donner.

Mais quand Zulima ſeroit ſincere, devriez-vous ſacrifier votre bonheur aux illuſions d'un ſonge? Dégagez-vous donc, s'il eſt poſſible de la promeſſe imprudente que vous avez faite; ſi vous

ne le pouvez obſervez-la ; mais ſoyez plus réſervée une autre fois, & ſecondez les ſoins que je me donnerai pour moderer l'impatience du Calife ſans exciter ſa colere.

Le diſcours de Fatime inſpira à Zeſbet de la défiance, & lui donna de la réſerve avec Zulima ; l'une & l'autre augmenterent peu de jours après : le Calife apprit à Fatime que Zulima faiſoit tous ſes efforts pour l'éloigner de Zeſbet, pour la perdre dans ſon eſprit, & qu'elle peignoit ſous les plus noires couleurs cette indifférence qu'elle avoit conſeillée, cette réſiſtance qu'elle avoit exigée.

L'in-

L'indignation que cauſa ce procédé à Zesbet & à Fatime, ne leur fit pas reveler le ſecret de Zulima, Zesbet avoit promis de le garder, mais elle mêloit à ſes refus tout ce qui pouvoit enflammer le cœur d'Haroun; elle évitoit avec ſoin Zulima, & cette Princeſſe qu'un chagrin dévorant conſumoit remplissoit le Sérail de triſteſſe, on l'aimoit autant qu'on la reſpectoit.

Zesbet étoit bien éloignée d'avoir de l'amour pour Haroun, mais la ſervitude de ſon ſexe, le préjugé de ſa nation ne lui laiſſoient pas conſulter ſon cœur.

Et d'ailleurs on la trahiſſoit, on ſe ſervoit contr'elle des armes qu'avoient données ſa complaiſance & ſa bonne foi. Quelle eſt la femme à qui de ſi puiſſans motifs n'euſſent tenu lieu d'amour? Fatime augmentoit encore le dépit qu'inſpiroit l'amour propre à Zesbet.

L'amitié eſt moins aveugle que l'amour, elle ne change point les vices en vertus, les défauts en beauté; mais ſi nous reprenons nos amis de leurs vices par la crainte qu'ils ne leur nuiſent, nous excuſons ordinairement, ou ne voyons pas leurs défauts; c'eſt

à la malignité d'un ennemi qu'eſt réſervé le droit de nous en corriger.

Cependant Zulima en excitant diverſes paſſions avoit augmenté celle de ſon fils ; & les quinze jours qu'avoit promis Zesbet étoient finis.

Haroun tranſporté de joye & de l'impatience d'un amant qui touche au bonheur, en attendoit l'inſtant ; mais au lieu des plaiſirs qu'il eſpéroit, le ſort lui préparoit des malheurs qui ne finirent qu'avec ſa vie.

Le jour même qu'il devoit poſſéder Zesbet, Zulima lui fit demander un entretien

cret, Haroun ſe rend auprès de ſa mere, il la trouve dans un accablement extrême, les yeux noyés de larmes, elle ordonne qu'on faſſe venir Fatime & Zesbet; le Calife interdit, affligé de l'état où il voyoit Zulima, incertain ſur ſes projets, agité par un preſſentiment funeſte demeuroit dans le ſilence.

Lorſque Fatime & Zesbet furent arrivées, Zulima ayant fait retirer ſes eſclaves & fermer avec ſoin les portes de ſon appartement, ſe jette aux pieds de ſon fils, elle embraſſe ſes genoux avec une douleur qui l'empêchoit de

parler ; le Calife veut en vain la relever : non, mon fils, s'écrie-t-elle enfin avec une voix entre-coupée par ſes ſanglots, non, mon fils, je ne vous quitterai point, donnez-moi la mort dans cet inſtant, ou ſauvez-moi la vie que le déſeſpoir m'arracheroit ; ſurmontez un amour qui m'eſt odieux, je vous en conjure pour la derniére fois, Zesbet ſecondez ma priere, il y va de tout votre bonheur.

Ah que demandez-vous, Madame, interrompit le Calife en ſe débaraſſant des bras de Zulima, & pourquoi une

opiniâtreté ſi cruelle ? que vous ai-je fait pour me rendre malheureux ? j'ai toujours reſpecté vos volontés, mais l'amour l'emporte, je ne puis vous obéir, je vous le promettrois en vain.

Eh bien, s'écria Zulima en ſe relevant avec fureur, livre-toi à ton amour criminel, épouſe ta ſœur, Zesbet eſt ma fille. Voila le funeſte ſecret que tu m'arrache, je voulois t'épargner le poids de ma honte, j'y ſuccombe, ô Ciel ! qu'elle expie mon crime.

A ces mots, un cri de douleur & un cri de joye ſe fi-

rent entendre & ſe confondirent.

Haroun accablé, anéanti, ſe laiſſe tomber ſur un Sopha, Zesbet court à Zulima, elle l'embraſſe avec tranſport, mais cette infortunée Princeſſe ne voyoit point les différens mouvemens quelle avoit produit.

Immobile, les yeux fixes, elle regardoit ſans diſtinguer les objets; l'effort qu'elle s'étoit fait l'avoit privée de tout ſentiment; Fatime s'en allarma la premiere.

Le bonheur d'avoir une mere comme Zulima, occupoit entierement Zesbet.

Le malheur de trouver une sœur dans une amante adorée désespéroit le Calife.

Ils donnerent tous les trois leurs soins à Zulima, elle revint enfin à elle, & après avoir regardé tendrement Zesbet & le Calife, On me rappelle en vain à la vie, dit-elle à son fils, ma mort vous vengera des maux que je vous cause; mais que je puisse vous apprendre l'histoire de mes malheurs avant de mourir, vous y trouverez peut-être des motifs pour me pardonner; laisse-moi Zesbet, continua t'elle, ton attendrissement, tes caresses, ta

douleur avanceroient mes derniers inſtans, & je ne veux point te quitter ſans t'inſtruire de ta naiſſance, & ſans te faire voir par mon exemple que la juſtice divine punit tôt ou tard les coupables.

Non, je ne veux rien ſçavoir, s'écria Zesbet, je ne veux que mourir; c'eſt moi qui vous réduit dans cet état funeſte, dans ce déſeſpoir affreux; ſi j'avois ſuivis aveuglément vos conſeils, je ne tremblerois pas pour vos jours. Amour propre fatal, orgueil inſenſé, crainte ſervile, vous me faites donner

la mort à ma mere, mais je la ſuivrai, je punirai ce cœur qui commence à connoître le ſentiment par la déſobéiſſance, dont le premier crime eſt un parricide.

L'emportement de Zesbet reveilla le Calife de ſa léthargie, il court à elle, il l'embraſſe avec fureur, des paroles ſans ſuite, ſans arrangement, marquent le déſordre de ſa raiſon; Zesbet le repouſſe, l'horreur qu'elle témoigne pour des tranſports criminels paſſe enfin juſqu'à l'ame d'Haroun; il jette des regards farouches ſur tout ce qui l'entoure, il ſort avec

précipitation de l'appartement de ſa mere, & va dans le fond du Sérail ſe livrer à la douleur.

A l'abbattement de Zulima ſuccédent les plus cruelles allarmes, elle ordonne à Fatime de ſuivre le Calife, de tâcher de le ramener à la vertu, à la raiſon; elle implore la protection du Ciel pour ſes malheureux enfans, elle ſe reproche l'affliction extrême de Zesbet, l'amour d'Haroun, tous les crimes qu'elle craint, elle invoque la mort, elle cherche à ſe la donner; Fatime revient enfin calmer ce déſeſpoir.

Elle avoit trouvé le Calife dans un de ces momens de repentir & de clarté dont un esprit judicieux & intelligent sait toujours profiter ; elle lui avoit représenté la honte de sa foiblesse, l'horreur d'abandonner une mere & une sœur à un désespoir certain pour se livrer à un amour inutile & criminel ; elle lui avoit rappellé ses anciennes vertus ; elle sçavoit qu'en réveillant l'amour propre on donne des forces à la raison.

Le Calife revint auprès de Zulima, il l'assura qu'il vaincroit sa passion, il le croyoit peut-être, quand l'amour ne

peut franchir les barrieres qu'on lui oppoſe, il prend le maſque de la tranquillité ; la vanité nous exalte alors une victoire imaginaire qu'un examen attentif rendroit ſouvent réelle.

Mais quel eſt l'homme qui cherche avec ſoin à ſe connoître ? nous ſommes preſque toujours avec nous mêmes comme avec un ennemi qu'on redoute & qu'on fuit.

Les promeſſes d'Haroun, les ſoins de Zesbet arrachérent Zulima à des réſolutions funeſtes, & la rendirent à la vie.

Malgré le déſir que Zesb-

avoit d'apprendre & de partager les malheurs de ſa mere, elle en ſuſpendoit le récit, elle craignoit que des ſouvenir cruels ne fiſſent une trop forte impreſſion ſur un cœur abbatu, ſur une ame encore pénétrée de la plus vive douleur.

Haroun ne pouvoit ſupporter un ſi long délai, il témoigna ſon impatience à Fatime, & Fatime lut dans ſon cœur des ſoupçons ſur la ſincérité de Zulima.

Cette Princeſſe vit qu'il falloit ſe hâter de les détruire par le détail d'une hiſtoire

dont les circonſtances prouvoient la vérité.

Trois jours s'étoient écoulés depuis la fatale reconnoiſſance de Zesbet, lorſque Zulima ayant auprès d'elle ſa fille & Fatime, parla ainſi au Calife.

HISTOIRE DE ZULIMA.

MAnſor Hagiani, de qui j'ai reçu le jour, deſcendoit par ſa mere du Prophete Ali ; heureuſe d'avoir une ſi belle origine, ſi je n'avois pas corrompu ce ſang illuſtre & ſanctifié. Mon pere, par ſes vertus & par ſa piété avoit mérité l'eſtime du Calife Mahadi, il en reçut le Gouvernement de l'Iémen, c'eſt dans

dans cette Province où je ſuis née, Zabith eſt ma patrie.

La beauté du pays, ſa fertilité, la douceur de l'air qu'on y reſpire l'ont fait nommer Arabie heureuſe; hélas! le préſage de cette épithete n'a pas été fortuné pour moi. l'Iémen a des Habitans malheureux, le bonheur n'eſt pas dans ce qui eſt autour de nous, le Ciel plus juſte ne l'a placé que dans la vertu; elle eſt de tous les climats.

Je reçûs une éducation digne de Manſor, il nourriſſoit mon eſprit de la ſublimité de notre religion, mon cœur de la morale la plûs pure plus

je devenois belle, plus il éxigeoit de ma piété; la difformité de l'ame, me disoit-il, choque bien d'avantage quand cette ame est unie à un corps parfait; l'Etre suprême vous a faite à son image en vous donnant la beauté, il veut que par vos vertus vous acheviez la ressemblance.

Ces divins préceptes ont toujours demeurés imprimés dans mon cœur, les passions qui me les ont fait violer n'en ont jamais effacé les sacrés caractéres.

Les principes que nous recevons dans l'enfance sont un germe que rien ne peut arra-

cher de notre ame, nous l'entreprendrions en vain ou ils nous ramenent à Dieu, ou ils nous tourmentent & nous condamnent.

J'avois quatorze ans lorſque Mahadi réſolut d'aller à la Mêque, il voulut que Manſor fut de ce ſaint voyage, je conjurai Manſor de me permettre de le ſuivre, il y conſentoit, mais une maladie qui me ſurvint l'obligea de me laiſſer à Zabith avec ma mere, il nous ordonna de vivre dans la plus ſévére ſolitude, il nous y conduiſit lui-même, il nous défendit expreſſément d'en ſortir; une priſon

campagne que nous avions près de Zabith étoit le lieu de notre retraite, mais jamais retraite ne fut ſi délicieuſe.

Par les influences d'un Printems éternel, la terre dans l'Iémen eſt toujours émaillée des couleurs les plus vives, & les mieux variées, les arbres toujours parés de feuilles, y portent des fruits dont l'odeur & la beauté le diſputent aux fleurs. C'eſt là où une douce chaleur s'unit à une fraîcheur agréable.

Mais il eſt une plus grande merveille dans l'Iémen, on ſçait y profiter des préſens de la nature, on en connoît le

prix, enfin on ſçait jouir de ce que l'on poſſéde.

Ses Habitans n'ont bâti des villes que pour leur ſureté, pour leur bonheur, ils préferent les campagnes, auſſi négligent-ils l'Architecture, & les autres Arts qui ne ſervent qu'à la vanité de l'homme, des Jardins admirables & charmans ſont leurs habitations chéries.

Celle où Manſor m'avoit laiſſée étoit la plus belle de toute la Province; j'y paſſois des jours heureux & tranquiles.

Les richeſſes en augmentant nos beſoins & nos déſirs

nous font, trouver le moyen d'embellir les uſages les plus communs, ce ſont elles qui nous rendent ingénieux, la pauvreté exécute, mais elle nous accable trop pour nous rendre inventifs, on lui attribue ordinairement un mérite qu'elle n'a pas, lorſqu'on dit qu'elle eſt ingénieuſe, elle n'eſt qu'adroite.

Je m'amuſois dans ma retraite à imiter les Hordes des Arabes, je faiſois tous les jours déplacer des tentes que j'avois fait faire à Zabith, j'en avois fait varier les couleurs, elles formoient le plus agréable point de vue; tan-

tôt je les faiſois tranſporter ſur les bords d'un ruiſſeau, ſon murmure agréable rendoit mon ſommeil heureux; tantôt dans le plus épais d'un bois de Mirthes & d'Orangers, je me livrois à une volupté innocente, tantôt je quittois le brillant des fleurs pour la ſimplicité des prairies, & même pour des bois ſombres; l'amour de la diverſité eſt le penchant le plus fort de nos cœurs, il ſe fait connoître en tout lorſqu'il n'eſt pas vaincu par une forte paſſion.

J'écoutois les oiſeaux, leur chant me charmoit à mon ré-

veil, mais je n'imaginois pas que c'étoit leurs amours qu'ils chantoient, je croyois qu'ils s'uniſſoient à moi pour célébrer les louanges du Saint Prophete; j'admirois la nature, j'adorois le Créateur.

Cependant dans cet état ſi pur, & que j'ai regretté mille fois, je m'apperçus avec ſurpriſe qu'il manquoit quelque choſe à mon cœur, & qu'il éprouvoit des beſoins dont le principe & les détails m'étoient inconnus, je ſoupirois, je voulois attribuer les langueurs de mon ame au beſoin d'une plus grande ferveur; mais une voix ſourde

me

me détrompoit ſans m'éclairer, je n'appris que trop tôt la force & l'étendue des ſentimens que la nature répand en nous au moment qu'elle nous donne l'être ; oui, toutes les créatures cherchent un appui, un ſecours, une conſolation, & ces biens ſi néceſſaires ne ſe peuvent trouver que dans le cœur auquel on s'unit ; mais quels obſtacles la fortune & les arrangemens des hommes n'apportent-ils pas au choix que le ciel inſpire à notre ame ?

J'étois un jour enſevelie dans une réverie profonde, je ne m'appercevois pas que

j'allois ſortir des limites que Manſor m'avoit preſcrit; je fus ſaiſie d'effroy en penſant à la déſobéiſſance où ma diſtraction m'alloit entraîner; j'allois retourner ſur mes pas quand j'apperçûs au pied d'un arbre un jeune homme endormi, ſa beauté qui étoit éblouiſſante m'arrêta & pénétra mon ame, c'eſt un Ange, diſois-je en moi-même, notre divin Prophete me l'envoye, il a voulu me favoriſer de cette heureuſe viſion.

Cette réflexion fut interrompue par l'apparition d'un ſerpent qui s'approchoit de celui que je regardois; je fus

effrayée du danger qui menaçoit l'objet qui m'enchantoit, & je le crus mortel dès que j'eus à craindre pour ſes jours.

J'oublie à l'inſtant mon devoir, je cours au fatal inconnu, je l'éveille, je l'avertis du péril, il l'évite, & m'apprend que j'avois ſauvé la vie au Prince Seif, j'en fus charmée, j'avois ſouvent entendu parler de lui, les éloges qu'on en faiſoit m'avoient prevenue en ſa faveur.

Seif étoit vaillant, généreux, humain & vertueux, il étoit adoré des Peuples

d'Arabie qui tous le jugeoient digne du Trône, il deſcendoit des Rois Hemiarites qui avoient ſi long-tems regnés dans l'Iemen.

Seif ne pouvoit ſe laſſer de me remercier, il vouloit, diſoit-il, ne me témoigner que ſa reconnoiſſance, & il me témoignoit l'amour le plus vif, je n'en aurois point entendu le langage ſi mon cœur ne me l'eut appris dans le même inſtant, mes yeux répondirent malgré moi.

J'aſſurai cependant Seif qu'il ne me reverroit plus, il m'aſſura qu'il ſeroit le lendemain au même endroit à

m'attendre, & mon premier ſoin, dès que je pûs m'éloigner de ma mere, fut d'y revenir.

Je paſſerai ſous ſilence des momens qui ne donnent que des ſouvenirs criminels, & je vous dirai ſeulement que je jouis pendant un an d'un bonheur d'autant plus parfait qu'il étoit cauſé par les plaiſirs de l'ame que rien n'épuiſe, par des deſirs continuels qui n'étoient point raſſaſiés, & qui étoient accompagnés d'une eſpérance qui me paroiſſoit raiſonnable.

Cher Prince, diſois-je ſouvent à Seif, je ne me rends

point à vos vœux, parce qûe je veux toujours vous aimer, & comment vous aimerois-je ſi vous me rendiez odieuſe à moi-même en me faiſant violer les loix de la vertu & du devoir; mon pere reviendra bientôt en ces lieux, il vous eſtime, nous lui apprendrons notre amour, il me donnera à vous, quel époux plus digne de ſon cœur & du mien, pourroit-il me deſtiner?

Seif ſe rendoit en gémiſſant à ces diſcours, il ne ſe flattoit pas auſſi facilement que moi.

Le prétexte de la chaſſe conduiſoit Seif dans la forêt

où je le voyois ; mais ſon pere lui ayant ordonné de l'aller trouver dans une Ville aſſez éloignée de Zabith, il m'annonça qu'il ſeroit quelques jours ſans me voir, nos adieux furent arroſés de nos larmes.

Je comptois tous les momens de l'abſence, je ſoupirois de leur longueur inſupportable, quand l'arrivée de l'eſclave favori de mon pere vint me déſeſpérer ; il m'apportoit un ordre de Manſor pour partir avec lui ſans retardement ; mes prieres, mes pleurs n'obtinrent aucun délai, ils m'attirerent des re-

proches de ma mere, ma douleur la rendit plus attentive à mes démarches; j'eus à peine un moment avant ce cruel départ, je l'employai à graver ces mots sur l'arbre fatal au pied duquel j'avois trouvé Seif.

» Deux cœurs qui respi-
» roient l'amour & l'inno-
» cence étoient unis, ils fu-
» rent séparés, quel malheur!
» en est-il un plus grand?
» hélas oui, l'infidélité.

Je n'osai rien écrire de plus, je craignois de me faire reconnoître, & la réputation est un bien trop précieux pour le hazarder légérement,

mais je répandis autant que je le pûs dans Zabith que j'allois à Bagdad ; je penſois que Seif à ſon retour s'en informeroit.

Ma triſteſſe inquiétoit ma mere, elle crut la diſſiper, elle y mit le comble. Que la joye vous anime, ma fille, me dit-elle, vous êtes deſtinée au ſort le plus heureux, & votre bonheur eſt la récompenſe de la vertu de votre pere.

Vous ſçavez, continua-t-elle, qu'il a été à la Méque avec le Calife Mahadi ; ce Prince après avoir fait ſa priére dans le Temple accor-

doit tous les jours les graces qu'on lui demandoit dans ce ſaint lieu ; pendant qu'il ſignaloit ainſi ſa piété & ſa généroſité, Manſor méditoit & prioit ; Mahadi ſurpris, lui dit un jour : eh quoi, Manſor, vous ne me demandez rien ! j'aurois honte, lui répondit-il, de demander dans la maiſon de Dieu à d'autres qu'à lui, & autre choſe que lui-même.

O Ciel ! s'eſt alors écrié le Calife, je te rends grace de m'avoir fait trouver un homme auſſi ſaint & auſſi digne de ma confiance, ne nous quittons plus, a-t-il pour-

ſuivi en s'adreſſant à Manſor, ſoyez mon pere, faites venir votre fille je l'épouſerai, heureux ſi je puis laiſſer un ſucceſſeur de votre ſang; ainſi Zulima, continua ma mere, vous allez être l'épouſe du Calife.

Que devins-je dans cet inſtant cruel, renoncer pour toujours non-ſeulement à l'eſpoir d'une union heureuſe avec l'objet qu'on adore; mais encore avoir la certitude déſeſperante qu'on ne le reverra jamais: quelle ſituation! je ne puis vous en exprimer l'horreur.

Il me reſtoit une lueur d'eſ-

poir, je me confiois en la vertu de Manſor, ſon exactitude à remplir ſes devoirs me faiſoit tout eſperer de ſa tendreſſe paternelle.

Ma mere s'allarma plus d'une fois pour mes jours, mais je devois mourir coupable, & l'on ne peut éviter ſa prédeſtination.

J'arrivai à Bagdad ſi abbatue, ſi changée, que Manſor ne vouloit pas me préſenter au Calife; ce Prince ne put modérer ſon impatience, il vint chez mon pere, il me vit, & je lui plûs malgré l'altération de ma beauté; bientôt l'amourſuccéda au goût,

une conquête ſi flateute ne me toucha point, j'éprouvai que la paſſion dominante anéantit toutes les autres, l'ambition dont j'ai depuis reconnu l'empire me paroiſſoit une chimere.

J'avois obtenu que mon union avec le Caliſe ſeroit différée juſqu'au rétabliſſement de ma ſanté; je mis pendant ce délai tout en uſage pour toucher Manſor, je lui avois fait l'aveu de mon amour & de mon déſeſpoir; pleurs, prieres, careſſes, tout fut employé, & tout fut employé inutilement.

Craignez, me diſoit-il;

craignez la colere de ce Dieu par lequel vous me conjurez, il punit ſévérement la déſobéiſſance, il vous a deſtiné à rétablir la maiſon d'Ali ſur le Trône, Mahadi en réparant une uſurpation odieuſe aſſure ſes droits devant les hommes, ſon innocence devant Dieu; & vous, fille coupable, vous voulez vous oppoſer à la Juſtice, toute l'iniquité retombera ſur votre tête & ſur celle de l'amant qui vous fait oublier votre devoir.

Ces menaces ſans ceſſe réïterées, jointes aux ordres abſolus de Manſor, m'intimidérent; elles m'entraînerent

enfin, & quelle eût été ma reſſource ? un pere impitoyable, mais excuſable dans ſa cruauté, puiſque la religion l'animoit ; une mere attendrie, mais dont la volonté étoit impuiſſante ; l'impoſſibilité de fuir ?

La mort même ne pouvoit être mon refuge, elle paroît douce aux infortunés, parce qu'elle les délivre d'une vie odieuſe, mais elle eſt l'effroy des criminels, les malheurs la font déſirer, les remords la font craindre.

Je vais donc manquer à cette fidélité tant de fois jurée, cher Seif, diſois-je, je

craignois ton inconſtance ; & c'eſt moi qui change la premiere ; le glaive de la ſéparation devoit éteindre la vie dans ce cœur timide & parjure ; non, ce n'eſt pas l'amour de mon devoir qui me détermine, ſans les foudres d'un Dieu vengeur & terrible, rien ne ſeroit aſſez fort pour rompre ma chaîne, & je crains d'autant plus ſa colere que mon Amant en reſſentiroit ainſi que moi les effets ; hélas je ne puis faire le bonheur de Seif, n'attirons pas ſur lui une vengeance ſans bornes.

Ces réflexions, ces agitations

tions furent ſuivies du ſacrifice fatal, je devins l'épouſe de Mahadi, je prononçai de nouveaux ſermens que je n'ai pas mieux gardés que les premiers.

La magnificence du Sérail de Mahadi ne pouvoit effacer de mon eſprit ma ſolitude de Zabith; au milieu des plus admirables merveilles de l'art, je ne voyois que ces bois, ces jardins, qui dans l'Iémen ne ſont ornés que par la nature; j'aurois pû dépeindre juſqu'à l'arrangement, à la ſimétrie des fleurs, rien n'étoit oublié; ce que l'amour a gravé dans le cœur peut-il

s'effacer de la mémoire ?

Les appartemens ſuperbes de Mahadi ne m'inſpiroient pas cette volupté pure & animée que j'avois éprouvée avec Seif dans la forêt de Zabith. Enfin toutes mes réveries me ramenoient au pied de cet arbre, témoin de mes premiers tranſports, de mes funeſtes adieux, de cet arbre interprete de ma douleur.

Ce fut dans cet état accablant que je paſſai la premiere année de mon union avec le Calife, j'aurois ſuccombé à mes peines ſi les conſeils de Manſor ne m'euſſent ſoute-

nue, & ne m'euſſent obligée à diſſimuler.

La contrainte qu'impoſe l'obligation d'affecter de la tranquilité eſt regardée comme un des malheurs de l'amour, on devroit plutôt la regarder comme en étant un reméde ; on étouffe ſouvent, ou l'on amortit ſes feux par le ſoin de les cacher, mais je n'eus de ce bonheur que la ſeule illuſion.

La naiſſance de mon fils Hadi fit diverſion à ma douleur, celle d'Haroun me rendit quelques momens de joye, mais qu'elle fut bientôt troublée ; j'appris du Calife que

Seif avoit fait révolter l'Iémen, & qu'il étoit à tête des Rebelles.

Ces funeſtes nouvelles me rendirent la vie odieuſe, j'étois perſuadée que c'étoit l'amour au déſeſpoir qui entraînoit Seif à une perte certaine, je ne pouvois cependant ni le conſoler ni l'appaiſer, je voyois tous les jours faire des préparatifs qui me perçoient le cœur.

La valeur de Seif l'emporta pendant longtems ſur le nombre de ſes ennemis; mais enfin il en fut accablé, ce fut Manſor lui-même qui le fit priſonnier, je ne ménageai

rien alors, j'écrivis à mon pere, je lui faiſois les priéres les plus touchantes, j'excitai ſa pitié ; il écrivit à Mahadi en faveur de Seif, il imploroit ſa clémence pour ce malheureux Prince, je le ſecondai avec tout l'art de perſuader que l'amour ſait employer & faire réuſſir ; je ſauvai la vie à Seif, mais je ne pus l'arracher à une priſon perpétuelle à laquelle il fut condamné.

Si l'incertitude du ſort de mon Amant m'avoit paru ſi inſuportable, la certitude de ſon malheur le fut bien plus ; mais cet état étoit encore

trop heureux pour moi, je devois parvenir au comble de l'infortune.

Seif cependant trouva le moyen de s'échaper de ſa priſon, il rentra dans l'Iémen, il le ſouleva de nouveau ; Mahadi outré de colere alla lui-même combattre les Rebelles, mais il ne les ſoumit pas auſſi facilement qu'il s'en étoit flatté.

Cette ſeconde guerre dura plus longtems que la premiere, le ſuccès n'en pouvoit être que funeſte pour moi.

La mort de Mahadi ruinoit mes projets pour l'éléva

tion de mes enfans, Ibrahim leur frere auroit été préféré; le peuple auroit voulu un Souverain capable de le gouverner, & non des maîtres qui ne ſe connoiſſoient pas encore eux-mêmes.

La mort de Seif auroit déſolé mon cœur.

Dans l'effroi que me cauſoit cette cruelle alternative j'eus encore recours à Manſor; je le ſuppliai de me permettre d'écrire à Seif, je le conjurai de ſe charger lui-même de ma lettre, l'amour du bien public, ſon attachement pour Mahadi le firent conſentir à ma propoſition.

Tout ce qui tient à mon amour & à mes malheurs a toujours été préſent à mon eſprit, & je n'en dois pas obmetre les détails, ils me rendront plus excuſable à vos yeux : voici donc la lettre que j'écrivis à Seif.

» Vous êtes aſſez vengé, » Seif, vous êtes aſſez ven- » gé ; mes pleurs, mes allar- » mes ont expié une infidélité » forcée ; ne ceſſerez-vous » jamais de tourmenter un » cœur qui n'eſt criminel que » parce qu'il ne peut ceſſer de » vous aimer, & lorſque le » Ciel irrité veut le punir ; » devez-vous être l'inſtru-

» ment

» ment de ſa colére, ceſſez
» une guerre injuſte, Mahadi
» m'a enlevé à votre amour,
» il l'ignoroit, mais il vous a
» donné la vie vous ſçachant
» rebelle & dangereux ; j'ai
» oſé la demander, ne me
» faites pas racheter par des
» remords le plaiſir que j'ai eu
» de l'obtenir, ou craignez
» ceux que ma mort vous don-
» nera.

J'appris bien-tôt que Seif m'avoit obéi, les Rebelles ſe ſoumirent ; que je fus ſenſible à cette marque d'amour ! l'effort étoit d'autant plus généreux, que le ſort des armes dans cette guerre s'étoit

toujours déclaré contre Mahadi ; mais le ſilence de mon Amant m'affligeoit & m'inquiétoit, j'en attendois une réponſe, & je le regardois comme l'unique bien que je dûſſe encore attendre de l'amour.

Mahadi cependant faiſoit inutilement chercher en tous lieux le malheureux Seif.

Que ne craignis-je point alors pour ſes jours!

J'imaginai enfin que Manſor n'avoit pas voulu me rendre cette réponſe ſi déſirée, & je me flattois que Seif jouiſſoit ſous un Ciel moins orageux de cette tranquillité que

rien ne pouvoit rétablir dans mon cœur.

Si notre ame trop foible pour demeurer longtems dans un état violent cherche par la jouiſſance à calmer l'agitation des paſſions & des déſirs, elle cherche auſſi à ſe débaraſſer du poids de la douleur en appellant l'eſpérance à ſon ſecours.

Je donnai tous mes ſoins au bonheur de mes fils, je perſuadai Mahadi de dès-hériter Ibrahim, je ne craignois point de lui faire commettre une injuſtice, le ſang d'Aly avoit ſeul de vrais droits au Kaliſat.

L'amour que Mahadi avoit pour moi, ma naiſſance, la piété de mon pere, celle dont je faiſois profeſſion me donnoient une autorité & une conſidération dont je ſçûs faire uſage ; l'une & l'autre augmentérent par un accident qui arriva au Calife.

Ce Prince étant à la chaſſe ſe bleſſa ſi dangereuſement, qu'après nous avoir fait craindre pour ſes jours, ſa ſanté demeura alterée le reſte de ſa vie.

Devenu abſolument incapable de jouir des plaiſirs de l'amour, ſon cœur ne fut plus partagé, je le poſſedai en-

tiérement, & je me crûs heureuſe d'y trouver au lieu d'un ſentiment peu durable & cruel pour moi, une amitié ſolide, une confiance flateuſe, un crédit abſolu.

Depuis douze ans mon malheureux ſort étoit uni avec celui de Mahadi, lorſque le fameux Hakem parut dans la Ville de Merou ; bientôt enhardi par la crédulité des Peuples, il quitta le Koraſſan & vint auprès de Bagdad.

Cet impoſteur faiſoit ſa demeure dans une tour ruinée, mais elle étoit préférée par ſes ſectateurs aux plus magnifiques Palais ; le fana-

tiſme n'a pas moins eu des Héros de pénitence que la religion ; la vanité, l'entêtement produiſent les mêmes effets que la foy & la piété ; heureux celui qui peut en diſtinguer la nuance preſque imperceptible.

Mahadi y fut trompé, il alla voir Hakem, & ſes diſcours ſéduiſans & captieux le perſuadérent de la vérité de ſa miſſion ; Hakem ſe diſoit l'envoyé de Dieu, il faiſoit des prodiges qui n'étoient que des opérations ſurprenantes de Phyſique & de Chimie, il étonnoit les eſprits ignorans dans les principes

des choſes, ou pareſſeux dans leurs recherches.

Je crûs les merveilles que Mahadi me racontoit, un miracle m'étoit trop néceſſaire pour ne pas l'eſpérer ; nos déſirs dans toutes les ſituations de la vie nous font illuſion. Hélas je ne déſirois que la tranquilité du cœur qui devoit m'aſſurer l'innocence, le Ciel ne devoit-il pas protéger un ſouhait ſi digne de la vertu.

Deux autres femmes de Mahadi obtinrent ainſi que moi la permiſſion d'aller voir Hakem ; le prétendu Prophete ordonna à nos Eſclaves

de demeurer à la porte de la Tour ; nous arrivâmes en tremblant dans un lieu qu'il appelloit ſon Sanctuaire, il nous fit entendre les diſcours les plus éclairés, la morale la plus pure, nous l'écoutâmes avec reſpect ; il nous conduiſit enſuite chacune ſéparement dans des cabinets où il nous laiſſa après nous avoir exhorté à méditer ſur tout ce qu'il nous avoit dit, & à lui écrire ce que nous demandions à Dieu ; il nous aſſura que lorſque nous reviendrions le voir, nos demandes ſeroient accordées.

L'air miſtérieux d'Hakem

m'avoit d'abord inſpiré de la crainte & de la défiance, je fus raſſurée quand je me vis ſeule, j'invoquai le Dieu Tout-Puiſſant, & j'allois écrire à Hakem quand par un mouvement involontaire & ordinaire aux véritables Amans, je m'écriai: Je vais donc ceſſer d'aimer Seif! je peux me réſoudre à demander la privation d'un ſentiment qui fait depuis ſi longtems mon éxiſtence! mes troubles, mes peines, ne vallent-elles pas mieux que l'ingrate & ennuyeuſe tranquilité que le Ciel ne m'accordera que trop?

O Seif, tu ne vis peut-être plus que dans mon cœur, & je vais te donner une ſeconde mort ; mais un devoir rigoureux me l'ordonne, j'ai trop donné à ma foibleſſe ; écoutons la vertu.

J'avois à peine prononcé ces mots, que je me vois dans les bras d'un homme, je veux m'en arracher, il me retient, il m'embraſſe avec tranſport ; que deviens-je ? je reconnois Seif.

Il eſt impoſſible de peindre le trouble, l'émotion d'une ame ſenſible dans un pareil moment ; que ne devoit pas me faire reſſentir un amour

violent inutilement combattu, malheureux, déſeſpére, & qui craignoit malgré tout cela ſon anéantiſſement.

Agitée par la joye, interdite par la ſurpriſe, accablée par l'excès du ſentiment, je ne pus ſupporter des mouvemens ſi violens; je m'évanouis.

Je ne revins à moi que pour conſommer ma perte, j'étois en proie aux déſirs de Seif, & ſes tranſports en me rendant la jouiſſance de mes ſens affoibliſſoient entiérement ma raiſon; l'amour donne trop de force à la volupté, & la volupté à l'amour pour réſiſ-

ter à leur pouvoir réuni ; je cédai : Seif acheva ſon attentat & mon crime.

Notre ivreſſe n'étoit pas momentanée, elle prenoit ſa ſource dans notre cœur, elle ne fut point diſſipée après ſa premiere ardeur des déſirs ; mais cette ardeur n'eſt-elle pas immortelle dans une ame qui non-ſeulement partage les plaiſirs des ſens, mais qui ſçait jouir par elle-même ?

Je faiſois mille queſtions à la fois à Seif, il ne me répondoit que par de nouvelles careſſes & de nouveaux tranſports, quand un cri qui me [illegible]ace encore d'effroy ſe fit

entendre auprès de nous. Je crûs recounoître dans ce cri fatal la voix de mon pere ; je forçai Seif à me quitter, je fis une vaine recherche pour m'éclaircir de mon malheur, je rejoignis enfin en tremblant, & preſque mourante Hakem & mes compagnes ; je retournai à Bagdad, je ne ſçavois quelles idées me former de ce qui venoit de m'arriver, je ſentois que le bonheur dont je venois de jouir n'étoit point une illuſion ; mais ce qui l'avoit troublé étoit-ce un preſtige d'Hakem ou de mon imagination ? étoit-ce enfin une affreuſe réalité ?

J'étois profondément occupée de ces reflexions quand je vis entrer Mahadi dans mon appartement, ſon air étoit triſte & ſombre; tout allarme lorſqu'on eſt coupable, la voix des remords étouffée par l'impreſſion des plaiſirs ſe ranime par la crainte, & devient terrible.

Le Calife me voyant ainſi conſternée, me dit : vous ſçavez donc que Manſor votre pere & le mien touché peut-être à ſon dernier inſtant? On l'a trouvé évanoui ſur le chemin de Bagdad, on l'a tranſporté dans ſon Palais, & l'état ou il eſt nous

fait tout craindre pour lui, il ne veut accepter aucuns ſecours. Venez, Zulima, la tendreſſe paternelle lui fera peut-être chérir des jours qu'il ſemble déteſter.

Pendant que Mahadi me parloit ainſi, un jour affreux venoit m'éclairer, je voyois toute l'horreur de mon ſort; je ſuivis en tremblant le Calife, j'arrivai avec peine auprès du lit de mon pere, ma honte, mon crime, étoient écrits dans ſes yeux; je ne pûs ſoutenir ſes regards accablans, je tombai à ſes genoux, je cachois la rougeur dont mon viſage étoit cou-

vert, j'étois abimée dans la douleur.

Manſor demeuroit dans un morne ſilence, il dit enfin à Mahadi : Seigneur, on abuſe de votre piété, Hakem eſt un impoſteur, vous ſçavez mes ſoupçons, je les ai éclaircis, & je meurs pour avoir trop vû. O Ciel ! pourquoi ne fais-tu pas tomber le maſque de l'hipocriſie avant qu'elle immole la vertu ? faites inveſtir la Tour, faites ſaiſir les miſérables Sectateurs d'Hakem, vous découvrirez des crimes que vous ne pourvez trop punir, je ne puis ſurvivre au malheur de les avoir vûs,

à

à l'horreur de vous les annoncer.

Mahadi ſurpris, donna dans l'inſtant les ordres que lui dictoit Manſor ; la douleur mortelle qu'ils me cauſoient augmenta l'air ſombre & irrité de mon pere, il ne me regardoit point, il n'écoutoit pas mes prieres, il rejettoit mes ſoins, Mahadi étoit déſeſpéré de l'état ou il le voyoit ; la nuit étoit déja bien avancée lorſqu'on amena à Mahadi une Eſclave d'Hakem, elle ſe jetta aux pieds du Caliſe. On m'a promis la vie lorſque j'ai ouvert les portes de la Tour, lui dit-

elle, & vous êtes trop juſte pour me punir des crimes d'autrui ; je viens vous inſtruire d'un ſecret dont j'ai ſeule connoiſſance : vos ſoldats n'ont trouvé que moi dans la Tour d'Hakem, ils croyent qu'il a diſparu par miracle, mais ce n'eſt que par un forfait que je vais vous apprendre.

La fureur qui éclatoit dans les yeux d'Hakem lorſqu'il s'eſt vû découvert ma effrayée, je me ſuis cachée avec ſoin, bientôt j'ay vû Hakem ordonner à ſes Eſclaves & à ſes diſciples de ne pas ſortir des poſtes qu'il leur a aſſignés,

il leur a fait jurer une obéiſſance exacte, & leur en a exalté la récompenſe.

Il a enſuite rempli une cuve d'une compoſition d'eau forte, & ayant poignardés les uns après les autres les malheureux qu'il avoit ſéduits, il a jetté leurs corps dans la cuve, & ils ont diſparu: enfin il s'y eſt jetté lui-même. Il avoit auparavant écrit tout ce qu'il falloit pour perſuader que Dieu dont il avoit vengé la cauſe en voulant exterminer les Derviches & la religion qui les protege, l'avoit enlevé avec ceux qui étoient

avec lui à la fureur de leurs ennemis.

Lorſque l'horreur & la frayeur dont j'étois ſaiſie ont été un peu calmées, je ſuis montée ſur le haut de la Tour; j'ai dit à vos ſoldats que je leur en ouvrirois les portes s'ils me promettoient de me conduire à vous. Si vous voulez punir ce qui reſte en ces lieux des Sectateurs d'Halkem, vous les trouverez raſſemblez dans la forêt qui eſt à l'Orient de Bagdad.

Le Calife ſortit auſſi-tôt pour pourſuivre les coupables dont il vouloit tirer les funeſtes lumieres que je redoutois.

Je reſtai ſeule avec Menſor, la crainte dont j'avois été pénétrée lorſqu'il parloit au Calife m'avoit anéantie, le déſeſpoir que me cauſoit la cruelle image que l'on venoit de préſenter à mes yeux me rendit mon éxiſtence malheureuſe ; l'amour l'emporte ſur toutes les autres paſſions, parce qu'il fait une partie de notre être, & qu'elles ſont étrangeres à notre ame.

Menſor lut dans mon cœur, il me dit d'un ton furieux : retirez-vous, fille coupable, vous oſez pleurer la perte de votre Amant après avoir mis le poignard dans le ſein d

votre pere, après vous être déshonorée! après avoir perdu votre ame! Non, vous n'êtes pas du ſang d'Ali, l'infidélité coule dans vos veines. Délivrez-moi d'un monſtre odieux, qu'on l'emporte, s'écria-t-il en appellant ſes Eſclaves, je veux mourir en paix.

Ces terribles paroles me ſaiſirent au point que je perdis tout ſentiment; heureuſe ſi j'avois perdu la vie! une fièvre violente, un délire continuel m'ôterent pendant huit jours la connoiſſance de mes nouveaux malheurs; je les appris enfin.

Mahadi emporté par la fureur, avoit pourſuivi ſans relâche pendant deux jours des malheureux qui fuyoient; cet excès imprudent lui coûta la vie, rien ne put le ſauver.

Mahadi ordonna en mourant que mon fils Hadi lui ſuccéderoit, & après Hadi, Haroun: mais il déclara auſſi qu'aucune de ſes femmes ne pouvoit s'autoriſer d'un commerce avec lui, qui lui étoit depuis longtems devenu impoſſible.

J'appris encore que Manſor s'étoit traîné auprès du lit de ſon maître, & ne lui avo

ſurvécu que deux jours.

Ces funeſtes événemens n'augmenterent pas mon déſeſpoir, il ne pouvoit augmenter ; on eſt ſouvent inſenſible pour trop ſentir vivement : non-ſeulement je déſirois la mort, mais j'étois réſolue de me la donner, mes fils ne me quittoient pas, je voyois en vain couler leurs pleurs quand Jahia, que Mahadi en mourant avoit nommé premier Viſir, ſçut calmer mon déſeſpoir.

Madame, me dit-il un jour, je vous reſpectois trop pour vous préſenter des réfléxions offenſantes ; mais la vérité, qui

qui ſouvent eſt un breuvage amer, eſt toujours ſalutaire; l'équité l'apprête, la franchiſe le préſente, permettez donc que je vous inſtruiſe des noires couleurs qu'on a donné à votre déſeſpoir.

On trouve qu'il eſt naturel de regretter un pere & un époux, mais on penſe qu'il faut vivre pour des fils les délices, l'eſpoir de la patrie & des peuples; on croit que la tendreſſe maternelle doit vaincre la douleur, & ne peut être vaincue que par les remords, poids inſuportable à une ame née vertueuſe.

La déclaration ſinguliere &

inutile que Mahadi a faite en mourant a déja fait naître des ſoupçons ſur celles de ſes femmes qui ont été voir l'impoſteur Hakem, voulez-vous qu'ils retombent entierement ſur vous? notre honte nous ſurvit, elle accable nos enfans, & nous tourmente après notre mort.

Le Diſcours de Jahia fit ſur moi l'impreſſion qu'il en attendoit; pouvoir étonnant de l'amour propre! je conſentis à vivre, à ſupporter mes malheurs, à les cacher même; les excuſes que me fit Jahia, l'eſtime qu'il me témoignoit me confirmerent

dans cette réſolution.

Je repris mes exercices de piété, je me renfermai dans le vieux Sérail, le reſpect que l'on avoit pour moi augmenta par la fermeté que je témoignai.

Mais qu'il me fut difficile de la ſoutenir quand je m'apperçus des ſuites honteuſes de mon crime, ce même amour propre qui m'avoit fait vivre m'ordonnoit alors de mourir, je réſolus de prendre un poiſon lent pour cacher mon déſeſpoir.

Peu de jours avant l'exécution de cette ſentence que l'honneur avoit prononcée, une femme Juive qui vendoit

des pierreries me rendit une lettre de Seif ; un aveugle qui recouvre la lumiére du jour, n'a pas un moment de joye auſſi vif que le fut celui que j'éprouvai.

J'apprenois que Seif vivoit, qu'il m'aimoit ; j'oubliai dans cet inſtant toutes mes peines pour me livrer à la jouiſſance d'un bonheur ſi ineſpéré.

Mais un retour ſur mon funeſte état me rendit à mes réſolutions, & j'écrivis à Seif.

» Reçois cher & cruel » Amant, reçois les adieux » de l'infortunée qui t'adore ;

» je ne puis te reprocher ton
» crime, je l'aime malgré le
» malheur dans lequel il me
» précipite, le poiſon qui va
» couler dans mes veines n'é-
» teindra pas l'ardeur que tes
» feux y ont allumée ; non, la
» mort n'effacera pas une ima-
» ge que mes remords n'ont
» pû effacer, je l'emporterai
» avec moi, elle ſuſpendra les
» tourmens qu'un Dieu ven-
» geur deſtine aux criminels.

» Mais, mon cher Seif,
» quel ſacrifice ! j'immole avec
» moi le fruit de notre ten-
» dreſſe, & que ne ferois-je
» point pour le ſauver, je
» m'expoſerois à tout, excep-

» té à la honte ; hélas j'aurois
» des reſſources pour me ca-
» cher ſi j'avois le ſecours d'un
» ami fidéle; mais l'envie & la
» jalouſie me regardent avec
» des yeux attentifs, je ſuis
» entourée d'ames viles qui
» flatent dans la proſpérité,
» qui trahiſſent, qui acca-
» blent dans l'infortune.

» Sois plus heureux que
» moi, mon cher Seif, que
» tes jours coulent dans la
» paix & dans l'innocence, le
» Ciel doit te pardonner, je
» vais expier notre crime ;
» vis, je te l'ordonne, ré-
» ponds moi de ton obéiſſan-
» ce ; rends par cette aſſuran-

» ce moins affreux cet inſtant
» toujours redoutable, mais
» trop néceſſaire aux mal-
» heureux.

Je donnai cette lettre à la femme Juive, & deux jours après elle m'apporta la réponſe que voici.

» Qu'oſez-vous m'ordon-
» ner, & que m'apprenez-
» vous? votre funeſte réſolu-
» tion, vos adieux cruels ont
» preſque éteints la vie dans
» mon cœur, & vous voulez
» que je vous voye immoler,
» & que je vive après vous.

» Non, trop chere & trop
» malheureuſe Zulima, mon
» ame eſt unie à la tienne,

» rien ne peut l'en ſéparer ; je
» te ſuivrai ou dans l'anéan-
» tiſſement, ou dans une vie
» plus heureuſe ; & quoi,
» Dieu nous puniroit-il d'un
» ſentiment qu'il a uni à no-
» tre être ? mais ne comptons
» point ſur un avenir obſcur
» & incertain, laiſſe-moi le
» ſoin de tes jours. Ce même
» amour qui les a expoſés doit
» les ſauver, j'ai tout oſé pour
» ſatisfaire des déſirs que je
» devois ſacrifier à ta gloire
» & à ton bonheur ; je dois
» tout entreprendre pour te
» rendre l'honneur & le re-
» pos, Seif ſeroit le plus in-
» digne des hommes s'il ne
» ſçavoit vaincre des difficul-

» tés preſque inſurmontables
» que pour te rendre malheu-
» reuſe ; oui, Zulima, attens
» tout de mon devoir, il eſt
» trop uni à ce cœur qui ne
» reſpire que pour toi pour
» ne pas rendre mon eſprit
» fécond en reſſources, don-
» ne une lune à mes eſpéran-
» ces, accorde ce délai au
» coupable Amant à qui tu as
» tout accordé ; une voix ſe-
» crette m'aſſure que cette
» derniere faveur que je te
» demande ne te ſera pas auſſi
» funeſte que la premiere que
» j'oſai t'arracher.

Quoique je n'imaginaſſe pas ce que Seif pouvoit faire

pour moi, je conſentis à tout ce qu'il vouloit ; je ceſſai cependant de recevoir des nouvelles de Seif, la Juive ne parût plus dans le Sérail, & le tems que j'avois promis s'écouloit.

Mes fils qui voyoient malgré ma tranquilité apparente que la triſteſſe me conſumoit n'oublioient rien pour la diſſiper ; Hadi avoit ordonne que l'on cherchat tout ce qui pouvoit me diſtraire & m'amuſer ; Meſrour, Chef des Eunuques du vieux Sérail, vint un jour de ſa part, & me dit, votre fils, Madame, vous envoye un Eunuque qui

joue admirablement bien de toutes ſortes d'inſtrumens, & qui ſe vante d'avoir des ſons merveilleux qui rendent la joie aux cœurs les plus affligés, il vous conjure de l'entendre; je ne voulus pas refuſer mon fils, j'ordonnai qu'on fît entrer l'Eunuque, il ſe proſterna à mes pieds, & m'ayant donné adroitement un billet, j'y lus ces mots écrits de la main de Seif: *faites retirer tous ceux qui vous entourent, l'Eunuque Aſſoud vous eſt envoyé par Seif.*

J'ordonnai à l'inſtant qu'on nous laiſſât ſeuls.

Aſſoud cependant demeuroit

toujours proſterné, l'envoyé de Seif m'étoit cher, je lui tendis la main : leve-toi ; lui dis-je, apprens moi ce que Seif t'a ordonné de me dire.

Aſſoud ſans me repondre ſe ſaiſit avec avidité de ma main, il y porte des levres brulantes, ſa hardieſſe m'étonne, elle m'irritoit quand des ſoupirs qui ſçavoient trop bien le chemin de mon cœur y parvinrent & fixerent mon attention ſur Aſſoud ; mes regards rencontrent les ſiens, & je reconnois dans un difforme & miſérable Eunuque mon cher & adorable Seif.

Que ce premier coup d'œil

fut éloquent, qu'il me dit de choſes, mon ame ne me ſuffiſoit pas pour tout ce qu'il me faiſoit ſentir ; je me précipitai dans les bras de Seif, des gémiſſemens cauſés par la douleur, par la joye, par la reconnoiſſance, furent pendant longtems mes ſeuls interprêtes, je m'écriai enfin, ô mon cher Seif qu'as-tu fait ? dans quel état mon funeſte amour t'a-t'il réduit ? je n'y ſurvivrai point.

Que dites-vous Zulima, interrompit Seif, vous parlez de mourir lorſque nous ſommes rejoints pour ne plus être ſeparés, vous ſuis-je

déchirer mon ame, les diſcours de Seif me calmerent inſenſiblement, j'en éprouvai la vérité ; les careſſes les plus délicieuſes me donnerent cette conſolante conviction, elles furent auſſi vives qu'avant notre malheur, & elles n'étoient plus troublées par la crainte, l'innocence les accompagnoit. Oui, dis-je enfin à Seif, mon cœur va s'ouvrir à la joye, nous allons être heureux, le Ciel eſt vengé, il ne nous pourſuivra plus dans ſa colere ; hélas ! j'aurois voulu qu'elle ne fut tombée que ſur moi ; mais quand je vois que tu t'es offert volontairement pour expier

pier un crime qui nous fût commun, ne puis-je donner des pleurs à une telle victime !

Tu veux que j'imite ton courage, tu veux que j'oublie des plaiſirs que je ne connoiſſois que par toi, que je ne regrettois que pour toi ; eh bien tu vas régler mes volontés, mes déſirs, les moindres mouvemens de mon ame ; tu ſeras mon frere, mon ami, mon Amant, tu feras tout le bonheur de ma vie, je ne reſpirerai que pour faire le tien, le gage prétieux de notre amour augmentera notre félicité, nous lui conſerve-

rons des jours qui feront la douceur des nôtres ; voici qu'elles ſont les eſperances fatales que je t'annonçois, & auſquelles tu t'es ſacrifié.

Le Calife, pere de Mahadi, avoit renfermé dans un ſouterrein des tréſors immenſes, Mahadi fut aſſez heureux pour les découvrir dans un tems ou pour ſoutenir la guerre qu'il faiſoit aux Grecs, il avoit accablé le peuple d'impôts, il ne confia qu'à moi un bonheur ſi inefpéré, il voulut que la libéralité qui alloit ſuccéder à une avarice néceſſaire fut eſtimée, & lui regagna les cœurs ; on l'auroit

vû avec un œil moins favorable, ſi on avoit ſçu le peu qu'elle lui coutoit ; les ames communes aiment toujours à diminuer le prix d'une action louable, à rabaiſſer la vertu ; elles croyent par là ſortir de leur propre néant. Mahadi n'a pas en mourant revelé un ſecret devenu inutile à ſes fils, il avoit diſſipé toutes les richeſſes qu'il avoit trouvées.

Ce ſouterrein eſt dans les jardins de ce Sérail, il nous ſervira de retraite & d'azile au moment fatal, il nous conſervera un tréſor plus prétieux que tous ceux qu'il a renfer-

nées. Bien-tôt tu auras en ces ieux un pouvoir abſolu, ma aveur ne peut manquer de te obtenir, ainſi nous pourrons rendre des meſures néceſ- aires à la ſureté de mon hon- eur, & nous les ſuivrons vec facilité; voila, conti- uai-je, mes pro ets, mes eſſources, c'eſt à préſent à oi, mon cher Seif, à m'ap- rendre par quel enchante- ent tu te trouvas dans la tour e Hakem, par quel miracle échapas à ſon barbare cou- ge & aux pourſuites de Ma- adi, rends moi compte de s actions, de tes ſentimens, epuis le jour funeſte de no- e ſéparation, tu ne peux

augmenter ma reconnoiſſance & mon amour, mais en renouvellant leurs tranſports, tu multiplieras mes plaiſirs; nous pouvons demeurer longtems ſeuls ſans crainte, le cruel état où tu es réduit nous garantit des odieux ſoupçons.

Après quelques baiſers donnés & reçus avec des tranſports qui ne ſe reſſentoient point de nos pertes, Seif commenca ainſi l'hiſtoire de ſes malheurs, ou plûtôt le récit des généreux témoignages de ſon amour.

HISTOIRE DE SEIF.

VOus ſçavez, Zulima, avec quelle douleur je vous quittai à Zabith; le tems de mon éloignement devoit peu durer, & mon amour en augmentoit la meſure. Avec quelle ardeur ne volai-je pas dans la forêt qui favoriſoit cet amour! mais quel trouble me ſaiſit lorſque je n'apperçus plus ces tentes admira-

bles dons vous aviez embelli votre ſolitude, cette obſervation étoit légere, & pouvoit me tromper, mais en faut-il tant pour allarmer un cœur vivement épris?

Je m'approchai en tremblant de l'arbre qui prêtoit ſon ombre à nos entretiens délicieux; je ne regardai pas d'abord les caractéres que vous y aviez gravés, je n'étois occupé que du déſir de vous voir, de la crainte que quelque malheur n'eut renverſé mes eſpérances. Ce dernier ſentiment s'empara bientôt entierement de mon ame; je lûs les mots funeſtes que

l'horreur de la ſéparation vous avoit dicté.

O Dieu, m'écriai-je, on m'a donc enlevé Zulima, & peut-être pour jamais! oui, c'eſt pour jamais, arbre fatal & chéri tu m'annonce l'excès de mon infortune. Zulima en connoiſſoit toute l'étendue, lorſqu'elle t'a confié ſes plaintes; la douleur eſt injuſte, je connois toute celle qui rempliſſoit le cœur de Zulima à la crainte qu'elle a conçue ſur ma fidélité.

Mais ne ſuis-je pas trop ingénieux à m'allarmer, Zulima eſt peut-être retournée à Zabith; elle croit que je ne pourrai

pourrai la revoir, elle ign
que rien n'eſt impoſſible à
mour, allons éclaircir n
ſort.

Je me rends dans l'inſt
à Zabith, japprends que v
en étiez partie pour Bagda
je vole ſur vos pas, je cc
rois au-devant du coup mc
tel, je le reçus en arriv
ici.

Je vois une multitude i
ſenſée ſe livrer à une joie
ceſſive, je vois les ruës
mées de fleurs, j'entends
concerts auſquels ſe mê
des cris d'acclamations.
rencontre partout une f
importune; je demande

diſtraction le ſujet d'une ſi bruyante Fête, je prie avec empreſſement que l'on m'enſeigne la maiſon de Manſor, à peine m'écoute-t'on ; un vieillard s'arrête enfin, & me dit : jeune homme, vous demandez la demeure de l'ami de Dieu, ſachez qu'il n'en a point d'autre que celle du Calife, que Mahadi & Manſor ſont unis par la grace & par la nature, ils ſortent de la Moſquée & vont paſſer en ces lieux, vous verrez au milieu d'eux l'incomparable Zulima, la pudeur & la joye l'embelliſſent encore ; elle ſeule étoit digne d'épouſer ſon Souverain ; j'ai vû briller dans ſes

beaux yeux pendant la cérémonie auguſte un rayon de la divinité ; que nous ſommes heureux ! le ſang d'Ali regnera ſur nous ; le vieillard parloit encore & ne s'appercevoit pas que ſon diſcours me donnoit la mort, je tombai ſans ſentiment à ſes pieds ; il fut effrayé, il étoit charitable, il me fit emporter chez lui.

La lumiere du jour ne me fut rendue que pour éclairer mon déſeſpoir ; l'emportement & la fureur, la douleur & l'abbattement ſe ſuccédoient tour à tour dans mon ame.

Ingrate & parjure Zulima, diſois-je, c'étoit donc pour inſulter à mon malheur que tu m'annonçois des maux plus cruels que l'abſence ; tu craignois que mon cœur ne reſſentît pas aſſez ton infidelité, tu voulois le pénétrer de toute ſon horreur ; inſenſé que j'étois, je prenois pour une crainte flateuſe ce qui n'étoit qu'un outrage ſanglant. Ah que ne puis-je me venger! oui, cruelle, l'amour irrité ſe répaît de ſang & de carnage, il immole dans les bras de l'ingratitude un cœur qu'il adoroit au ſein de la fidélité.

Ces noirs accès me repre-

noient à chaque inſtant ; mon Hôte perſuadé par un de mes Eſclaves, croyoit que j'avois depuis longtems l'eſprit troublé, ſes attentions pour moi en redoubloient ; les vrais Muſulmans ont de la vénération pour les inſenſés : je ne l'étois que trop, je demandois à vous voir, je voulois m'aller préſenter à Manſor, à Mahadi même, je voulois me poignarder ſous les murs du Séraïl ; enfin je ne repris ma raiſon que pour aſſurer ma vengeance.

Je partis pour l'Iémen, j'excitai bien-tôt les Peuples à la révolte, ils adoroient le ſang

de leurs Rois, ils croyoient ſervir mon ambition, ils ſervoient ma rage; ſi je n'avois combattu que pour une Couronne, j'aurois vaincu Mahadi : le zéle de mes ſoldats, &, j'oſe le dire, mon courage m'aſſuroient la victoire; mais je ne combattois que pour me venger, & ſi la fureur donne d'abord des forces, elle aveugle trop pour ne pas entraîner à de fauſſes démarches; j'eus le tems de réflechir ſur celles qu'elle m'avoit fait faire dans la priſon où Mahadi me condamna.

Je ne regardois pas comme une grace la vie qu'il m'avoit

laiſſée, c'étoit pour moi un préſent odieux, je croyois qu'il ne conſervoit mes jours que pour éterniſer mes douleurs.

Je réſolus de m'en ſervir contre lui, je gagnai ceux qui me gardoient; vous ſçavez, Zulima, que je fus plus heureux dans cette ſeconde guerre que je fis au Calife, mais ce ne fut point par le nombre de mes victoires, ce ne fut que par la lettre que je reçûs de vous, par le plaiſir de pouvoir vous prouver l'excès de mon amour.

Je puis, diſois-je, remonter ſur le Trône de mes an-

cêtres, mais j'aurai offenſé Zulima, y ſerois-je heureux? non, & la plus affreuſe ſolitude me deviendra chere lorſque je jouirai du bonheur d'avoir ſatisfait à celle que j'adore; mon cœur fermé à toute autre paſſion qu'à celle que Zulima m'a inſpirée, ne reſpiroit la vengeance que par excès d'amour; Zulima a daigné ſe juſtifier, je dois par mon obéiſſance, par mon repentir expier mes ſoupçons, & le crime d'avoir fait couler de ſi précieuſes larmes.

Je vous écrivis alors tout ce que des ſentimens ſi paſ-

ſionnés me dictoient, j'envoyai ma lettre à Manſor, je diſperſai mon armée, je quittai l'Iémen, errant & fugitif j'emportai par tout avec moi le trait cruel qui me déchiroit.

Les lieux habités m'étoient odieux, la vue des hommes étoit un accroiſſement à mes peines; votre idée étoit la ſeule compagnie que je puſſe ſouffrir, elle m'étoit quelquefois inſuportable, mais toujours chere.

J'étois un jour ſur les frontieres du Koraſſan; un abbattement que les diſtractions de ma douleur m'avoient fait ſu-

monter m'accabla enfin, & m'obligea de m'arrêter ; je me couchai par terre, je ne m'éveillai que bien avant dans la nuit, le ſommeil avoit réparé mes forces ; je regarde autour de moi, j'apperçois une lueur ſombre ſur une montagne peu éloignée, le beſoin que j'avois de ſecours augmente mon courage, je parviens avec peine au lieu d'où partoit la lumiere : quel ſpectacle ſe préſente à ma vue ! je vois à la foible clarté d'une lampe une femme nue, & d'une beauté raviſſante, attachée à un arbre, je vois à ſes pieds un cadavre ſanglant & défiguré ; lorſ-

qu'elle m'apperçoit, elle redouble ſes pleurs & ſes gémiſſemens. Je m'approche d'elle, je briſe ſes liens ; mais quelle eſt ma ſurpriſe ! celle dont je venois de ſauver la vie attente à la mienne, elle ſe ſaiſit de mon épée, elle veut l'enfoncer dans mon ſein ; je la lui arrache avec peine, elle s'apperçoit enfin de ſon erreur. O Ciel, s'écrie-t'elle, qu'allois-je faire ! je croiois me venger de mon cruel ennemi, & peut-être j'allois immoler mon libérateur ; qui eſt-tu ? continua-t'elle (avec un air farouche qui n'effaçoit pas ſes charmes) eſt-ce pour me rendre au

traître Hakem que tu ſauve mes jours, ou m'as-tu délivré par un ſentiment d'humanité ? mais quel que ſoit ton motif, je me donne à toi, ſi tu veux me venger d'Hakem, vois mon malheureux frere que ce monſtre vient d'aſſaſſiner, il me déſtinoit ſans doute à la mort la plus cruelle, & cependant je la préfererois à l'horreur de le revoir.

Je crus aux diſcours de Rahimou, (c'étoit ainſi que cette femme m'apprit qu'elle ſe mommoit,) je lui promis de la défendre d'Hakem.

Suis moi, me dit-elle alors,

nous ſommes trop expoſés ici.

Le jour commençoit à paroître, je ſoutenois Rahimou, je ne pouvois m'empêcher de la regarder, la nature s'étoit ſurpaſſée elle-même dans la perfection de beauté dont elle l'avoit douée.

Rahimou avoit de grands yeux noirs remplis d'une volupté ſéduiſante, des cheveux de la même couleur couvroient à-demi un corps d'albâtre, un corps fait pour inſpirer des deſirs inſurmontables à tout autre qu'à l'Amant de Zulima.

Je portois cependant des yeux mal aſſurés ſur tant de

charmes, mais la ſéduction ne paſſoit pas juſqu'à mon ame, mon cœur ne conſentoit point à l'impreſſion qu'ils faiſoient ſur mes ſens.

Rahimou s'apperçut de mon trouble, & malgré la cruelle ſituation où elle étoit, elle chercha à augmenter mon émotion, ſes regards, ſes ſoupirs me firent connoître ſon deſſein, & me rendirent en même tems à moi-même; je comparai l'audace de Rahimou à cet amour timide & vertueux dont vous me faiſiez ſentir les charmes dans l'Iémen. Ah Seif, interrompis-je, pourquoi rap-

peller un ſouvenir qui me condamne, pourquoi me vanter un pareil triomphe, l'expérience m'en a fait connoître la juſte valeur, c'étoit à votre reſpect pour moi que je devois ma vertu ; ſe ſeroit-elle laſſée cette vertu quand elle m'étoit bien plus néceſſaire, ſi le germe en avoit été dans mon cœur ?

Zulima, reprit Seif, ne vous accuſez pas d'une foibleſſe inévitable, tout eſt fini dans les hommes, la patience, le courage, la fermeté s'épuiſent en nous, & on ne peut plus ſouffrir, on ne peut plus réſiſter, parce qu'on a

trop ſouffert & trop réſiſté.

Que l'amour eſt éloquent, dis-je à Seif, qu'il ſcait bien défendre une mauvaiſe cauſe ; mais pourſuis, voyons ſi je n'aurai rien à te pardonner.

Non, continua Seif, & jamais la fidélité ne fut plus néceſſaire & mieux récompenſée.

J'arrivai avec Rahimou dans une maiſon ruſtique dont une moitié étoit creuſée dans la montagne, & l'autre couverte d'arbres qui en cachoient l'entrée.

Nous ſommes en ſûreté, me dit Rahimou, cet azile eſt ignoré

ignoré d'Hakem ; répare tes forces qui me paroiſſent épuiſées, continua-t'elle, en me préſentant des fruits & du cherbet, quel ſoin ne dois-je pas avoir de l'objet qui réunit mon eſpoir & ma reconnoiſſance.

Je m'aſſis ſur un lit de gazon auprès de Rahimou, & après avoir pris quelque nourriture, je la priai de m'apprendre quel malheur & quel attentat l'avoit réduite à l'extrêmité cruelle où je l'avois trouvée, & quel étoit ce Hakem qu'elle haiſſoit & redoutoit avec tant de raiſons.

Tes queſtions ſont bien

déplacées, me dit-elle avec un ſourire amer, mais je vais te ſatisfaire.

Hakem eſt Perſan, banni de ſon pays, (ſans doute pour quelque grand crime,) mon malheureux ſort le conduiſit à Merou, ſes richeſſes, ſes libéralités lui acquirent bientôt une extrême conſidération; l'eſtime des hommes eſt une vile & mercenaire eſclave. Mon frere étoit Chef d'un grand nombre de Derviches; Hakem rechercha ſon amitié, & l'obtint, il me vit, j'eus le malheur de lui plaire, & mon frere m'obligea de l'épouſer.

Une union pour laquelle j'avois la plus forte répugnance, ne pouvoit être heureuſe ; plus Hakem m'aimoit, plus je le haiſſois, l'importunité de l'amour eſt de toutes les perſécutions la plus inſuportable.

Mon frere étoit toute ma conſolation, je le voyois ſouvent; Hakem troublé par une jalouſie inſenſée, oſa concevoir des ſoupçons odieux ſur une amitié conſacrée par la nature.

On craint toujours la perte d'un bien qu'on ne mérite pas, l'amour propre ſe rend ſourdement une juſtice exacte

tandis qu'il éxalte hautement ſon mérite.

Hakem aveuglé par ſa fureur, m'ayant trouvé aujourd'hui avec mon frere, l'a immolé à ſa barbarie; il différoit ma mort pour en redoubler les horreurs, il vous a entendu, ſa main barbare s'eſt arrêtée, il a fui, & vous m'avez ſauvée.

Que ne vous dois-je pas, & que ne ferois-je point pour vous témoigner ma reconnoiſſance? Des tréſors que mon frere confervoit en ces lieux ne ſont pas un prix aſſez digne de vous; mon cœur, le don de ma perſonne, peu-

vent ſeuls m'acquiter ; jouiſſez des droits que vous avez à ſi juſte titre.

Rahimou accompagna ce diſcours des plus tendres careſſes, ſes beautés que rien ne me cachoit, augmentoient par les déſirs qui les animoient.

Le ſouvenir chéri d'une amante adorée, & digne de l'être, pouvoit ſeul me garantir de la ſéduction.

Je ne veux pas, dis-je à Rahimou, abuſer d'une reconnoiſſance trop vive ; je ne l'ai pas méritée, je n'ai fait que ce que tout autre auroit fait comme moi, en diſant

ces mots, je voulus m'arracher des bras de Rahimou.

Non, me répondit-elle en me retenant, non, tu ne refuſeras pas des biens qui peuvent ſeuls m'aſſurer de toi, l'humanité dont tu pare les hommes eſt une chaîne qu'ils briſent facilement, le plaiſir ſeul les lie les uns aux autres, j'ai beſoin de ton ſecours, viens recevoir en échange le bonheur & la félicité, mon cœur va ſuivre avec joie les ſages conſeils de ma raiſon.

Rahimou en me parlant ainſi redoubloit ſes tranſports, & par une réunion bizarre j'étois en même tems

indigné & ſéduit ; j'admirois l'eſprit de Rahimou, j'étois touché de ſa beauté, de ſes graces, j'étois irrité de ſa hardieſſe, de ſon indécence, & ſurpris de ſon oubli d'elle-même & de ſes malheurs, enfin je la mépriſois & la déſirois.

Ce monſtreux aſſemblage de ſentimens m'animoit, lorſqu'un homme furieux entra dans la Caverne ; ô Ciel ! c'eſt Hakem, s'écria Rahimou, en le voyant, c'eſt..... elle ne put achever ; l'épée de ſon époux avoit déja éteint la vie dans ſon cœur, je ne pûs prévenir le coup fatal, Ha-

kem s'étoit saisi de mon épée que Rahimou m'avoit obligé de quitter ; il n'étoit plus tems de défendre cette infortunée, il n'étoit plus tems de la secourir, je ne songeai qu'à la venger.

Je cours à Hakem, je veux lui arracher mon épée, mais Hakem s'écrie en reculant : Ah Seigneur, ne me forcez pas de mêler un sang si vertueux avec le sang le plus criminel ; le Prince Seif peut-il être le défenseur du crime & de la perfidie, lorsqu'il a si généreusement résisté à leurs séductions & aux amorces de la volupté. Vous ne me croyez

pas, pourſuivit-il, Rahimou vous a donnné de l'horreur pour moi, daignez m'entendre, je vous en conjure au nom de Zulima.

Qui vous a dit, que j'aimois Zulima, Hakem, interrompis-je avec précipitation, & comment me connoiſſez-vous? Je vais vous en inſtruire, répondit Hakem, mais, Seigneur, fuyons cet objet d'horreur, laiſſons enſevelis ici le corps & la honte de la miſérable Rahimou, voila vos armes, mon innocence, ma ſincérité, m'aſſurent qu'elles ne me ſeront pas funeſtes.

Le procédé d'Hakem me toucha, & me diſpoſa à revenir des impreſſions que m'avoit données de lui Rahimou, je le ſuivis, nous nous éloignâmes, & nous étant aſſis dans un lieu écarté, Hakem me parla ainſi.

HISTOIRE D'HAKEM.

JE naquis dans la ville de Gireft, ma mere étoit Mutulmane, mon pere étoit Adorateur du Feu, & très zélé pour cette Religion, la premiere que les hommes ayent inventées; il s'apperçut que ma mere m'entretenoit en ſecret de la Loi de Mahomet, il m'arracha de ſes bras & me confia à un Mage célébre.

La Religion dont on m'inſtruiſoit me parût la ſeule véritable ; la prévention des préjugés me fit donner l'excluſion à toutes les autres, mais la raiſon me ramena à des idées plus naturelles & plus vraies.

Je crus que les principes qui rendoient l'homme plus parfaitement vertueux & ſociable étoient les meilleurs, mon embarras ne fut plus que dans ſa recherche ; j'avois un eſprit de raiſonnement qui n'étoit jamais ſatisfait, je crus que l'experience me fixeroit, je réſolus d'être longtems Spectateur avant de me

déterminer, & de ſuivre en attendant les notions de la nature.

Je quittai la Tartarie, j'ai paſſé la moitié de ma vie dans des voyages curieux ; mais toujours irréſolu, je trouvois dans toutes les illuſions & les preſtiges des hommes du bon & du mauvais, mêlés confuſément.

Chaque Religion me paroiſſoit ridicule dans la ſpéculation, & ſouvent utile dans la pratique, je n'avois point encore pénétré dans les abîmes profonds de l'hypocriſie.

S'il n'eſt d'actions généreu-

ſes que celles qui nous courent & qui nous expoſent, tout ce que fait l'hypocrite eſt bas & infâme : il ne court aucun riſque, parce qu'il établit ſa fauſſeté ſur la foibleſſe ou ſur la bonne foi des autres, qu'il abuſe des ſentimens qui ont le plus de crédit ſur le cœur & ſur l'eſprit des hommes ; c'étoit ſans préjugé de Religion & en Philoſophe que je jugeois, & je voyois qu'un hypocrite eſt capable de tout, il n'a plus de réſerve dans le caractére, plus de retenue dans le vice.

Les Derviches ne m'ont que trop convaincû de la ſo-

lidité de ce jugement.

Leur ſéparation du monde preſque toujours forcée ou peu réflechie, les empêche de ſe regarder comme membres de la ſociété générale, ils la haiſſent, ils cherchent ſans ceſſe à la détruire, à la ſacrifier au plus leger intérêt. Ils ne ſont occupés dans leur retraite qu'à trouver des moyens pour troubler le bonheur ou les plaiſirs des hommes, & attendent dans le ſein de l'envie & de l'oiſiveté les occaſions d'exécuter leurs noirs projets, l'hypocriſie eſt le voile fatal dont ils les couvrent.

J'ai d'abord voulu douter de toutes ces horreurs, la conviction que j'ai eû de leur éxiſtence me les a enſuite fait déteſter ; enfin j'ai réſolu de les employer contre les perfides Derviches qui les ont fait naître, je ſatisferai en même tems une juſte vengeance, & délivrerai le genre humain de l'erreur, il en connoîtra mieux la vérité, ſi quelque jour elle daigne paroître.

Mais il faut tromper les hommes accoutumés à être trompés pour pouvoir les éclairer, il faut leur cacher adroitement une lumiere qui

les éblouiroit d'abord. Les ſecrets merveilleux de tous les arts, de toutes les ſciences que j'ai appris pendant mes voyages, l'examen attentif des prodiges de la nature me feront paſſer pour un homme inſpiré, pour un Dieu, s'il le faut ; il eſt ſi facile de ſéduire des eſprits qui courent au-devant de la ſéduction ; je détruirai donc les infâmes Derviches, & peut-être la Religion qui les favoriſe, vous allez voir par quel dégré je ſuis parvenu à former ce deſſein, & la fureur qui m'anime.

Inconnu à tous les hu-

mains, je ne m'appliquai qu'à les connoître; j'étois à Bagdad lorſque le Calife Mahadi épouſa Zulima, le vieillard chez qui vous fûtes malade m'avoit logé chez lui; j'aimois à faire des queſtions; votre Eſclave, ainſi que tous ſes pareils, aimoit à parler, je ſçûs bien-tôt votre amour & vos malheurs, je m'interreſſai vivement à votre ſort, j'employai tous les ſecrets de la médecine pour ſauver vos jours, je veillois à votre ſûreté, je craignois pour vous l'indiſcretion de votre eſclave, je l'obligeois cependant à vous cacher mes ſoins, je cherchois à vous

rendre à la raiſon ; la diverſion eſt un puiſſant moyen pour calmer l'ame agitée par une paſſion violente, je vous fis inſpirer des deſſeins de vengeance pour vous arracher à la douleur, je vous vis enfin partir pour l'Iémen, je formai pour vous des vœux qui malheureuſement n'ont pas été exaucés. Je quittai cependant Bagdad, je parcourus pluſieurs Provinces & arrivai à Mérou.

Les Habitans de cette Ville ſont doux, accüeillans, mes attentions, mes bienfaits, me firent beaucoup d'amis ; il n'eſt pas difficile de gagner

des cœurs bien faits & ſenſibles, je poſſédois de grandes richeſſes, & j'aimois d'en acheter une bienveillance flatteuſe.

Le Chef d'un Couvent de Derviches voulut avoir part à mes libéralités, bien-tôt j'oubliai le motif qui l'avoit conduit à moi, & me liai avec lui d'une étroite amitié. Schaibek, c'étoit ſon nom, outre cet eſprit d'intrigue ordinaire aux Derviches, avoit encore du ſçavoir & de l'éloquence, les replis de ſon cœur étoient un labirinthe impénétrable.

Schaibek, pour s'aſſurer

de moi, me fit voir ſa perfide ſœur, il ne ſavoit que trop l'effet vif & ſubit des charmes de Rahimou.

Je n'avois jamais aimé, j'éprouvai toute la violence de ce ſentiment, lorſqu'il entre la premiere fois dans un cœur. Schaibek ne me laiſſa pas ſoupirer longtems, il m'accorda la main de Rahimou, mais il en garda le cœur; je m'apperçûs trop tard de mon funeſte partage, je voulois m'aveugler, la lumiere que toutes les actions de Rahimou portoit dans mon eſprit m'étoit odieuſe; je conjurois Rahimou de me

bek ne partageoit point des ſentimens affreux dont la nature rougit.

Je cherchai enfin une certitude fatale, je parus reprendre ma tranquillité, je feignis un voyage long & indiſpenſable, je me déguiſai, je me noircis le viſage & les mains, je m'introduiſis dans le Couvent des Derviches, je me mêlai parmi les Eſclaves.

Je fus bien-tôt le malheureux témoin de ma honte & de leurs crimes ; O Ciel ! pouvois-je en concevoir l'énormité ? l'infâme Rahimou, non-ſeulement ſe livroit aux abominables déſirs de ſon frere,

frere, mais elle devenoit tour à tour la proye de ceux des autres Derviches. Je ne puis vous exprimer mes tranſports furieux à la vue de cet odieux ſpectacle, j'aurois voulu faire ſouffrir la mort la plus cruelle à Rahimou & à ſes complices; mais mes forces & mon pouvoir ne répondoient pas à ma fureur, l'intérêt de ma vengeance la modera.

Je ſortis du Couvent funeſte l'ame remplie de mille deſſeins inſpirés par la rage, ils purent ſeuls calmer mon déſeſpoir; je compoſai un poiſon lent, dont les opérations ne laiſſent aucune trace, je

l'ai fait reſpirer aux coupables, il coule dans leurs veines, dans deux jours ils périront tous; j'allois à Merou pour aſſurer mes projets, & me venger avec éclat; la vuë de Rahimou dans les bras de ſon frere a reveillé toute ma fureur, je n'ai pû la ſurmonter, j'ai avancé les derniers momens de l'infâme Schaibek, j'ai pourſuivi Rahimou qui fuyoit, j'allois lui percer le ſein lorſqu'un reſte d'amour a retenu mon bras, honteux de ma foibleſſe, & en redoutant les ſuites, j'ai attaché Rahimou à un arbre, je m'en éloignois lorſque vous êtes arrivé, je vous ai ſuivi, j'ai

vû votre vertu, votre conſtance, j'ai entendu les diſcours de Rahimou, j'ai rougi d'avoir pû laiſſer vivre ce monſtre de débauches & d'horreur, j'en ai délivré la terre ſouillée par ſes crimes, la mort de Rahimou ne me coute pas un ſoupir, enfin l'amour eſt éteint, & comment avoit-il pû ſubſiſter dans le ſein de la honte & de l'infamie? Si vous daignez, Seigneur, continua Hakem, prendre quelque confiance en moi, lorſque j'aurai exécuté mes projets contre les Derviches, je ferai tout pour votre amour, rien ne me paroît impoſſible, & rien ne le-

ſera à mon zéle, à l'attachement que vous m'avez inſpiré & que je vous ai voué.

L'eſpérance que me donnoit Hakem, continua Seif, adoucit ce que j'avois trouvé de révoltant dans ſon récit, ceux qui doivent nous être utiles nous paroiſſent facilement innocens.

La franchiſe d'Hakem avoit éclaté dant tout ce qu'il avoit dit, je ſçavois que les caractéres violens ſont ordinairement les plus ſincéres, & d'ailleurs je devois de la reconnoiſſance à Hakem : j'acceptai ſes offres, nous fûmes à Merou, Hakem aſſembla le

Peuple, il en avoit déja acquis l'eſtime & la confiance, il dévoila l'hypocriſie des Derviches, il révéla leurs crimes, & annonça la mort ſoudaine qui devoit être le juſte châtiment de ces impoſteurs. Sa Prophétie fût juſtifiée par l'événement, & il acquit bien-tôt cette réputation de ſainteté qui lui attira la vénération d'une partie des Peuples de l'Aſie.

J'avoue que je ſouffrois d'être lié avec un homme d'un caractére auſſi dangereux, mais une paſſion violente engage ſouvent à des altérations de probité que le

cœur dément d'abord, maïs ſur leſquelles il cherche bientôt à s'aveugler; de toutes les paſſions l'amour eſt celle qui nous affranchit le plus promptement des remords, parce qu'elle eſt dépendante des ſens qui ont ſeuls un vrai pouvoir ſur l'ame.

Me voici arrivé au tems ou je devois recüeillir le fruit de mes criminelles complaiſances pour Hakem.

Je vous vis, & quoique j'euſſe regardé comme le plus haut dégré de bonheur le plaiſir d'être à vos pieds & de vous adorer, mes tranſports me firent joüir d'une

félicité que je n'avois point oſé déſirer ; je ne vous les peindrai point ces tranſports, je veux me flater que l'amour les a gravés dans votre cœur, & que l'image de l'amoureux Seif dans la Tour d'Hakem vous parlera toujours en faveur d'Aſſoud. Nous étions, vous le ſçavez, dans l'yvreſſe de l'amour & des plaiſirs, lors qu'un cri effrayant nous obligea de nous ſéparer.

Je fus rejoindre Hakem, je lui fis partager mes alarmes, elles augmenterent bien-tôt ; un de mes Eſclaves vint nous avertir qu'il avoit vû Manſor ſortir déguiſé de la Tour.

Hakem en fit auſſi-tôt fermer les portes; il ordonna à ſes Eſclaves & à ſes Diſciples de paroître vouloir la défendre, il leur promit un ſecours inviſible & une victoire certaine; enfin après les avoir encouragés avec tout l'art qu'inſpire la néceſſité, il vint à moi & me dit;

Prince, c'en eſt fait, je n'aurai pas la gloire de faire revenir les hommes de leurs erreurs, mais j'ai celle de l'avoir entrepris, le plaiſir de m'être vengé, & la ſatisfaction de vous avoir rendu heureux au moins un moment, il ne me reſte plus qu'à mourir

glorieuſement ; Hakem ne doit pas s'expoſer à l'ignominie de tomber au pouvoir de ſes ennemis, je veux même que ma mort leur ſoit funeſte, elle confirmera mes Sectateurs, répandus dans toute l'Aſie, dans l'horreur que je leur ai inſpiré pour les Religions ſuperſtitieuſes, & pour ceux qui nous oppriment par elles.

Mais le Prince Seif ne ſera point enveloppé dans ma ruine, ſortez avant que la Tour ſoit inveſtie, la fuite d'un ſeul homme ne ſera point apperçue par des gens encore éloignés ; déguiſé, inconnu, vous

échaperés aiſément à la fureur de Mahadi.

Je rejettai la propoſition d'Hakem, je lui devois trop pour l'abandonner.

Non, me dit-il, cher Prince, vous ne me donnez pas une preuve de votre amitié lorſque vous voulez périr avec moi ; j'enviſage ſans trembler un moment néceſſaire à tous les hommes, mais la mort que je brave, je la crains lorſqu'elle vous menace, n'affoibliſſez pas mon courage, & ſi vous m'aimez, vivez pour étendre ma réputation au de-là de moi, & pour feindre d'admirer ce

qu'il y aura de merveilleux dans ma fin.

Je ne me rendois point encore à ce diſcours, quand Hakem ajouta: Eh bien, Seigneur, votre généroſité redouble mon attachement pour vous, je conſens de ne point abréger une vie que la perte de ma gloire & de mes eſperances va me rendre odieuſe; mais vous ſeul pouvez la ſauver, notre réſiſtance ici ſeroit vaine, allez dans la forêt voiſine; par des ordres ſecrets, mes Sectateurs y ſont aſſemblés, apprenez leur le danger ou je ſuis, & venez me délivrer; nous

vaincrons peut-être Mahadi, ſes ſoldats ſeront glacés de frayeur par la crainte de combattre un Prophête, les miens ſeront animés par la gloire de ſauver leur Légiſlateur ; mais ſi nous périſſons, nous périrons du moins dans le champ de l'honneur & de la défence.

Le deſſein d'Hakem me parut raiſonnable, il avoit rebâti ſa Tour, & il pouvoit s'y défendre juſqu'à l'arrivée du ſecours qu'il me demandoit ; je le quittai, je parcourûs toute la Forêt, je n'y trouvai point ceux qu'Hakem me faiſoit chercher ; j'appris

enfin les derniers effets de ſon barbare courage, & je conſidérai en tremblant la juſtice du Ciel dans la révélation de l'impoſture la mieux concertée.

La perte d'Hakem m'affligea, j'aimois Hakem, je l'excuſois même; né vertueux, il n'étoit devenu coupable que pour punir le crime, il ne s'étoit ſervi du voile de l'hypocriſie que par amour propre pour la vertu.

Quelques Legiſlateurs & Reformateurs ont été néceſſité à être criminels, ainſi ils ont préféré le bien au plus grand bien. Se ſont-ils trom-

pés dans la maxime ou ſur le choix.

La mort de Mahadi, celle de Manſor, l'extrêmité où votre vie fut réduite me replongerent dans les agitations & dans la douleur.

J'étois chez une femme Juive qui avoit été mon Eſclave dans l'Iémen, je l'avois affranchie, & je pouvois compter ſur ſa reconnoiſſance, elle vous rendit ma lettre ; votre réponſe m'accabla d'abord : la honte, le déſeſpoir de vous avoir précipitée dans l'excès du malheur me reveillerent d'une léthargie mortelle, &

m'inſpirerent l'unique moyen de vous ſauver ; ce moyen étoit affreux, la violence de mon amour m'en adoucit l'horreur pour ne m'en faire voir que la néceſſité. Mais Zulima étoit peut-être la ſeule femme qui pût me donner le prix de ce cruel ſacrifice, auprès de toute autre une froide reconnoiſſance qui n'auroit pas étouffé les regrets auroit été ma ſeule recompenſe.

Lorſque Seif eut achevé ſon récit, continua Zulima, je lui confirmai toutes ſes eſpérances, mais mon ame dans mes yeux & dans mes tranſports l'en aſſuroit plus que mes diſcours.

La joye que Seif m'avoit rendue fit l'élévation d'Aſſoud, Meſrour lui céda ſa place, & Haroun qui venoit par mes ſoins de ſuccéder à ſon frere Hadi, deſtina Meſrour à ſon nouveau Sérail.

Je donnai la vie à Zeſbet, Seif la confia à Amine, c'étoit la femme Juïve qu'il m'avoit envoyé, il lui défendit de donner aucune connoiſſance à Zeſbet de l'Etre ſuprême & d'elle-même, il craignoit le zele aveugle d'un eſprit ſoumis à une fauſſe Religion, j'avois rendu Seif à des ſentimens de piété que le commerce d'Hakem m'avoit altérés.

Nous paſſions les jours dans la priere, & nous croyons que le Ciel, pour nous récompenſer, rendoit à nos plaiſirs la vivacité que nos malheurs ſembloient nous interdire.

Je ne pouvois cependant voir ma chere Zeſbet comme je m'en étois flattée, j'étois trop entourée pour diſparoître ſouvent, & je craignois l'indiſcrétion d'Amine, de Fatime, & de Zeſbet même.

Nous ſongeames enfin au bonheur de Zeſbet; je devois obtenir à Aſſoud la permiſſion d'aller dans ſa patrie, il devoit y emmener Zeſbet & Fatime; le pere de Seif d

voit aller trouver Giafar & lui offrir Zeſbet pour épouſe, je ne pouvois lui choiſir un époux plus aimable, plus digne d'elle, & nous aurions fini nos jours avec l'objet de notre tendreſſe. Mais un Dieu vengeur & encore irrité a renverſé nos deſſeins.

Seif n'a écouté que ſon déſeſpoir, incapable de me trahir, il a prévû les tourmens que la curioſité & un pouvoir ſans bornes lui préparoient, il a préféré la mort à l'ignominie, je l'aurois ſuivi ſi la tendreſſe maternelle, le déſir de faire le bonheur de Zeſbet ne m'avoient attachés à la vie.

Votre paſſion aveugle & criminelle, (continua Zulima en parlant à ſon fils) m'a bien-tôt rendu odieux des jours que j'avois conſervés, mes efforts pour m'y oppoſer ont été inutiles, le retour de Giafar étoit mon ſeul eſpoir, je lui aurois confié mon ſecret, j'avois demandé un délai à Zeſbet, il a été trop court, & vous m'avez forcé à vous apprendre mes crimes & mes malheurs, vous m'avez forcé par des doutes dont je me ſuis apperçû de n'en pas obmettre la moindre circonſtance, les détails portent la conviction.

C'eſt peut-être ici la der

nière inſtruction que je donnerai à Zeſbet, mais je me flatte que je ne pouvois lui en donner une plus ſalutaire par mon exemple : par celui de Seif & d'Hakem, elle aura appris à connoître & à déteſter le crime, à craindre la punition, à prévoir & à redouter les écueils & la ſéduction de la volupté, & les dangers funeſtes des paſſions ; & vous, mon fils, pardonnez-moi les maux que je vous cauſe, je vous ai vû attendri, mon récit a fait couler vos larmes ; puiſſiez vous ne pas augmenter mes infortunes, puiſſiez vous ne pas me précipiter dans le déſeſpoir

auquel vous m'avez arraché, conſultez votre cœur, ſi la vertu en a triomphé, voyez Zeſbet, aimez la en frere; ſi un amour inceſtueux éxiſtee ncore dans votre ame, fuyez l'objet dangereux qui l'alume, éloignez-vous de Zeſbet, ſouffrez qu'elle ſe cache à vos yeux.

Non, s'écria le Calife avec tranſport, je veux voir Zeſbet, je mourrois ſi on me la raviſſoit, l'amour ne poſſede plus mon ame; mais je ſens que la perte de Zeſbet me rendroit à ſes fureurs: la vertu, la raiſon, ne peuvent ſe faire entendre à un cœur agité

violemment, & l'abſence envenime le mal en déchirant la bleſſure.

Zulima écoutoit avec douleur des aſſurances de tranquillité qui avoient tous les caracteres de l'amour le plus violent, mais elle feignit de les croire ; la défiance décourage celui à qui on le témoigne ; il faut rarement paroître douter de ce qui doit être, ſi l'on veut affermir les hommes dans l'amour de leurs devoirs, le ſoupçon enſeigne toujours la poſſibilité.

Fin de la premiere Partie.

ABBASSAÏ.

ABBASSAÏ,

HISTOIRE ORIENTALE.

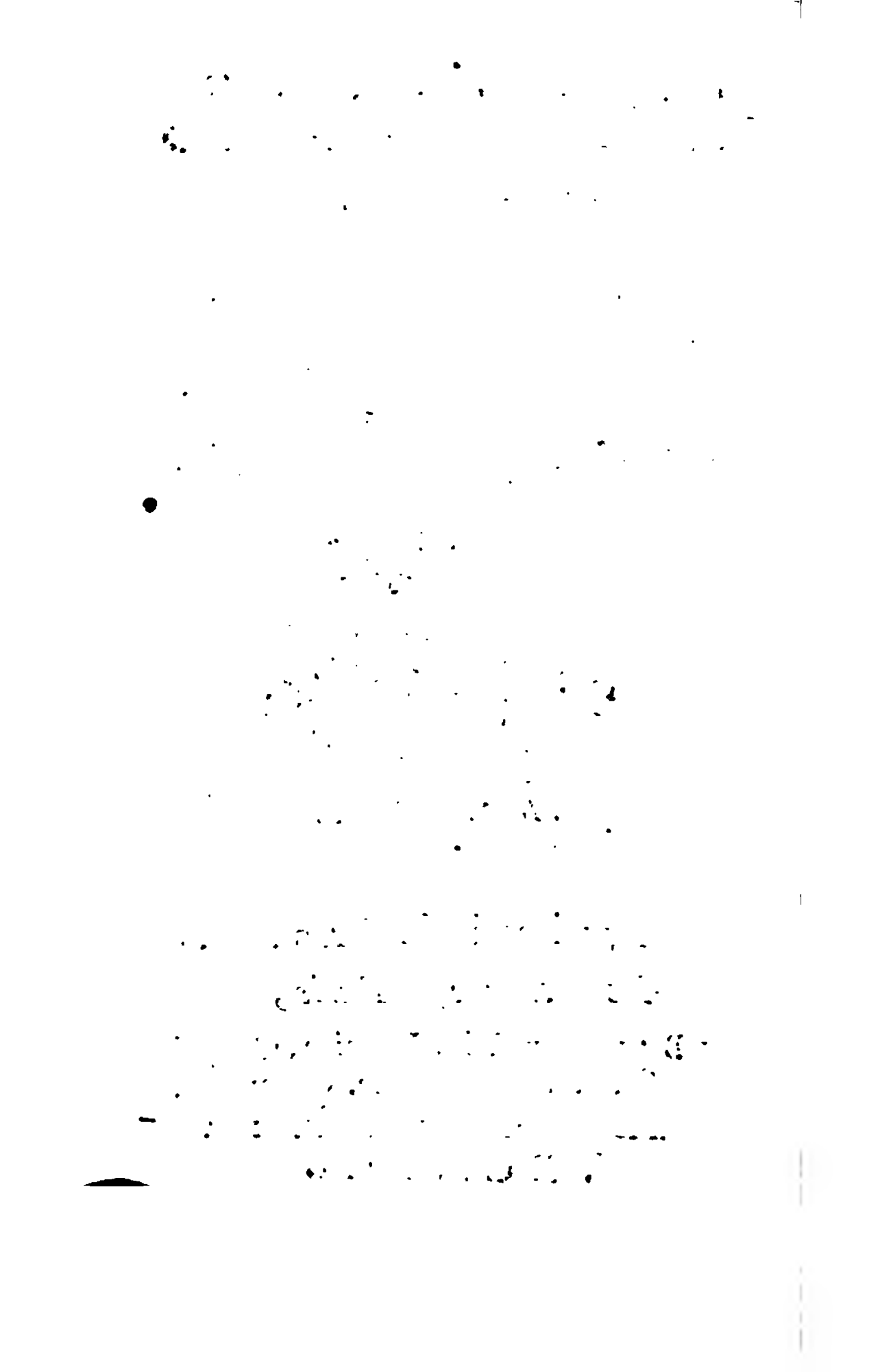
SECONDE PARTIE.

De l'Imprimerie de BAGDAD.

Et ſe trouve à Paris,

Chez BAUCHE, Fils, Libraire, Quay des Auguſtins, à l'Image Ste. Géneviéve.

M. DCC. LIII.



ABBASSAÏ,

HISTOIRE ORIENTALE.

L'Histoire de Zulima avoit porté un nouveau jour dans l'esprit de Zesbet, elle s'étonnoit elle-même des progrès de son intelligence ; je croyois, disoit-elle à Fatime, que vos leçons avoient perfectionné mes idées, je croyois que les

choſes qui n'appartiennent point aux ſens une fois conçues par l'eſprit, ne pouvoient augmenter d'étendue, le récit de ma mere m'a détrompée ; il eſt à mes idées ce que la lumiere du jour a été à mes ſens, l'expreſſion, les effets des paſſions, les analiſent mieux que les raiſonnemens les plus recherchés ; mais ma ſcience eſt-elle bornée ? Par quel moyen pourrois-je mieux connoître le cœur humain ?

Par votre propre cœur, répondit Fatime, les aventures de Zulima ont porté la clarté dans votre ame parce

qu'elles l'ont émue, c'eſt le propre du récit & non des réfléxions vagues de produire cet effet. Voilà ce qui rend l'Hiſtoire ſi néceſſaire & ſi eſtimée. Le Philoſophe ne ſçauroit inſtruire s'il n'en emprunte les graces ; la fiction même, quand ſes charmes ſont unis à une morale avantageuſe à l'homme, eſt préférable à la vérité aride.

L'eſprit le plus éclairé eſt celui qui connoît le mieux les hommes, qui pour s'en faire entendre parle leur langage ; qui ſçait employer adroitement les reſſorts qui les touchent. Le ſentiment peut ſeul

éclairer l'eſprit ; c'eſt la maxime des plus grands Génies de tous les Siécles, ils ont travaillé en conſéquence ; & leur gloire proportionnée à notre utilité eſt bien ſupérieure à celle des Sçavans, dont les ſyſtêmes ſont au moins inutiles à l'homme.

Il eſt donc encore des dégrés de lumiere que vous pouvez acquerir. L'Hiſtoire eſt une expérience qui conduit à celle qu'on acquiert par ſoi-même, mais qui ne l'égale point.

Si vous reſſentez un jour les paſſions que Zulima vous

a ſi bien exprimées, vous comparerez la différence que vous éprouverez dans vos idées à celle qui eſt entre la peinture & l'objet animé. Faſſe le Ciel que vous n'ayez jamais cette funeſte augmentation de lumiere.

Ah ne le craignez point Fatime, interrompit Zeſbet, tout vous répond ici de la tranquilité de mon cœur : la paſſion de mon frere peut ſeule la troubler, mais ce ne ſera pas de ce trouble agréable & dangereux que nous a peint Zulima ; vous l'avouerai-je ? Pendant ſon récit un attendriſſement de pitié n'a

pas toujours été le ſeul mouvement de mon ame, un ſentiment qui ne tenoit point à la douleur m'a pénétrée ; j'ai même envié les malheurs de Zulima, ils étoient unis à des plaiſirs qui certainement les ſurpaſſoient ; ce qu'elle appelle crime retenoit ſeul ce deſir ; mais ne peut-on être heureux ſans être criminel ? Si Zulima avoit éprouvé pour Mahadi les tranſports que lui faiſoit éprouver Seif, elle auroit joui du plus parfait bonheur ſans bleſſer la vertu, & ſi les projets de ma mere avoient réuſſi, ſi j'avois épouſé Giafar, ſi je l'avois aimé, quel ſort délicieux !.... Ap-

prenez-moi du moins, ma chere Fatime, ſi la perte que je fais eſt digne de mes regrets, connoiſſez-vous aſſez Giafar pour contenter ma curioſité ?

Giafar fils de Jahia eſt de la Maiſon des Barmuides, répondit Fatime, la nobleſſe & la vertu ſont l'appanage de ce ſang illuſtre. Giafar joint aux charmes & à la majeſté de la figure les qualités les plus eſtimées & les plus rares de l'eſprit & de l'ame. Uni dès l'enfance par l'amitié la plus tendre avec votre frere, il poſſéde toute ſa confiance ; ſa puiſſance eſt

preſque ſans bornes, & l'uſage qu'il en fait anéantit l'envie. On vient ici de toutes parts implorer ſon ſecours ; les malheurs, une oppreſſion injuſte, titres ſouvent funeſtes, ſervent de recommandation auprès de Giafar. L'eſprit & les talens trouvent l'accès le plus favorable auprès de lui. Par ſes éloges, par ſes bienfaits il fait naître une noble émulation. Ainſi tantôt on le voit occupé à faire rendre à un Prince vertueux ſon Trône uſurpé, tantôt parmi des Philoſophes les éclairer en paroiſſant les conſulter.

Giafar par ſa valeur a ſouvent humilié, & ſoumis les ennemis de ſon Maître, par le bonheur qu'il leur a aſſuré il les a rendu les Sujets les plus fideles.

Je vous vois ſoupirer Zeſbet, continua Fatime, vous penſez qu'un époux tel que je vous peint Giafar auroit fait la félicité de votre vie, il en auroit peut-être fait le malheur.

Giafar n'a jamais connu l'Amour ; inſenſible & faiſant gloire de ſon inſenſibilité, la beauté & les charmes n'ont pû ſoumettre ſon cœur. La bonté de ſon ame n'eſ

point une diſpoſition à la tendreſſe qui préſage la paſſion, elle n'eſt produite que par la vertu.

Et la reconnoiſſance n'eſt-elle pas une vertu, s'écria Zeſbet, elle auroit engagé Giafar à répondre aux ſentimens qu'il m'auroit ſans doute inſpirés.

Rien ne peut être regardé comme le retour de l'Amour que l'Amour même, interrompit Fatime, & voilà encore une idée que le ſentiment ſeul peut développer en vous.

Je le conçois Fatime, re-

prit Zeſbet, mais il eſt inutile de pouſſer plus loin de vaines recherches. Je dois borner mes vœux à jouir de votre amitié, à rendre mon frere à la raiſon, & à témoigner ma tendreſſe à une mere que ſes malheurs & ſes foibleſſes mêmes me rendent encore plus chere.

Tandis que Zeſbet & Fatime s'entretenoient ainſi, le Calife livré à lui-même étoit la victime des combats cruels de l'Amour & de la vertu.

Zulima étoit plus malheureuſe encore, la perte de Seif lui faiſoit éprouver l'excès de la douleur, & l'amour

de ſon fils les plus vives allarmes ; elle avoit ſouhaité que la naiſſance de Zeſbet demeurât cachée, mais elle voulut bien-tôt ſe ſacrifier elle-même pour affermir ſon fils dans ſon devoir : elle penſoit qu'il pourroit moins s'en affranchir quand il ſeroit plus connu, la crainte du blâme eſt la défenſe la plus forte de la vertu.

Zulima conjura Haroun de reconnoître Zeſbet pour ſa ſœur, & Haroun qui ne vit d'abord dans cette propoſition que l'avantage de Zeſbet y conſentit.

Il ménagea cependant la

gloire de ſa mere, & déclara que Zeſbet étoit fille de Mahadi & de Zulima.

Cette déclaration étonna; on ſe rappella les derniers diſcours de Mahadi, on eut des ſoupçons, mais on ſe garda bien de les faire éclater, on crut bientôt ce qu'on étoit obligé de feindre de croire. L'habitude & la crainte en maîtriſant le cœur aſſujettiſſent l'eſprit. Zeſbet reçût le titre de ſœur du Calife, & le nom d'Abbaſſaï qui en dépendoit, elle s'habilla de noir, cette couleur qui étoit celle que les Abbaſſides portoient toujours, faiſoit écla-

ter la blancheur de ſon teint, rendoit mieux l'expreſſion de ſa taille, & paroit ſa beauté.

Si ce nouvel ajuſtement augmentoit les graces de Zeſbet & l'amour du Calife, il impoſoit à cet infortuné Prince un ſilence plus rigoureux. Haroun s'oublioit quelquefois, mais Abbaſſaï le rendoit à lui-même & l'obligeoit à ſe contraindre; l'Amour ſuit rarement les Loix qu'on le force de recevoir; les ſoins, les aſſiduités, les regards d'Haroun inſtruiſirent bien-tôt tout le Sérail des feux qu'il vouloit cacher.

Une des femmes du Calife en conçut la plus cruelle jalouſie, elle ſe nommoit Zobeïde, elle étoit fauſſe & perfide, l'artifice & la méchanceté lui tenoient lieu d'eſprit, elle les donnoit pour tel, & on l'en croyoit ſur ſa parole. Nous ne faiſons une attention exacte aux vices d'autrui que lorſque nous avons été, ou que nous craignons d'en être les victimes; dans les Pays où l'on connoît peu les douceurs de la Société, on eſt ſcélérat plus fréquemment, parce qu'on l'eſt avec plus de ſécurité.

Zobeïde feignit un deſir

extrême de voir Abbaſſaï, le Calife en fût flatté, il demanda le conſentement de Zulima pour conduire Zobeïde dans le vieux Sérail, & Zulima le donna avec plaiſir, elle penſoit que la préſence de Zobeïde contiendroit Haroun.

Zobeïde affecta bien-tôt autant d'amitié pour Abbaſſaï qu'elle avoit de haine, elle ne contraignoit cependant point le Calife, & ſe retiroit avec ſoin quand il venoit voir ſa ſœur.

Cette conduite paroiſſoit bien éloignée de la jalouſie, elle l'étoit bien en effet de celle

le que cauſe l'amour, mais Zobeïde avoit une de ces jalouſies d'amour propre ordinairement fertiles en projets & patientes pour leur exécution; par une connoiſſance parfaite du cœur d'Haroun, Zobeïde ſçavoit que la réſiſtance & les obſtacles devoient enflammer ſes déſirs & porter ſon ame à des excès qu'il n'imaginoit pas, parce que rien ne lui avoit réſiſté. Elle ſçavoit auſſi qu'Haroun né vertueux ne ſecouroit pas le joug du devoir impunément, que les cris de la vertu trahie balanceroient les tranſports de l'amour & pourroient l'en

porter ſur eux ; elle penſoit que lorſqu'on n'a pas ſuccombé, on ne ſe croit pas criminel, ainſi comptant ou ſur le dégoût ou ſur les remords, elle réſolut d'entraîner Haroun dans un crime qui puniroit Abbaſſaï de ſon triomphe.

Ce deſſein horrible & digne du cœur le plus corrompu fut exécuté avec art ; Zobeïde attira Abbaſſaï dans ſon appartement, elle l'invita à ſe baigner, & l'ayant faite ſortir du bain un moment avant l'arrivée du Calife qu'elle avoit fait prier de venir, elle mêla dans du

Cherbet qu'elle préſenta à Abbaſſaï un Sommifére dont elle connoiſſoit la vertu..

Abbaſſaï dormoit profondement lorſque le Calife arriva, Zobeïde court au devant de lui, Seigneur, lui dit-elle, la Princeſſe m'avoit fait l'honneur de venir chez moi, & j'avois réſolu de vous faire partager le plaiſir que j'ai d'être avec elle, mais fatiguée par la chaleur, elle s'eſt endormie, ne troublons pas de grace ſon repos précieux.

En diſant ces mots, Zobeïde relevoit les rideaux du lit ſur lequel étoit Abbaſſaï

une robe de gaze couleur de roſe étoit tout le vêtement de la Princeſſe ; le Calife emporté hors de lui-même à la vûe des beautés que rien ne lui cachoit ne s'apperçut point que Zobeïde avoit diſparu.

Qu'elle eſt belle, diſoit-il en parcourant avidement tous les charmes d'Abbaſſaï; mais ô Ciel ! elle eſt ma ſœur, cette cruelle fatalité me rend à jamais malheureux, ah Zulima que n'étiez-vous moins foible, ou plus courageuſement coupable ? Vos crimes & votre vertu ſont également mon ſupplice. Pour-

quoi donniez-vous le jour à Zesbet, ou pourquoi m'avez-vous appris votre funeste ſecret ?

Ces réflexions furent interrompues par un mouvement que fit Abbaſſaï, le Calife s'éloignoit avec l'effroi qu'inſpire l'amour timide, & que redouble l'amour criminel. Il ſe rapprocha lorſqu'il s'apperçut qu'Abbaſſaï ne ſe reveilloit point, il la trouva dans une ſituation encore plus ſéduiſante ; il n'eſt plus le maître de ſes tranſports, l'amour triomphoit, la vertu, la raiſon reconnoiſſoient un maître accoutumé

à les ſubjuguer. Déja Haroun portoit une main tremblante ſur le ſein de ſa ſœur, déja par des baiſers enflammés il uniſſoit ſon ame à la ſienne, le crime diſparoiſſoit à ſes yeux éblouis, à ſon cœur enyvré, quand Zulima vint l'empêcher de le conſommer.

Cette Princeſſe que Zobeïde avoit en vain voulu arrêter, entra avec précipitation. Quel ſpectacle pour elle; elle ſe jette ſur ſa fille, & bien-tôt plus inſenſible qu'elle elle fait tout craindre pour ſes jours; le Calife déſeſperé voudroit cacher ſa

honte, le retour de Giafar que Zulima venoit lui annoncer l'augmente ; la vûe d'un ami vertueux eſt terrible lorſqu'on eſt criminel.

Haroun veut fuir, ſa paſſion pour Zeſbet, ſa tendreſſe pour Zulima le retiennent. Il ne peut s'arracher du lieu fatal qu'il vient de rendre le ſéjour de la douleur, il ne peut s'éloigner de tout ce qu'il a de plus cher, les maux qu'il cauſe augmentent la force des ſentimens qui l'arrêtent ; crainte, pitié, tout ſert d'accroiſſement à l'amour.

Tandis qu'on s'empreſſe à

ſecourir Zulima ; Abbaſſaï ouvre languiſſamment des yeux appéſantis par une épaiſſe vapeur, elle voit ſa mere mourante, le Calife abîmé dans la douleur & dans la confuſion, Fatime en pleurs ; elle les regarde tous d'un œil inquiet, les allarmes qui pénétrent ſon ame diſſipent peu à peu la léthargie de ſes ſens, ah ! ma mere, s'écrie-t'elle enfin, dans quel état vous vois-je ? Quoi toujours livrée à la douleur, me ferez-vous ſans ſans ceſſe trembler pour vos jours ? Vous voulez abandonner Zeſbet, vous lui aviez promis de vivre pour elle ; mais ô Ciel ! que m'annon-

cent

cent ſes regards ſombres, vous rejettez mes careſſes, vous ſerois-je devenue odieuſe ? Apprenez-moi la cauſe & l'excès de mon malheur.

O ma ſœur, s'écria le Caliſe, que demandez-vous..... ta ſœur, interrompit Zulima, oſe-tu bien prononcer ce nom ſacré que tu viens de ſouiller par un crime dont Zeſbet eſt la victime malheureuſe.

Arrêtez, reprit le Caliſe, je ſuis coupable il eſt vrai, mais je n'ai point été auſſi heureux que vous le penſez. Quel langage, dit en frémiſ-

ſant Zulima, quoi ce fils dont le cœur étoit formé par la vertu, peut-il regarder comme un bonheur l'excès le plus affreux, la ſéduction du plaiſir ne l'entraîne plus, ſon yvreſſe ne l'excuſe point, le vice a donc pénétré dans ſon ame, l'amour l'a entierement corrompue; c'en eſt fait, déſormais livré à ſes fureurs Haroun ne marquera ſes jours que par ſes crimes, ah! c'eſt moi qui les cauſe, je dois en porter toute l'iniquité, que le juſte Ciel n'en differe plus le châtiment.

En diſant ces mots Zulima retomba dans une foi-

bleſſe qui fut ſuivie d'une fiévre violente.

Rien n'égaloit l'horreur qui rempliſſoit l'ame d'Abbaſſaï, elle étoit peinte par un ſilence funeſte, par des yeux égarés, elle lançoit des regards furieux au Calife, & ce Prince dans un état encore plus cruel n'oſoit les ſoutenir.

Depuis deux jours l'un & l'autre n'avoient point quitté Zulima, & dans un délire violent Zulima ignoroit juſqu'à ſa propre exiſtence.

La foibleſſe qui précéde la deſtruction ayant calmé la

fermentation du ſang, Zulima revint à elle, elle connut qu'elle touchoit à ſon dernier inſtant, ſa joie fut égale à ſes malheurs.

Je meurs, dit-elle, d'une voix preſque éteinte, je meurs mes chers enfans, & puiſſe ma mort appaiſer le Ciel irrité, conſerver l'innocence de Zeſbet, rendre Haroun à la vertu. O mon fils, continua-t'elle, en s'adreſſant au Calife, ceſſez de pleurer ſur mon ſort, vous pouvez le rendre heureux, éloignez de vous un objet dangereux & fatal, donnez à Abbaſſaï un époux digne d'elle, aſſurez

ſon bonheur & votre vertu, ſi j'emporte cette eſpérance, je meurs contente.

Ayez-en la certitude, s'écria le Calife, & vivez ; je jure par le Dieu Tout-puiſſant de vous obéir ; je vous ordonne Zeſbet, reprit Zulima, de preſſer l'exécution de ce ſerment & de conſerver toujours le ſouvenir triſte, mais utile de mes malheurs. O mon cher Seif, continua-t'elle, je vais enfin te rejoindre, & ſoit que le courage & la douleur qui ont hâté nos derniers inſtans méritent une récompenſe ou une punition, nous ne ſerons plus ſéparés.

En diſant ces mots Zulima expira dans les bras de ſa fille, Fatime arracha Zeſbet à l'objet cher & funeſte dont elle ne vouloit pas ſe ſéparer, elle fit tranſporter le Calife dans ſon Palais, elle ne quittoit point ſon amie. L'amitié adoucit les maux qu'elle partage ; Fatime calmoit la douleur d'Abbaſſaï, tandis que Giafar arrêtoit les effets du déſeſpoir d'Haroun.

La tendreſſe d'un fils, la fureur d'un amant, les remords d'un cœur vertueux, la honte d'un amour criminel, que de ſentimens raſſemblés pour déchirer un

cœur ! Le Calife inſenſible ne donnoit des marques de ſon exiſtence que par des tranſports violens, tantôt il demandoit la mort à Giafar & à Meſrour qui ne le quittoient point, tantôt il s'emportoit contr'eux de n'être point obéi. Ses paroles ſans ſuite & ſans raiſon ne pouvoient apprendre à Giafar la cauſe de ſon déſeſpoir, Meſrour ſçavoit le ſecret de ſon Maître, mais il n'oſoit le découvrir.

Les paſſions ſont ſujettes aux mêmes viciſſitudes que la matiere, leur accroiſſement, leur dépériſſement eſt

ſemblable, dans le tems de leur forces, leurs excès que l'on peut comparer aux maladies du corps les affoibliſſent, & l'on prend des momens d'accablement pour des momens de tranquilité. Giafar ſaiſit un de ces inſtans favorables, & ſe jettant aux pieds du Calife: Quoi Seigneur, lui dit-il, vous êtes en proie à une douleur, à un déſeſpoir que j'ignore; j'ai donc perdu votre eſtime & votre confiance? Ah rendez ces biens précieux à un ſujet fidéle qui n'a jamais fait un orgueilleux abus de l'amitié dont vous l'honoriez, à un Miniſtre zélé & ſincere qui

n'a jamais couvert la vérité d'un voile criminel ; rompez ce ſilence funeſte, ou ordonnez ma mort ; la vie eſt un fardeau pour moi ſi je vous ſuis inutile, elle m'eſt odieuſe ſi vous doutez de mon cœur.

Non, Giafar, je n'en doute pas, s'écria le Calife, & c'eſt la connoiſſance parfaite de ton ame qui me fait emporter dans la nuit du tombeau mon horrible ſecret. Hélas de tout ce que j'aimois, toi ſeul me vois encore ſans horreur ; mais que dis-je, hâtons le moment du déſeſpoir total, écoute & ſuis un malheureux que le

crime environne, ton maître & ton ami inceſtueux, parricide, peut-il mériter ton reſpect, ta tendreſſe ? Fuis te dis-je, abandonne un coupable qui s'abhorre lui-même.

Moi Seigneur, vous fuir, répondit Giafar, en embraſſant les genoux d'Haroun (pour cacher la ſurpriſe & l'horreur dont il étoit ſaiſi); moi vous fuir! Ah! quand je ne ſerois pas votre Eſclave, mon cœur eſt-il fait pour vous condamner ? L'ami le plus criminel peut-il devenir odieux ? Non l'amitié ne fut jamais le miniſtre de la juſtice, elle excuſe les crimes qu'elle n'a

pû empêcher ; oui, Seigneur, ſi vous avez commis ceux dont vous vous accuſez, vous y avez ſans doute été forcé, & votre repentir les efface.

Mon repentir ô Ciel ! quel ſentiment incertain & chancelant reprit le Calife, l'abîme eſt toujours ouvert ſous mes pas, la paſſion la plus violente m'entraîne, puis-je n'y pas tomber ? Ecoute le déſordre & le trouble qu'elle a cauſé dans ce cœur que tu as vû vertueux.

Haroun raconta alors à Giafar ſon amour pour Abbaſſaï & ſes malheurs.

Giafar étoit attendri, étonné, mais il étoit moins affligé, moins abbatu; il avoit pris à la lettre les paroles du Calife, & par ſon récit il ne voyoit plus que comme des foibleſſes dangereuſes, mais excuſables ce qu'il avoit regardé d'abord comme des crimes affreux.

Vous, Seigneur, dit-il enfin à Haroun, vous oſez déſeſperer du retour de la vertu, lorſqu'elle remplit votre ame; entendriez vous ſa voix ſi elle en étoit bannie? Non, les remords ne furent jamais le langage d'un cœur corrompu, ne doutez point de la

victoire que vous allez remporter, tout doit vous l'annoncer ; rendez-vous à vous-même en vous rendant à vos ſujets ; je ne connois point l'amour, mais je ſuis aſſuré qu'on brave ſes dangers quand on s'arrache à l'oiſiveté qui ſuit la molleſſe, à la foibleſſe qui ſuit l'abbattement. Faites rentrer votre raiſon dans tous ſes droits, ou plûtôt faites-la revivre ; être agiſſant le repos lui eſt fatal, l'inaction l'anéantit. Vous avez aſſez donné de pleurs à la mémoire de Zulima, ſéchez ceux que vous faites verſer ; l'excès du ſentiment le plus juſte ne ſçauroit être légitime-

Et Abbaſſaï, reprit triſtement le Calife? Il faut la fuir, interrompit Giafar, il faut la laiſſer dans le vieux Sérail; vous la reverrez lorſque rendu à la vertu elle ſera pour vous une ſœur aimable & chérie, & non une ennemie dangereuſe.

O Abbaſſaï, je ne te reverrai donc plus, s'écria Haroun, je ne te reverrai donc plus!

A ces mots qu'il prononce avec tranſport, Haroun ſe léve avec un trouble & une agitation qu'il n'exprime que par des regards, & par une démarche précipitée, il s'é-

loigne de Giafar qui ſuit malgré lui ſes pas, il s'arrête enfin, & après un ſilence farouche, il s'écrie.

O Zulima mere trop infortunée & trop cruelle, il faut donc enfin vous obéir!.... Oui, il eſt trop digne de mon eſtime & de ma confiance pour ne pas le rendre maître de mon ſort,..... Mais qu'elle ſera ma barbarie, je ferai peut-être le malheur de ſes jours..... Non l'amitié bravera le danger...., O cher & fidéle ami, pourſuit Haroun en embraſſant Giafar, tu peux me rendre le repos, l'honneur, la vertu;

la vie, mais ô Ciel à quel prix ! je tremble en te l'apprenant, il t'en coûtera peut être tous ces biens que tu me rendras.

Prononcez, Seigneur, répondit Giafar, rien ne me paroît impoſſible, tout mon ſang verſé pour vous.....

Ce que j'exige de toi eſt plus encore, interrompit vivement Haroun : Il faut épouſer ma ſœur, il faut la voir tous les jours ; être non-ſeulement expoſé aux charmes de ſes regards, mais encore, ô Dieu, à la ſéduc-
le ſes careſſes ; & il faut
r, l'aimer en frere,
ſans

ſans lui découvrir la cauſe d'une froideur ſi ſurprenante ; parle, pourſuit-il, mais auparavant conſulte ton amitié, ta fermeté, ta vertu, & ſi tu peux te flatter d'un triomphe ſi difficile, ne me répond que par le ſerment le plus redoutable.

Ah Seigneur, répondit Giafar, que ne puis-je vous faire un plus grand ſacrifice ! L'indifférence, l'inſenſibilité de mon cœur me font peu craindre les forces de l'amour, mais dûſſai-je les éprouver, je jure par le Dieu qui m'a donné l'être, je jure par vous même que je ne regar-

derai jamais Abbaſſaï que comme ma ſœur : puiſſai-je, ſi je deviens parjure, reſſentir le poids de votre vengeance, & ce qui me paroît plus affreux encore, perdre votre eſtime & votre amitié.

S'il n'avoit fallu, reprit Haroun, qu'aſſurer mon trône & ma vie, ta ſimple parole m'auroit ſuffi. Lis dans mon cœur la conſolation, la paix que tes promeſſes y répandent, elles ſont comme un baume ſalutaire.

Je pourrai donc appaiſer Abbaſſaï, revoir ſes beaux yeux ſans en être regardé avec horreur, je pourrai

donc ſuivre les dernieres volontés de Zulima, & je n'aurai point la douleur de voir dans les bras d'un rival des appas que je ne puis poſſéder. Sans ceſſe entre l'amour & l'amitié les charmes réunis de ces deux ſentimens feront mon bonheur.

Non, je ne bannirai point de mon ame une paſſion qui ſera ſoumiſe a l'innocence, à la vertu. L'amour ſous leurs loix ne fut jamais criminel.

Ainſi Haroun étoit ſéduit par la lumiere qui devoit le garantir de la ſéduction.

La raiſon s'oppoſe d'abord

par préjugé aux paſſions, & s'y ſoumet par foibleſſe; mais pour ne pas paroître vaincue, elle ſe ſert d'un pinceau infidéle, & cherchant à éblouir, elle eſt enfin éblouie elle-même; l'affoibliſſement des deſirs la ranime, elle reparoît avec fierté juſqu'à une nouvelle chute.

Tel eſt le ſort de cet être auſſi légerement condamné que loué, il ne nous fuit point, il nous égare, & nous ne revoyons la vérité qu'à la lueur odieuſe des remords que produiſent les malheurs ou les dégoûts.

Haroun fit ſçavoir à Zes-

bet qu'elle ſortiroit le lendemain du vieux Sérail pour paſſer dans celui de l'époux qui lui étoit deſtiné ; le nom de Giafar ne fut pas prononcé ; Haroun étoit jaloux de la joie qu'auroit Abbaſſaï d'avoir un pareil époux, il ne vouloit pas en avancer le moment ; l'amour en paroiſſant tout ſacrifier a toujours quelques réſerves.

Abbaſſaï gémiſſoit ſur ſon ſort, ignorant encore celui qu'on lui préparoit, elle confioit ſes allarmes à Fatime, elle donnoit de tendres pleurs à la mémoire de Zulima, elle ne penſoit qu'avec horreur à

Haroun, ſon attentat avoit gravé dans ſon ame une impreſſion profonde de douleur & de crainte, Fatime n'oublioit rien pour ſécher des larmes qui lui perçoient le cœur, mais qu'elle ne trouvoit que trop juſtes. Le ſilence d'Haroun augmentoit leur inquiétude, lorſque Meſrour vint leur apprendre les volontés du Calife.

A l'étonnement ſuccéda la joie, & bien-tôt après les agitations du doute; elles interrogerent en vain Meſrour, il ne put leur apprendre le nom de l'époux qu'on deſtinoit à Zeſbet. Ce myſ-

tere les allarma, Abbaſſaï aſſura cependant Meſrour de ſon obéiſſance ; mais lorſqu'il fut ſorti : Eh bien, dit-elle à Fatime, que penſez-vous du deſtin qu'on me prépare, le ſecret qu'on obſerve ne me l'annonce que trop ; c'eſt l'amour en courroux qui décide de mon ſort.

Oui, dit Fatime, c'eſt la jalouſie, cette cruelle paſſion eſt le tiran d'un amant malheureux ; le Calife en ſurmontant ſon amour n'a pû la ſurmonter, c'eſt elle qui choiſit votre époux, & par un myſtere prudent on veut empêcher une réſiſtance peut-être raiſonnable.

Non Fatime, reprit Abbaſſaï, je n'aurois pas réſiſté, l'horreur du crime doit braver les dégoûts. L'image de la vertu que vous avez gravée dans mon ame ſera ma ſeule idole, elle me tiendra lieu des plaiſirs. Si je ne jouis pas de la félicité d'un amour heureux & permis, je ne ſerai du moins plus expoſée à devenir la proie d'un amour odieux & criminel.

C'étoit ainſi qu'Abbaſſaï tâchoit d'affermir ſon ame pour ſoutenir une infortune imaginaire, tandis qu'elle alloit être en butte à des bien plus cruels que ceux

ceux qu'elle craignoit. Il eſt plus facile de s'accoutumer à un malheur ſans remede, que de ſe priver ſans ceſſe d'un bonheur dont on pourroit jouir.

Des preſſentimens funeſtes agiterent Abbaſſaï pendant la nuit qui précéda le jour fatal ; le ſommeil peut quelquefois s'allier avec la douleur, ou avec la joie exceſſive ; l'abbattement qui les ſuit y doit conduire, mais il fut toujours incompatible avec l'inquiétude.

Le premier éclat de l'Aurore frappoit à peine les yeux d'Abbaſſaï, qu'elle ſe leve

elle éveille Fatime ; bientôt le ſon des inſtrumens, la joie des Peuples leur annoncent l'approche du moment que la raiſon faiſoit craindre à Zeſbet, que la vertu lui faiſoit deſirer.

On voyoit déja dans la Moſquée la clarté brillante de mille flambeaux obſcurcie par la douce vapeur des parfums les plus délicieux. Giafar par les ordres d'Haroun s'y étoit rendu, il recevoit les hommages que lui attiroit le rang où le Calife l'élevoit. L'ambition, l'amour de la gloire ſont des paſſions unies à l'être dans une ame grande

& élevée. Tout concourroit à faire goûter à Giafar ſon triomphe, ſon cœur ne reſpiroit que l'honneur, la foi, la tranquillité.

Le Calife vint enfin trouver ſa ſœur : ſes yeux preſqu'éteints, ſon air abbatu, ſa démarche mal aſſurée affligent Zeſbet ; il lui préſente une main tremblante, il commence d'une voix éteinte pluſieurs fois un diſcours qu'il ne peut achever ; Zeſbet attendrie ſe jette à ſes genoux, elle veut lui baiſer la main, Haroun la releve, l'embraſſe, & l'amour dans l'inſtant le ranime, ſuſpend ſa douleur,

mais bientôt la jalouſie vient encore le percer de ſes traits.

Votre cœur eſt ſenſible à la pitié Zeſbet, dit-il triſtement, il ne le ſera que trop à l'amour & Giafar....

Que dites-vous de Giafar Seigneur, interrompit avec précipitation Zeſbet.

J'écoute quelquefois la voix de mon devoir, Abbaſſaï, reprit-il avec un air froid & ſombre, Zulima vous avoit deſtinée à Giafar, ce choix étoit digne d'elle, de vous, & de moi; je l'ai ſuivi, le fils de Jahia vous attend dans le Temple, ou je vais vous

conduire, puiſſai-je y retrouver pour jamais la vertu & la paix ; gardez-vous, pourſuivit-il de troubler cet eſpoir par des remercimens odieux.

Abbaſſaï obéiſſant à Harouñ le ſuivit en ſilence, la joie qui l'animoit rendoit ſa démarche plus vive, plus légere, augmentoit ſes attraits, mais le voile épais qui la couvroit les cachoit & retardoit l'époque fatale du malheur de Giafar.

Abbaſſaï déja prévenue en faveur de Giafar, reſſentit en le voyant tous les feux de l'amour, elle ſe livra ſans reſiſtance à des ſentimens qui

lui promettoient le ſort le plus heureux.

Son malheureux époux frappé du même trait reconnut trop tard l'imprudence du ſerment qu'il avoit fait, il prévit tous les tourmens auxquels il alloit être livré.

Le Caliſe avoit été préſent à cette premiere entrevûe, la crainte des ſentimens qu'elle produiſit l'agitoit trop pour s'appercevoir de ces mêmes ſentimens. C'eſt ſouvent le propre des vives allarmes, d'aveugler ſur l'objet qui les cauſe.

Haroun après avoir con-

duit Zeſbet dans le Sérail de ſon époux, emmena Giafar dans ſon Palais ; il vouloit & craignoit de lire dans le cœur de ce favori ſi tendrement aimé, il commençoit à le voir ſous la forme odieuſe d'un rival ; enfin ſe faiſant honte à lui-même d'un ſentiment ſi injuſte : mon cher Giafar, dit-il, tu ne me parle donc point de Zesbet, ſa beauté ne mérite-t'elle pas un éloge ; que je voudrois attribuer ton ſilence à ton inſenſibilité ! & que je crains qu'il ne ſoit cauſé par une diſſimulation prudente !

Seigneur, interrompit G:

ſar, Abbaſſaï eſt ſi belle, & vous êtes ſi amoureux que je crains tout pour moi.... Ce n'eſt pas que je me croye capable de vous trahir, non, tout le pouvoir de l'amour ne me feroit pas violer mon ſerment ; puiſſai-je être auſſi aſſuré de détruire vos ſoupçons, de calmer votre cœur allarmé. Ah Seigneur quel Démon ennemi de mon bonheur vous fit concevoir le projet faral dont je ſerai la victime ; oui malgré la fidélité la plus inviolable, malgré l'attachement le plus tendre je vous deviendrai ſuſpect ; les yeux de la jalouſie voyent ſans ceſſe des fantômes af-

freux qu'elle prend pour des objets exiſtans. Permettez que je me dérobe à un malheur certain, que je fuye Abbaſſaï, Souveraine dans mon Sérail elle y ſera heureuſe, elle ne deſirera pas des plaiſirs qu'elle ne connoît point.

Eh quoi Giafar, s'écria avec colere le Calife, un coupable repentir vient déja détruire le bonheur que je me promettois, c'eſt votre réſiſtance & non votre fuite que j'ai exigée, que vous m'avez promiſe; mais, ajoûta-t'il d'un ton plus doux, voudriez-vous me replonger

dans les horreurs du déſeſpoir dont vous m'avez délivré ? Non je connois mieux ton cœur, j'ai crû pouvoir te confier la vie de ton maitre & de ton ami, je ne m'en répens pas, rien n'alterera déſormais ma confiance, va retrouver Zeſbet, fais qu'elle ne m'accuſe pas de tes froideurs, ne m'expoſe point à ſa haine, crains ſon amour, & ſois ſûr d'une reconnoiſſance ſans bornes.

Tandis que l'amour tourmentoit ainſi le cœur d'Haroun, & portoit le trouble dans celui de Giafar, il faiſoit le bonheur de Zeſbet. Les char-

mes d'une paſſion naiſſante, l'émotion des deſirs & de l'eſpérance forment une ſituation preſque toujours préférable à celle où nous met l'excès du plaiſir. Tout ce qui nous tranſporte trop longtems hors de nous-même ceſſe d'être un bien véritable. Le contentement réuni du cœur & de l'eſprit goûté & réfléchi peut ſeul faire trouver la félicité dans les plaiſirs, ſans ce concours ils ne ſont que des beſoins dangéreux, ainſi notre ame par une impreſſion néceſſaire précipite des momens dont la durée l'anéantiroit.

Fatime voyoit avec inquiétude les progrès & la violence des ſentimens de Zeſbet, elle n'oſoit lui en rappeller le danger. Dans l'yvreſſe des paſſions on n'entend d'abord qu'un langage, & il faut le parler ſi on veut paſſer inſenſiblement de l'agréable à l'utile.

C'eſt à préſent, ma chere Fatime diſoit Abbaſſaï, que mon bonheur eſt aſſuré; qu'il ſera parfait, avec un cœur qui, je le ſens, réunit la conſtance, la ſenſibilité de Zulima, l'ardeur, la généroſité de Seif! je puis, je

dois aimer l'homme le plus digne d'être aimé : mais que vois-je ? Fatime, ne vous ſuis-je plus chere ? Vous ne partagez pas ma joie.

Une funeſte expérience, répondit enfin Fatime, m'a trop appris à me défier de ſes tranſports, ils ſont ſi peu durables ; l'homme eſt dans un cercle de malheurs, il ne peut en ſortir ; livré à l'eſpérance flatteuſe ou à la jouiſſance ſéduiſante, il cherche en vain à oublier la chaîne fatale qui l'entoure, en s'agitant il s'en rapproche & en reſſent plus cruellement le poids.

La Philoſophie qui défend le repentir & la prévoyance nous enſeigne le plus ſûr moyen d'être heureux, mais ce moyen ſi vanté la nature l'a rendu preſque impoſſible en nous donnant le ſentiment & la raiſon. Cherchons en appellant la fermeté à notre ſecours à changer en biens des préſens ſi funeſtes ; faiſons des réfléxions ſur l'avenir avant que cet avenir nous joigne, & nous aurons ainſi au lieu de la faculté de penſer qui nous eſt ſouvent ôtée par les infortunes, des ſouvenirs qui pourront y ſuppléer.

Et que peut-il m'arri-

ver, dit triſtement Zeſbet ?

Rien que d'heureux ſi mes vœux ſont exaucés, reprit Fatime ; mais ſi Giafar ne reſſentoit pas une paſſion égale à celle dont vous vous laiſſez animer ; ſi même il ne vous aimoit point, comment pourriez-vous ſupporter une froideur que vous n'imaginez pas poſſible, vous êtes belle Zeſbet, & les qualités du cœur, les charmes de l'eſprit s'uniſſent à vos attraits ; mais tant de dons ne ſuffiſent pas pour être aimée, il faut plaire, & quelquefois on ne plaît pas avec tous ces avantages réunis.

Les Grecs en faiſant une divinité de l'amour lui ont donné pour attributs l'aveuglement & le caprice. Ce Dieu, dont je vous ai déja parlé, ſe rit des conventions des hommes, il leur laiſſe ſe former un être qu'ils appellent beauté, il leur en laiſſe fixer les droits, célébrer le pouvoir, & ſouvent il les force d'aimer le contraire de ce merveilleux aſſemblage qu'ils ſe ſont choiſis.

Vous voulez m'allarmer Fatime, interrompit avec vivacité Zeſbet, vous n'y réuſſirez point, les yeux de Giafar m'ont déja raſſurée,

& pour vous prouver combien je crois qu'on doit apprécier la beauté & l'eſtimer, je vais tâcher d'augmenter la mienne. Ces pierreries m'accablent & ne me parent point, l'art n'eſt fait que pour la vanité, il ne doit point prêter ſon ſecours à l'amour. Je veux pour tout ornement la robe que nous avons parſemée de fleurs, les guirlandes que nous avons tiſſues; les préſens de la Nature peuvent ſeuls embellir les dons qu'elle nous a fait.

Fatime ſourit de l'idée de Zeſbet, elle arrangea ſa nouvelle parure, & ſes ſecours

donnés par l'amitié n'eurent point la perfidie qu'ont de pareils ſervices chez la plûpart des femmes.

Vous dédaignez l'art, Zeſbet, diſoit cependant Fatime, comment vous pourriez vous ſoumettre à ſuivre l'artifice qui régne ici.

Une femme éperdue d'amour, tourmentée de deſirs doit éloigner par une longue réſiſtance des plaiſirs après leſquels elle ſoupire, elle s'arrache des bras de ſon amant, de ſon époux même, lorſqu'elle voudroit y être pour jamais enchaînée.

Eh ! pourquoi, interrompit avec étonnement Zesbet, differer des momens que l'on voudroit & que l'on devroit hâter ?

Pour mieux enflammer le cœur qu'on veut soumettre, répondit Fatime.

Une complaisance douce empressée devroit plutôt produire cet effet, reprit Zesbet.

Oui, poursuivit Fatime ; mais vous ignorez jusqu'où vont les malheurs de notre sexe, les hommes ont abusé de notre douceur, de notre foiblesse, pour nous donner

des Loix, & ces Loix défectueuſes, inſenſées, ſont un joug inſupportable.

La vivacité de notre eſprit eſt éteinte par les différentes craintes qu'on nous inſpire, ſon étendue eſt bornée par les préjugés, la ſuperſtition & l'ignorance; milles occupations futile & aſſujettiſſantes empêchent l'élévation de notre ame, la droiture, la bonté de notre cœur cédent à la diſſimulation, à la fauſſeté auxquelles on nous condamne. Les hommes annoncent avec orgueil les plus violentes paſſions, les femmes doivent cacher même

leurs goûts, ils veulent qu'on eſtime en eux, qu'on admire l'emportement, l'ardeur dans les plaiſirs de l'amour, ils veulent qu'on les mépriſe en nous; mais qu'ils ſeroient malheureux, ſi nous prenions à la lettre le contraſte ridicule de leurs volontés.

La ſœur du Calife n'eſt point faite pour être eſclave de pareils préjugés, & d'ailleurs avec un ſens droit, avec une ame élevée, on ne rougit point des préſens de la nature, les paſſions ne ſont des maux & des vices que lorſqu'on en fait un mauvais uſage ou qu'on les porte à des

excès dangereux. L'ambition, l'amour de la gloire conduiſent aux belles actions, l'amour des plaiſirs eſt une compenſation des miſeres humaines, ainſi on doit s'occuper à regler & à moderer ſes paſſions plutôt qu'à les cacher. Ne prevenez pas les tranſports de Giafar, mais ne retardez pas votre bonheur par une contrainte qu'un eſprit éclairé doit trouver puérile.

Qu'il eſt facile de ſuivre ces leçons, s'écria Zeſbet, & comment peut-on pour augmenter les ſentimens d'autrui, ſacrifier par projet ceux par

leſquels on reſpire. Je veux croire qu'un eſprit retreci par la petiteſſe de ſes idées ſe laiſſe enchaîner par les préjugés ; mais Giafar, tel que vous me l'avez peint, n'eſt point fait pour cet aviliſſant eſclavage, & ſon cœur lui apprendra qu'il n'eſt point de plus ſûr moyen pour être aimé que d'aimer, le mien m'en aſſure.

Fatime alloit répondre lorſque Giafar parut, elle ſe retira ; bientôt après Abbaſſaï la fait rappeller, elle revient avec une inquiétude qui redouble lorſqu'elle voit ſa chere Zeſbet en pleurs, elle

reconnoît les larmes de la triſteſſe, une ame ſemblable à celle de Fatime pouvoit-elle s'y tromper ?

Abbaſſaï s'apperçoit de la pénétration de ſon ame ; oui Fatime, s'écria-t'elle, le cœur de Giafar eſt inſenſible, & le mien eſt auſſi tendre que malheureux, un fatal preſſentiment vous avoit fait connoître mon malheur, je ne voulois point vous croire ; hélas je ne puis plus m'aveugler.

Quand vous nous avez quittés, Giafar s'eſt aſſis auprès de moi, j'ai pris pour de l'amour un trouble, un embarras qu'il s'efforçoit en vain de

de me cacher. Il a porté ſur moi des regards interdits, & ſoudain en ſoupirant il a baiſſé les yeux ; j'étois auſſi agitée que lui & je donnois à notre commune ſituation une cauſe ſemblable, je ne ſongeois pas à rompre un ſilence que je regardois comme un enchantement de l'amour, je n'ai que trop tôt perdu ce raviſſant délire, Giafar a paru plus tranquile, mais un calme cruel & trop expreſſif à ſuccedé à des agitations ſuſceptibles d'un doute flatteur, enfin au lieu de ces tranſports que j'attendois, que mon ame enflammée reſſentoit, je n'ai reçu que des aſſurances

d'un reſpect profond, d'une déférence ſoumiſe, je n'ai pû les écouter tranquillement, j'ai interrompu Giafar.

Ceſſez Seigneur, lui ai-je dit, ceſſez de me tenir un langage qui m'afflige, vous connoiſſez mal Abbaſſaï ſi vous la croyez capable d'un orgueil inſenſé; des ſentimens plus faits pour le bonheur rempliſſent ſeuls mon ame, & dois-je me ſouvenir que je ſuis la ſœur du Calife quand je ſuis l'épouſe de Giafar.

Je vois avec plaiſir que le choix de mon frere a flatté votre ambition, puiſſiez-vous tenir de moi tout ce qui peut

contribuer à votre félicité. Vous voulez dites-vous, m'obéir, & moi je ne reſpire que pour vous aimer & vous plaire, mon cœur en vous voyant m'apprit l'un, inſtruiſez-moi des moyens de parvenir à l'autre.

Ah ! que demandez-vous Abbaſſaï ? s'eſt écrié Giafar avec précipitation, n'êtes-vous pas ſûre du pouvoir de vos charmes ? Dois-je aider à votre triomphe ? mais ſi vous voulez cependant, a-t'il continué froidement, ſi vous voulez que je vous apprenne mes goûts, ſi vous daignez vous y conformer.....

N'en doutez point ai-je interrompu avec vivacité, eſt-ce les attentions les plus empreſſées, l'amour le plus tendre, la paſſion la plus vive que vous exigez ? Non, a répondu en ſoupirant Giafar, c'eſt de la modération ; ſoyez heureuſe, Abbaſſaï, mais ne cherchez pas à me rendre malheureux en m'ôtant la paix du cœur mon unique bien.

A ces mots, ſans attendre ma réponſe, Giafar s'eſt levé, il m'a vû plongée dans la douleur, il a vû les larmes dont mes yeux étoient noyés, & il m'a quittée, j'ai demeuré

anéantie pendant quelques inſtans, & ſans vous rien ne m'auroit fait ſouvenir de mon exiſtence.

Plaignez-moi, ma chere Fatime, éteignez par pitié le feu cruel dont mon cœur eſt embraſé, je penſois qu'un amour permis devoit être heureux, mais puiſque l'innocence ne garantit pas des malheurs, faites moi retrouver ma raiſon égarée.

C'eſt au dépit & à la raiſon à la ramener dans votre ame, répondit Fatime, ſi ſon pouvoir eſt inutile, mes efforts ſeront vains.

Oui j'écouterai leur voix,

reprit Zeſbet, on mérite le mépris qu'on a la foibleſſe d'endurer ; mais ou fuirai-je pour ne plus y être expoſée ? Giafar eſt mon époux, je ne puis éviter ſa préſence, ah ! l'effort que je me ferai ſera aſſez grand ſi je ne la cherche pas, j'ai reſpiré l'air délicieux que ſon ſouffle enflammoit, mon amour a trop pris de force.

Cachez-le ſous le voile de l'indifférence, repliqua Fatime, ſervez-vous d'une diſſimulation permiſe, de l'art même que je vous diſois de dédaigner ; le meilleur ſyſtême doit céder quelquefois à la néceſſité.

Nous avions jugé trop favorablement de Giafar, nous avons crû qu'il ſeroit touché de la ſincerité de l'amour, & ſemblable aux autres hommes il trouveroit ſans doute la fauſſeté plus piquante, puniſſez-le de notre erreur, affectez une indifférence accablante, employez, s'il le faut une réſiſtance qui paroiſſe invincible, voilà les ſeules reſſources qui vous reſtent, ſi vous ne pouvez ceſſer d'aimer. Hélas ! je n'ai pas ſuivi les conſeils que je vous donne, & ma funeſte expérience doit vous obliger à vous confier à mes lumieres.

L'amitié ſuffiroit pour m'engager à une confiance à laquelle la douleur & l'infortune conduiſent, répondit Zeſbet, mais mon cœur eſt ſans eſpoir.

Ne vous laiſſez pas entraîner à des mouvemens aveugles, reprit Fatime, il faut moins préſumer de ſon ſort dans les inſtans de bonheur, il en faut moins déſeſpérer dans des inſtans malheureux.

Cependant Giafar la cauſe de tant de douleur étoit plus digne de pitié, parce qu'il pouvoit moins ſe plaindre: ſeul, livré à lui-même, obli-

gé à un ſilence cruel, il étoit déchiré par ſes propres peines, & par celles qu'il cauſoit ; il avoit vû l'amour d'Abbaſſaï, enyvré de ſes regards, enchanté par le ſon de ſa voix, il avoit affecté une inſenſibilité cruelle, & ſes combats n'étoient pas finis par cette victoire. La fuite, cet aſile unique contre l'amour, lui étoit interdite, l'honneur ſeul pouvoit le ſoutenir, ſa voix le ranima, il ſe promit encore de vaincre un ennemi qui triomphe de tout.

Sa témérité fut bientôt confondue, ſi les empreſſe-

mens d'Abbaſſaï avoient allarmé le devoir, la raiſon de Giafar, ſa froideur allarma bien plus vivement ſon amour ; il ſe reprocha les conſeils offenſans qu'il avoit donnés, il en reſſentoit tout le poids, & il ne pouvoit les démentir.

La nuit qui devoit hâter des momens favorables augmenta des inquiétudes cruelles ; Abbaſſaï & Giafar faits par l'amour même, bleſſés du même trait ſoupirerent en vain pour des plaiſirs dont leurs charmes & leur tendreſſe les rendoient ſi dignes.

On vit le lendemain ſur leurs viſages l'accablement de la douleur au lieu de l'abbattement qui ſuit les plaiſirs.

Haroun demeura une partie de ce jour dans le Sérail de Giaſar. Abbaſſaï pour la premiere fois deſira la préſence de ſon frere, elle l'aſſuroit de celle de Giafar, le Calife regardoit attentivement les deux époux; il ne voyoit point dans leurs yeux briller l'amour ſatisfait; la triſteſſe qu'il liſoit dans ceux de Zeſbet lui donnoit une ſecrette joie. L'amour devroit-il inſpirer des ſentimens cruels?

Pluſieurs jours s'écoulerent dans les agitations de tant de paſſions violentes, Giafar tantôt à demi vaincu s'expoſoit avec plaiſir à la ſéduction des attraits de Zeſbet, tantôt il les fuyoit, mais toujours plus fortement épris, plus infortuné, le ſouvenir de ſon funeſte ſerment le tourmentoit. La douleur, la triſteſſe dont il étoit pénétré furent l'écueil du dépit & des réſolutions d'Abbaſſaï. L'objet qu'on aime eſt juſtifié dès qu'il eſt malheureux.

Giafar devançoit tous les jours l'Aurore, il deſcendoit dans les jardins de ſon Sérail;

l'horreur de la nuit eſt une jouiſſance pour les cœurs affligés, elle ajoute à leur ſentiment, & tout ſentiment cherche une gradation univerſelle dans la nature.

Une nuit qu'Abbaſſaï avoit été plus agitée, elle ſe leve, elle prend la route du lieu ou ſe promenoit Giafar, elle ſuit en tremblant ſes pas. Giafar enſeveli dans une rêverie profonde ne l'apperçoit que lorſqu'il ne peut plus fuir, il frémit de plaiſir, d'amour & de crainte, il ſe laiſſe tomber ſur un ſiége de gazon.

Abbaſſaï s'approche en

tremblant de ſon époux & lui ſerrant les mains avec un ſaiſiſſement extrême elle veut en vain lui parler, elle ne peut s'exprimer que par des ſanglots. Giafar pendant quelques inſtans ne répond que par des ſoupirs; mais ſe rappellant ſon devoir, il s'écrie avec une froideur & une ſéverité affectée.

Eſt-ce la Princeſſe Abbaſſaï que je vois? Quel Démon ennemi vous arrache aux douceurs du ſommeil, vous fait chercher une ſolitude effrayante, & braver les Loix qui vous l'interdiſent?

O ſe-tu le demander, cruel,

répond Abbaſſaï ? Quoi le tranſport qui m'anime, ma douleur, mes regards ne te l'ont-ils pas appris ? L'amour ne peut donc ni t'éclairer ni te toucher. Non, l'inſenſibilité n'aveugle point ainſi ; tu me hais, ...

Moi je vous hais, interrompit Giafar, ah Zeſbet pouvez-vous le penſer ! Mais ne cherchez pas à pénétrer dans un cœur que le ſort le plus cruel accable.

Confie tes malheurs à une amante, à une épouſe qui t'adore, répliqua Zeſbet, je t'en conjure, non point hélas au nom de l'amour, mais

par l'amitié qui t'unit avec mon frere.

Quel ſouvenir, reprit vivement Giafar.... Lien ſacré..... Jour fatal..... Laiſſez moi Zeſbet, laiſſez moi par pitié, voulez-vous que j'augmente vos maux? Voulez-vous me donner la mort?

Je ne veux rien de tout cela, dit Abbaſſaï en ſe faiſant un effort cruel pour s'arracher d'auprès de Giafar, je ne connois que trop le motif de votre douleur, & malgré l'impreſſion mortelle qu'elle fait ſur mon ame, je la reſpecterai.

Giafar troublé, éperdu alloit retenir Abbaſſaï, lorſque Naïr ſon premier Eunuque vint lui apporter un ordre du Calife pour ſe rendre auprès de lui.

Il laiſſa Naïr avec Abbaſſaï, & Fatime qui dans cet inſtant accouroit inquiete de l'abſence de ſa chere Zeſbet.

Ces deux amies reprenoient le chemin de leur appartement, Fatime liſoit dans le ſilence d'Abbaſſaï l'agitation cruelle de ſon ame.

Cette infortunée Princeſſe abbatue, tremblante marchoit d'un pas lent & incer-

tain, elle détournoit la tête à chaque inſtant, & regardoit le lieu témoin de la douleur dont Giafar venoit de l'accabler, mais où elle venoit de l'embraſſer, d'arroſer ſa main de ſes larmes.

La puiſſance de ce charme qu'imprime ſur les ſens la préſence de l'objet aimé eſt inſéparable de l'amour, l'amant heureux l'éprouve plus voluptueuſement, l'amant malheureux plus fortement.

Abbaſſaï apperçoit une Lettre ſur le gazon qu'elle vient de quitter, elle court & s'en ſaiſit, que devient-elle en liſant ces mots addreſſés à Giafar?

» Ceſſez de m'apprendre
» tout ce que vous faites pour
» moi, ou venez recevoir le
» prix de votre fidélité, mon
» cœur déja trop rempli d'a-
» mour ne ſçauroit encore
» ſuffire à la reconnoiſſance,
» je volerois dans vos bras,
» ſi le ſouvenir des chaînes
» honorables que vous a don-
» né le Calife ne s'oppoſoit
» à ce tranſport, Abbaſſai
» liroit trop bien dans vos
» yeux & dans les miens la
» cauſe de vos froideurs,
» elle vous perdroit dans l'eſ-
» prit de ſon frere; ah! li-
» vrez-vous à ſon amour plû-
» tôt que de vous expoſer à

» ſa haine. J'aime mieux
» vous voir infidele que mal-
» heureux. Mais ne ſçauriez-
» vous trouver des prétextes
» pour vous éloigner de Bag-
» dat, rallumez (s'il le faut)
» la Guerre, venez ſubjuguer
» les Grecs, je ne rougis
» point de ce ſouhait, tout
» eſt permis pour revoir ce
» qu'on aime.

Abbaſſaï eut à peine achevé de lire cette Lettre, que ſes yeux ſe couvrirent d'un nuage épais, elle demeura ſans mouvement, & preſque ſans vie dans les bras de Fatime & de Naïr. Ils l'empor-

tent, par leurs ſoins elle reprend ſes ſens, & s'écrie, tout eſt donc anéanti pour moi, j'ai pû ſoutenir la privation du bonheur, mais ſans l'eſpérance, par qui mes peines m'étoient cheres, je ne puis exiſter; ah Fatime rendez-moi ce cruel arrêt de mon ſort, que j'expire en le reliſant.

L'amour n'eſt jamais ſi imprudent que lorſqu'il eſt malheureux, Abbaſſaï parloit ainſi devant Naïr, Fatime ordonna à cet Eunuque de ſe retirer, mais Abbaſſaï l'arrêtant, Naïr dit-elle, cours à mon frere, apprens

lui l'état ou tu me vois, dis lui que ma vie eſt entre ſes mains, qu'il vienne à l'inſtant ou je meurs. Obſerve un ſilence exact avec l'ingrat Giafar, ton zéle & ta diſcrétion aſſureront ta fortune.

Naïr par les ordres réitérés d'Abbaſſaï partit., Fatime voulut en vain le retenir, qu'allez-vous faire Zeſbet, diſoit-elle, le plus cruel repentir marche ſur les pas de la vengeance, quand on ſe venge de ce qu'on aime, on gémit des malheurs qu'on a cauſé, on en déteſte la cauſe, & l'amour augmente par les

remords & par la pitié, attendez pour accuſer Giafar, pour le rendre odieux au Caliſe, que le dépit & la raiſon ayent ramené l'indifférence dans votre cœur ; on peut lorſqu'on n'aime plus rendre impunément à un ingrat tous les maux qu'il a faits.

Ne me flattez point d'une tranquillité impoſſible à mon cœur, répondit languiſſamment Abbaſſaï, ne m'effrayez point par l'idée des agitations que j'éprouverois déja, ſi j'avois été capable de former un projet contre Giafar, je ne parlerai point à Haroun de cette Lettre qui confirme

un malheur que j'avois ſoupçonné, il en ſeroit trop indigné, je la rendrai à mon infidéle époux ; mais ne puis-je conjurer mon frere de m'éloigner de ces lieux funeſtes ? Ne puis-je en excuſant les froideurs de Giafar, lui en peindre le tourment inſupportable ? Je le ſupplierai de me laiſſer finir mes triſtes jours dans le vieux Sérail, il m'a trop aimée pour me refuſer ; là ſi vous voulez ſuivre mon ſort vous me fermerez les yeux, la douleur avancera la fin d'une vie odieuſe, j'irai rejoindre ma mere ; & plus malheureuſe qu'elle au lieu des ſouvenirs enchanteurs

qui

qui ſuivoient toujours ſes remords, je ne ſerai entourée que des horreurs du mépris & de l'ingratitude.

Fatime alloit combattre une ſi étrange réſolution, mais Haroun entra.

Venez Seigneur, lui dit Abbaſſaï, ſi votre ſœur infortunée vous eſt chere, venez la retirer de l'abîme de la douleur.

Que ce doute eſt cruel, répond vivement le Calife! ai-je un inſtant ceſſé d'aimer Zeſbet, & peut-on ne pas l'adorer?

Oui, Seigneur, reprit en

ſoupirant Abbaſſaï, & ſi par une fatalité dont je ne ſuis pas coupable, vous avez éprouvé l'horreur d'aimer ſans eſpoir, je l'éprouve à mon tour : Giafar eſt inſenſible à l'amour le plus tendre, une averſion, dont ſans doute il n'eſt pas le maître, l'éloigne de moi ; faites ceſſer ſes malheurs & les miens, laiſſez-moi retourner dans le vieux Sérail, je vous en conjure au nom de Zulima.

Vous aimez donc Zeſbet, dit le Calife après avoir rêvé triſtement, & vous aimez avec tant de fureur ! Que ce ſpectacle eſt funeſte pour

moi.... Mais il eſt dû au plus cruel de tous les hommes.....

Vous Seigneur cruel, interrompt Abbaſſaï, vous me refuſez donc ma priere ? Je ne vous attendrirai point.

Vous me déchirez, reprit Haroun, mais un Souverain doit être eſclave des Loix ; je ne puis obtenir votre ſéparation de Giafar que de lui-même, il ne m'eſt pas permis de l'ordonner. Je vais travailler à vous ſatisfaire, ne vous aviliſſez cependant point Zeſbet ; les reproches les plus juſtes en humiliant celui qui les fait enorgueilliſſent

15497

celui à qui ils s'addreſſent.

Mais que dis-je? tu dois en accabler ton malheureux frere; lui ſeul les mérite..... Sans moi tes jours purs & ſerains ne ſeroient pas troublés par des paſſions cruelles, elles te ſeroient même inconnues; venge toi en me perçant le cœur par le récit de tes peines, qui doit mieux les partager; hélas! ſi tu pouvois devenir ſenſible à l'interêt que j'y prendrai, ſi une étincelle de cette ardeur qui me conſume paſſoit dans ton ame, les feux dont tu gémis diſparoîtroient, tu ferois ton bonheur & le mien.

Arrêtez, Seigneur, s'écria Abbaſſaï en s'effrayant des tranſports du Calife, arrêtez; la pitié, la tendreſſe d'un frere ont des bornes que vous paſſez, je le vois, Zeſbet ne trouvera jamais d'aſile paiſible; mais entre l'amour malheureux & l'amour criminel ſon choix ne peut-être douteux; je demeurai dans le Sérail de Giafar, j'avois trop préſumé du pouvoir de votre raiſon, pardonnez-moi les maux que cette erreur vous cauſe, je ſupporterai mes malheurs déſormais ſans me plaindre.

Haroun honteux des re-

proches d'Abbaſſaï, affigé d'une fermeté & d'une réſolution qu'il attribuoit à un retour de l'amour, à la crainte d'être ſéparée de Giafar, quitta Zeſbet ſans lui répondre.

Ce Prince étoit ſans doute très-infortuné; ſi l'eſprit d'indépendance ſi naturel aux hommes rend un amour défendu, plus piquant & plus rempli d'attraits, ce n'eſt que quand il eſt heureux; le malheur eſt une eſpéce de ſervitude qui augmente toutes les autres en affoibliſſant l'eſprit.

Haroun regardoit dans des inſtans de vertu ou plûtôt de

crainte comme une faveur du Ciel la réſiſtance de ſa ſœur & même ſa paſſion pour Giafar ; mais il regardoit toujours comme un bonheur l'inſenſibilité de ſon Viſir & ſa fidélité ; il le retrouve dans ſon Palais, il le comble en public d'honneur & de bienfaits, en particulier de careſſes. Haroun en racontant à Giafar avec les tranſports de la reconnoiſſance ſa converſation avec Zeſbet, déchiroit ſon ame.

Abbaſſaï malgré les conſeils de Fatime avoit réſolu de n'écouter que ſon déſeſpoir. Lorſqu'une ame poſſé-

dée d'une vive douleur a trouvé un objet de conſolation, ſi cet objet s'évanouit, elle ne ſçauroit en chercher un autre, l'effort qu'elle a fait la replonge plus violemment dans l'abîme dont elle a crû ſortir.

Abbaſſaï avoit compté ſur ſon frere, elle ſe flattoit qu'il l'éloigneroit de Giafar, ou plutôt qu'il le lui rameneroit. L'amour eſt preſque toujours le motif des réſolutions qui ſemblent contre lui, il cache au fond de nos cœurs une lueur d'eſpoir qui ne peut être apperçue par la raiſon & par le dépit.

Les mépris de Giafar auroient dû révolter Haroun, diſoit Abbaſſaï à Fatime ; mais l'amour écouteroit-il un juſte orgueil lorſqu'il fait taire l'honneur. Un frere qui devroit être mon ſoutien, mon défenſeur, ne ſonge qu'à me ſéduire, j'allume dans ſon ſein un feu criminel qui me fait horreur, & je ne puis exciter un ſentiment dans l'ame d'un époux adoré.

Qu'elle étoit mon erreur lorſque je craignois de perdre Giafar en apprenant ſon ſecret à Haroun. Qu'importe au Calife l'aviliſſement d'une ſœur qu'il voudroit accabler

de honte en la rendant auſſi coupable qu'elle eſt malheureuſe.

O Seïf pere infortuné, je puis en vous imitant anéantir mes peines avec mon être, mais vous avez connu le bonheur, vous en avez joui & mon eſprit ne l'a peint à mon cœur que pour m'en faire ſentir plus vivement la privation.

Fatime hors d'elle-même ne pouvoit interrompre Abbaſſaï, les peines de ſon amie pénetroient ſon cœur, & lui retraçoient des ſouvenirs cruels, elle avoit éprouvé ſucceſſivement tous les mal-

heurs de l'amour, les inquiétudes, les tourmens d'Abbaſſaï affectoient doublement ſon ame.

Eh bien, ma chere Zeſbet dit-elle enfin en ſoupirant, ſervez-vous de ces mêmes larmes que rien ne peut eſſuyer pour combattre & peut-être pour vaincre; j'entends arriver Giafar, il va paroître, la beauté en pleurs a ſouvent des armes invincibles.

Non Fatime, s'écria Zeſbet, je connois trop l'inutilité de ſon pouvoir, je veux fuir, je veux m'épargner des momens anéantiſſans. Ren-

dez à Giafar la Lettre qu'il a perdue, mais ne lui faites point de reproches, mon ſilence & ma douceur exciteront au moins ſes remords.

En achevant ces mots, Abbaſſaï va ſe renfermer dans ſon cabinet.

Giafar fut interdit de cette fuite, accablé de la triſteſſe de Fatime, & confondu de la Lettre qu'elle lui rendit.

Il en croyoit à peine ſes yeux; il liſoit & reliſoit; l'inquiétude, les ſoupçons céderent bientôt à une indignation qu'il crût trop juſte. Le ſecret d'Haroun auroit

été manifeſté, ſi Fatime qui s'étoit retirée avoit été témoin des agitations du Viſir.

Cruel & infidéle ami, diſoit-il, tu joins à la barbarie la noirceur la plus odieuſe, n'étoit-ce pas aſſez de m'arracher un bonheur dont tu ne ſçaurois jouir ? Tu veux me rendre le plus malheureux de tous les hommes, je te ſacrifiois la félicité ſuprême d'être aimé de ce qu'on adore, faut-il encore pour te ſatisfaire que j'en ſois haï ? Oui toi ſeul inſtruit des malheurs que tu m'a préparé pouvois unir des menſonges odieux avec des vérités cruelles.

Hélas ! ta joie funeſte m'avoit percé le cœur, & cependant je venois en conſolant Abbaſſaï ſacrifier encore mon amour à la fidélité que tu mérite ſi peu ; mais on a bientôt appris l'art de la perfidie, je vais t'imiter ; je vais apprendre à l'adorable & malheureuſe Zeſbet tes caprices, mon imprudence, & j'oublierai dans ſes bras mes remords, mon ſerment.... Serment redoutable..... Ciel que j'ai atteſté..... Honneur..... Retenez mes pas ; non, le crime ne juſtifie pas le crime ; parce que Haroun eſt perfide Giafar doit-il être parjure ?

Fuyons plûtôt un combat dans lequel je ne ſuis que trop ſûr d'être vaincu ; lorſque éloigné d'Abbaſſaï je conçois des deſſeins ſi criminels, comment ſoutiendrai-je ſes regards, ſes larmes, ſon amour, ma juſtification ſeroit ma perte, il vaut mieux paroître coupable aux yeux de l'amour que de l'être à ceux de l'honneur ; contraignons ma douleur, qu'Haroun même ne l'apperçoive que par ſes effets, ne le faiſons point rougir, l'amitié généreuſe doit ſacrifier le reproche, & que peut coûter un pareil effort à qui a tout ſacrifié.

Giafar s'entretenoit ainſi en s'éloignant de l'appartement d'Abbaſſaï.

Excuſable dans ſes tranſports, excuſable dans ſon erreur & toujours trop digne de pitié, il ne pouvoit ſoupçonner Zobeïde d'une méchanceté qui lui faiſoit accuſer l'amitié.

Les méchants ne ſe découragent point par les mauvais ſuccès, ils trouvent dans l'envie de nuire le courage & la fermeté néceſſaires pour former de nouveaux projets. Ces deux qualités du cœur devroient être conſacrées à

la vertu, elles le ſont trop ſouvent au vice, les actions les plus admirées ont preſque toujours été produites par l'excès des paſſions déréglées, par des motifs contraires à l'honneur ou à l'humanité.

La mort de Zulima avoit conſolé Zobeïde de l'inutilité de l'artifice qu'elle avoit employé pour perdre Abbaſſaï ; le Calife loin de ſoupçonner ſon deſſein criminel avoit regardé comme l'effet d'une complaiſance dictée par la tendreſſe le projet le plus affreux.

Ceux qui flattent nos paſſions ſont toujours en poſſeſ-

ſion des moyens de nous trahir ; loin d'être expoſés à nos ſoupçons, ils ont un droit aſſuré à notre confiance.

Zobeïde obtint bientôt toute celle d'Haroun, elle avoit été ſurpriſe de la réſolution qu'il prit d'unir ſa ſœur avec Giafar, elle ne put croire qu'il eut entierement triomphé de l'amour.

Haroun ſéduit par le faux attendriſſement que Zobeïde paroiſſoit avoir pour ſes inquiétudes lui avoua tout.

La confiance eſt une foibleſſe dans tous les hommes,

& une néceſſité dans un amant.

Notre ame ne peut ni ſe ſuffire, ni ſe ſoutenir elle-même, elle deſire toujours, a ſouvent honte de ſes deſirs, & ne ſçauroit les cacher.

La joie de Zobeïde fut extrême en apprenant le ferment qu'avoit exigé Haroun, elle jugeoit de l'emportement de ſon amour par l'aveuglement de ſes eſpérances, mais elle regardoit comme impoſſible l'exécution des promeſſes de Giafar, le devoir luttant contre les attraits de la volupté lui paroiſſoit vaincu ; elle augmenta cependant la con-

fiance d'Haroun pour lui en rendre l'anéantiſſement plus inſupportable ; perſuadée que le reſſentiment d'une ame auſſi violente qu'elle connoiſſoit celle du Calife, n'auroit point de bornes, elle penſa que la perte de Giafar & d'Abbaſſaï étoit certaine, elle ſoupiroit après le moment qui la délivreroit d'une rivale qui devenoit tous les jours plus dangereuſe & d'un homme qu'elle haiſſoit mortellement. Elle ſéduiſit Naïr, premier Eunuque de Giafar, par lui elle apprenoit l'amour & les tourmens des deux époux ; elle voulut enfin hâter leur malheur.

Les reproches, les éclairciſſemens entre deux amans paſſionnés furent toujours l'écueil de la raiſon & le triomphe de l'amour. Zobeïde engagea Naïr à faire trouver ſur les pas de Zeſbet la Lettre qui devoit ſervir ſes fureurs.

Toute la moderation, la fierté même d'Abbaſſaï, lui diſoit-elle, ne tiendront pas contre les atteintes cruelles de la jalouſie ; ſoit crainte de réveiller un amour qu'elle redoute, ſoit crainte de perdre Giafar, Zeſbet n'oſera ſe confier au Calife ; ſon époux révolté d'une perfidie qu'il ne

pourra imputer qu'à Haroun, ſe livrera ſans ſcrupule à ſon amour. Tes yeux attentifs éclaireront ſon parjure, j'en inſtruirai le Calife, il ſe vengera, & je ſerai ſatisfaite.

Les perfides devroient-ils compter ſur la fidélité d'un ſecours mutuel ? Ne devroient-ils pas ſe juger réciproquement ſur leur propre cœur. Naïr traître à ſon maître le fut à Zobeïde, lorſqu'une eſpérance plus vaſte s'offrit à lui. Témoin des tranſports d'Abbaſſaï il ſçavoit que les premiers pas de la confiance entraînent.

La confidence de la ſœur

du Calife lui faiſoit eſpérer une fortune à laquelle il ſacrifia ſans peine les promeſſes de Zobeïde, il ne parut plus devant elle, mais il ſe garda bien de faire à Zeſbet, & à Giafar l'aveu d'une trahiſon qui l'eut privé pour jamais de l'eſtime qu'il vouloit s'attirer.

Giafar cependant tourmenté par l'amour & par l'amitié ſe croyoit haï d'une épouſe adorée, offenſé par un ami tendrement aimé, & il étoit obligé avec tous les deux à une contrainte cruelle.

Les agitations de ſon ame porterent une ardeur dévo-

rante dans ſon ſang, il ſuccomba à tant de maux réunis.

Le Caliſe allarmé du danger qui menaçoit les jours de ſon Viſir accourt, ſon inquiétude, ſon empreſſement ne conſoloient point Giafar. Quand le corps eſt affoibli, l'eſprit eſt bien moins en état de revenir de ſes préventions, & de juger; le pouvoir des ſens s'anéantit plus tard: le Viſir fut ſenſible, attendri, ſatisfait, quand il vit Abbaſſaï.

Cette Princeſſe oubliant ſon juſte reſſentiment ne quittoit point ſon époux, la préſence du Caliſe n'arrêtoit ni

ſa

ſa douleur ni ſes larmes. Quel ſpectacle pour Haroun ! l'amitié ſuſpendoit ſa jalouſie, le haſard l'en délivra: il entre par haſard dans le cabinet de Giafar, il y voit des Tablettes, il les ouvre, il y trouve la Lettre que Zobeïde avoit ſuppoſée.

L'erreur qui faiſoit verſer tant de pleurs à Abbaſſaï calme les allarmes d'Haroun, il ne s'occuppe plus que de Giafar, ſes attentions, ſa préſence font un effet contraire à ſes deſirs, plus Giafar étoit obligé de contraindre ſa douleur, plus ſa maladie augmentoit. Le Calife qui croyoit

en ſçavoir la cauſe & qui ne pouvoit trouver ſon Viſir ſans Zeſbet, lui dit enfin devant elle.

Tu veux donc me déſeſperer, mon cher Giafar, tu rejette les ſoins de l'amitié, tu veux mourir. N'ai-je pas mérité toute ta confiance, vis pour être toujours mon ſoutien & ma gloire, je te renverrai dans la Gréce, notre ſéparation me ſera ſupportable, je ſongerai à ton bonheur.

Haroun croyoit que le ſens de ſes paroles ne ſeroit entendu que de Giafar, &

Abbaſſaï en fut pénetrée. Giafar qui s'apperçut de leur effet cruel les regarda comme le comble de l'outrage & de la noirceur.

Haroun étoit à peine ſorti qu'ils s'écrierent tous les deux avec le même tranſport.

Cruel époux je fais donc votre malheur..... Chere Zeſbet peux-tu croire Giafar ingrat & inſenſible.... Vous vivez, vous mourez pour une autre..... Non, je n'adore, je ne reſpire que pour toi.

A ces mots Abbaſſaï éper-

due de joie & d'amour embraſſe ſon époux, elle colle ſes lévres ſur ſur ſes lévres mourantes, leurs ſoupirs, leurs larmes s'uniſſent.

L'ai-je bien entendu; s'écrie enfin Zeſbet? Giafar m'a-t'il aſſurée d'un amour que je croyois ſi éloigné de ſon cœur? Mes deſirs ne m'ont-ils pas fait illuſion? L'heureux objet de ſa flamme..,

Arrête Zeſbet, interrompit Giafar, arrête, peux-tu croire l'impoſture la plus odieuſe. Cette Lettre qui t'allarme..... Ton frere..... mon honneur....

Achevez, Seigneur, reprit vivement Zeſbet, ayez pitié de moi, faut-il ſacrifier ma vie à votre bonheur? Je ne balance point. Faut-il que j'exige moi-même une ſéparation qui me donnera la mort? Parlez.

Oui répondit Giafar d'une voix preſque éteinte par les derniers efforts de l'amour & de la fidélité à ſon devoir; oui il faut parler, je meurs, & j'aime mieux mourir coupable que haï de Zeſbet. Apprenez donc mes malheurs, le ſerment le plus redoutable m'obligeoit à une inſenſibilité que mon cœur expioit

par mille tourmens. Votre frere l'exigea, je ne vous avois point vûe, j'ai payé cher mon imprudente témérité; le Calife s'eſt défié de ma fidélité, il a voulu ſans doute exciter votre jalouſie par la Lettre qu'il vous a fait parvenir, il vouloit nous deſunir pour jamais, ſa défiance à hâté mon déſeſpoir & ma foibleſſe: je t'aime trop pour m'en repentir; après ma mort le ſouvenir de mon ingratitude m'auroit repréſenté à tes yeux ſous l'image la plus odieuſe, & tu ne verras en moi qu'un époux qui t'adoroit, qui ne pouvant poſſéder tes attraits, te ren-

dre heureuſe ſans devenir le plus coupable de tous les hommes, a préferé la mort au crime ou au malheur.

L'état d'Abbaſſaï, pendant que Giafar parloit ainſi, eſt inexprimable, parce que ſa poſition eſt unique.

Non, lui dit-elle en le ſerrant tendrement dans ſes bras, non tu ne formeras plus de funeſtes réſolutions, tu m'aimes, tes jours ſont à moi, laiſſes-en diſpoſer l'amour. Loin de les remplir d'amertume par une ſéduction que tu crains, je te garantirai de ta foibleſſe.

Je conçois le pouvoir de

l'honneur ſur une ame comme la tienne, je dois être ſoumiſe aux bornes qu'il te preſcrit. Ta confiance m'en rend le garant. J'aurois ſuivi avec plaiſir les Loix heureuſes d'une union autoriſée par le devoir. Je ſuivrai celles que t'impoſe ton ſerment.

La génereuſe paſſion de Seif renaîtra dans ſa fille; tu ſçais ſes ſacrifices? . . . Les nôtres ſeront plus glorieux parce qu'ils ſeront plus ſouvent répétés. L'excès de notre paſſion les rendra peut-être moins difficiles. Je conçois que les biens auxquels tu n'as pas renoncé ſont les plus

réels, les plus durables.

Oui, ma chere Zeſbet répond Giafar, les ſentimens que tu excite dans mon ame m'aſſurent en cet inſtant de la félicité que tu m'annonce, le bonheur eſt au-deſſus des plaiſirs; le notre ne ſera point troublé ſi tu ne me rends pas coupable, confie notre ſecret à Fatime, qu'elle ne nous quitte plus, ſa préſence ſoutiendra nos réſolutions. Contraignons nous devant le Calife, trompons le, en lui demeurant fidéles.

Malgré l'eſclavage perpétuel auquel l'homme eſt condamné, il a l'orgueil de ſe

croire libre, toute eſpece d'aſſujettiſſement lui eſt inſupportable, la revolte eſt un plaiſir piquant pour lui. Les Auteurs des Loix ont-ils méconnu ce penchant? ont-ils prétendu par leurs défenſes contribuer à notre bonheur?

Giafar ne gémiſſoit plus dans une contrainte rigoureuſe, il avoit violé une partie de ſon ſerment, mais l'eſpoir de l'obſerver dans le point la plus eſſentiel éloignoit de lui les remords & les réflexions.

Livré à ſa tendreſſe, enchanté de celle d'Abbaſſaï, ſa ſanté fut bien-tôt rétablie.

Le Calife attribuoit ce changement aux eſpérances qu'il avoit données, mais il aimoit trop Giafar pour ſe hâter de les remplir.

Haroun content parce qu'il étoit trompé, éprouvoit que l'erreur eſt le vrai bonheur des hommes.

Fatime ſeule étoit inquiéte, la ſécurité, l'yvreſſe de Giafar & d'Abbaſſaï l'allarmoient, elle trembloit pour eux, leur perte ne dépendoit que d'un inſtant, & tout amenoit cet inſtant, tout conſpiroit à le hâter.

Sa préſence ſouvent impor-

tune aux deux époux, la joye qui paroiſſoit dans leurs yeux, lorſqu'elle s'éloignoit pour quelques momens, lui donnoient les preſſentimens les plus douloureux.

Je vous deviendrai odieuſe, Zeſbet, diſoit-elle, mais que je ſerois cruelle ſi je ne vous retenois ſur le bord du précipice affreux, l'amour qui vous entraîne ne vous en retireroit pas; confiez votre ſort à l'amitié, ne vous irritez pas de ſa ſévérité, elle ſauvera les jours de Giafar.

Ce Sérail eſt templi d'ames vénales qui n'attendent peut-être que l'occaſion de vous

trahir, tous les yeux ſervent à éclairer un maître puiſſant & redouté, Giafar expirant.....

Qu'oſez-vous dire, Fatime, interrompit Zeſbet, quoi, vous croiriez Haroun capable d'un excès ſi cruel, lui qui fit toujours regner la juſtice, la douceur.

Ne comptez pas, reprit Fatime, ſur des vertus que les paſſions n'ont point éprouvées.

L'ame d'un Souverain abſolu eſt impénétrable à ſes ſujets & ſouvent à lui-même; la clémence, la bonté, la juſtice, la généroſité ne coutent rien à celui qui poſſéde

tout, qui ordonne de tout, à qui tout eſt ſoumis. Une gloire aiſée eſt un des plus grands avantages de la puiſſance; mais plus on s'eſt accoutumé à un pouvoir ſans bornes, plus on s'irrite de la réſiſtance, plus on la voit d'un œil injuſte. Celui qui n'eſt point par foibleſſe forcé à être doux & vertueux, qui, maître de tout vaincre, ſçait ſe vaincre lui-même, mérite ſeul des éloges.

Qui peut vous aſſurer qu'Haroun les méritera? ou plutôt tout ne doit-il pas vous faire craindre le contraire? la violence de ſes paſſions ſo

manifeſte dans l'amour qu'il a pour vous. Quand on eſt aſſez injuſte pour rendre malheureux l'objet de ſon amour & de ſon amitié, on ſeroit aſſez cruel pour les immoler.

Vous me faites frémir, Fatime, dit en ſoupirant Zeſbet, eh bien comptez ſur ce même amour que vous craignez, comptez ſur Giafar, je vois à chaque inſtant le ſouvenir de ſon ſerment triompher des tranſports les plus ſéducteurs de l'amour.

La haine faiſoit éprouver à Zobeïde des allarmes auſſi vives que l'amitié à Fatime, elle avoit vû avec un plaiſir

cruel les tranſports jaloux du Calife, elle ſe reprochoit avec la plus extrême douleur la cauſe qui les avoit éteints, elle craignoit mortellement qu'il n'eut une explication avec Giafar.

Seigneur, lui diſoit-elle, les promeſſes que vous avez fait à Giafar ont aſſez remplis les devoirs de l'amitié, c'eſt à lui d'en preſſer l'exécution, & d'y répondre par une confiance entiére ; mais cette confiance doit-on l'éxiger d'un ami lorſqu'elle peut l'affliger & nous nuire ? Giafar perſuadé que le ſacrifice qu'il vous fait ſeroit moindre à vos yeux ſi

vous en connoiſſiez la juſte valeur, aime mieux vous le voir apprécier ſur vos propres ſentimens ; & d'ailleurs rabaiſſer le mérite d'une action louable, c'eſt ôter à l'homme l'envie de la faire ; c'étoit ainſi que malgré l'incertitude du ſort de ſa lettre, la perfide Zobeïde tâchoit d'aſſurer le ſuccès qu'elle eneſpéroit.

Tant d'artifice étoit-il néceſſaire pour livrer à la volupté deux cœurs ardemment épris, deux amans, & qu'un amour violent à l'occaſion favorable entraînoient ſans ceſſe.

Giafar ne reſpiroit qu'au-

près de ſa chere Zeſbet, Zeſbet ne vivoit que pour lui, moins éclairée ſur l'enchaînement des piéges de l'amour, elle accabloit ſon époux des plus tendres careſſes.

Pluſieurs jours s'étoient écoulés dans des tranſports que la préſence de Fatime augmentoit par la contrainte, la langueur leur ſuccéda. Ainſi une tendre fleur que les premiers rayons du Soleil embelliſſent, eſt conſumée par ſon ardeur.

Le bonheur de ſe croire ſeuls dans l'univers avec ce qu'on aime, de n'être point détrompés de cette erreur par

des yeux attentifs, devint l'objet de leurs deſirs, & ils n'oſoient s'y livrer; mais des inſtans ardemment ſouhaités par ceux qui peuvent les amener, quoique redoutés, arrivent toujours.

Giafar & Abbaſſaï ſe trouvent ſeuls dans ce même boſquet déja témoin de leurs malheurs, ils ſont d'abord ſurpris, troublés, ils ſe rapprochent en tremblant, leurs regards ſe rencontrent, ſe confondent, & communiquent les tranſports de leurs cœurs; chacun d'eux tend à l'objet aimé des bras animés par tous les feux de l'amour, ils en

forment de douces chaînes, Zeſbet ſoupire, Giafar reçoit ce ſoupir & le renouvelle; ils s'uniſſent; un gazon leur ſert de lit nuptial, l'aurore de flambeau d'Himenée; Giafar a multiplié ſes parjures avant que de ſe rappeller ſon ſerment.

Abbaſſaï s'en ſouvint la premiere. Qu'avons-nous fait! dit-elle triſtement, ah que vous m'allez haïr! vos déſirs ſatisfaits pourront-ils lutter contre des remords que vous croyez juſtes, que la fureur d'un amour qui n'a pas joui vous faiſoit oublier.

Je les oublierai donc tou-

jours, s'écria Giafar, la même ardeur enflammera toujours mon ame, en affoibliſſant mes ſens elle ne pourra s'affoiblir ; mais peux-tu concevoir de pareilles allarmes ? peuvent-t'elles pénétrer un cœur ennivré d'amour ? Zeſbet dans les bras d'un époux qui l'adore, peut-elle craindre ?

Oui, répond Zeſbet, elle peut craindre de perdre cet époux charmant ; plus ma félicité eſt parfaite, plus je tremble de la voir s'évanouir ; & quel bonheur, cette crainte ne doit-elle pas troubler ?

La mort même, ma chere

Zeſbet, ne pourroit nous deſunir, reprit Giafar, ſi la jalouſie & la vengeance la deſtinent à notre amour, dûſſions-nous l'avancer, devenons à chaque inſtant plus coupables; Giafar en effet ne ſe laſſoit point de le devenir.

Tes tranſports m'emportent au de-là de moi-même, diſoit Zeſbet, vois combien je les partage, ou plutôt vois leur vivacité redoubler dans mon ame. Je ſuis mille fois plus heureuſe dans cet inſtant que dans celui ou je vis la lumiere après de ſi longues ténébres; oui, le jour qui éclaire l'excès du bonheur

d'un cœur vivement épris, eſt le vrai jour qui luit pour l'ame. L'air délicieux qu'on reſpire dans les plaiſirs en eſt la vie.

Giafar & Abbaſſaï ne ſe ſéparerent que lorſque le bruit qu'ils entendirent dans le Sérail réveilla leur prudence. Abbaſſaï d'un pas timide & tremblant entra chez elle, elle craignoit la raiſon & l'amitié de Fatime bien plus que les regards dangereux dont elle étoit environnée.

Un doux ſommeil enchaîna les ſens d'Abbaſſaï, un baiſer de Giafar rendit ſon reveil

voluptueux, Giafar navoit point voulu troubler le repos de Zeſbet, il attendoit avec toute l'émotion de l'amour le charme de ſes premiers regards. Fatime, quoi qu'accoutumée à les voir ſe prodiguer les plus tendres careſſes, vit dans l'expreſſion de celle-ci la nouvelle ſituation des deux époux. Elle obſerva Abbaſſaï, & ſes ſoupçons furent bien-tôt changés en certitude; mais elle ne les laiſſa point paroître, les reproches inutiles marquent l'aigreur ou la petiteſſe de l'eſprit.

Abbaſſaï avoit déja paſſé pluſieurs

pluſieurs nuits délicieuſes dans les bras de ſon Epoux, lorſqu'elle dit un jour à Fatime: Vous connoiſſez trop bien le pouvoir de l'amour, ma chere Fatime, pour ne l'avoir pas éprouvé dans toute ſa force, vous ſçavez les erreurs, les fautes où il nous entraîne, ſouvent même envers l'amitié....

Oui, Zeſbet, interrompit Fatime, & je vous les ai par-pardonnées, j'ai gémi de votre bonheur, mais je n'ai pas voulu le troubler. La crainte des conſeils de ma raiſon en augmentant votre prudence faiſoit votre ſureté.

L'ame livrée à une paſſion qui la tranſporte, quand cette paſſion eſt heureuſe ſe ſuffit à elle-même ; l'amitié eſt un beſoin qu'elle n'éprouve que dans des tems de deſirs ou de malheur, & je ne ſouhaitois point à ce prix le retour de votre confiance.

Hélas ! que ce diſcours m'accable, s'écria Zeſbet ; à quel motif allez vous attribuer un aveu qui manquoit à ma félicité, que la crainte de vous allarmer pouvoit ſeul retenir ? Mais puiſque vous liſez dans mon cœur, vous y verriez trop mes peines.

Quoi, interrompit Fatime,

votre frere auroit-il appris que Giafar a violé ſon ſerment? Naïr vous auroit-il trahi?

Non, reprit Abbaſſaï, Naïr a veillé avec fidelité à la ſureté de nos plaiſirs, c'eſt l'infortunée Abbaſſaï qui accuſera ſon Epoux, je porte dans mon ſein la preuve de ſon parjure. Que deviendrai-je! Haroun accoutumé à me voir ſans ceſſe me regarde avec des yeux attentifs que je ne pourrai tromper, comment me ſouſtraire à ſes regards dans des momens dangereux! Giafar ſera la victime d'une jalouſie inſenſée, mais

je mourrai la premiere ; je ſuis la ſeule coupable, ne me plaignez point, Fatime, vos preſſentimens ſont juſtifiés, blamez mon imprudence.

Non, Zeſbet, repondit Fatime, non, je ne dois chercher qu'à vous ſauver ſi je le puis, à vous conſoler du moins, & vous êtes en effet moins coupable que digne de pitié, l'impoſſibilité de la loi en excuſe la tranſgreſſion, mais l'amour qui a cauſé votre foibleſſe doit à preſent ſoutenir votre courage.

Le repentir trop vif, la crainte trop aveugle en affoibliſſant l'ame précipitent

dans le péril, prenez dans le ſouvenir de votre bonheur des forces pour vous le conſerver.

Les paroles de Fatime raſſuroient Abbaſſaï ; Giafar vint entierement la ranimer.

Eſſuie tes larmes, ma chere Zeſbet, dit-il avec un air qui annonçoit l'eſpoir ; l'amour m'a inſpiré un moyen aſſuré de ſalut : affecte devant ton frere une triſteſſe extrême, plains-toi de mes froideurs avec plus d'amertume, dis enfin au Caliſe que l'eſpoir de guerir d'une paſſion malheureuſe t'a fait promettre à notre Saint Prophête le

voyage de la Meque, Haroun ne s'oppoſera point à ta piété, il en déſirera trop le ſuccès, Fatime ne te quittera point, Naïr ſuivra tes pas.

Et tu peux croire, ingrat, interrompit Abbaſſaï, que je vivrai un moment loin de toi, que je pourrai réſiſter aux tourmens de l'abſence.

Il eſt juſte de te les épargner, reprit vivement Giafar, & mon cœur plus que le tien pourroit-il les ſoutenir, que dans tes bras le Calife vienne percer mon infidele cœur, il épargnera ton innocence, tu recevras mes derniers ſoupirs, l'amour

qu'Haroun verra dans mes yeux lui apprendra mieux que ſes propres tranſports la valeur du prix auquel j'aurai ſacrifié ma vie.

Quelle image cruelle oſe-tu me préſenter, repliqua Zeſbet, tu punis ainſi les mouvemens aveugles & trop pardonnables d'un amour malheureux; va, je ſçaurai ſurmonter ma foibleſſe, j'approuve ton projet, je ſoutiendrai avec fermeté la douleur de l'abſence, celle de la ſéparation, s'il en eſt une pour deux Amans dont les cœurs & les ames ſont unis pour jamais.

Fatime vit avec joye l'amour ſuivre une fois les conſeils de la raiſon. Il en couta à Haroun pour ſe ſéparer de Zeſbet, mais en ſe privant du plaiſir de la voir, il l'éloignoit d'un rival aimé. L'éloignement de ce qu'on aime eſt ſupportable dans une pareille ſituation.

Le Caliſe ignorant la tendreſſe des derniers adieux des deux Epoux, ne vit dans l'air de Giafar qu'une froideur qui acheva de le raſſurer ; cette tranquillité apparente, & le départ de Zeſbet diſſiperent entierement ſes allarmes. Zobeïde entre-voyoit

qu'elles auroient dû plutôt ſe reveiller, mais elle n'oſoit faire paroître ſes ſoupçons, elle craignoit de ne pouvoir les juſtifier, & de ſe rendre ſuſpecte & odieuſe au Calife; elle attendoit un tems plus favorable pour contenter les cruelles paſſions qui déchiroient ſon ame.

Elle offrit en vain à Haroun un Eunuque dont elle étoit ſûre pour accompagner ou plutôt pour obſerver Abbaſſaï, il ne voulut la confier qu'à Meſrour. Ce choix ne favoriſoit pas les deſſeins de Zobeïde.

Meſrour auroit, s'il eut

voulu, partagé la confiance du Calife avec Giafar ; mais content du ſecond dégré de faveur, incapable d'une baſſe envie, il ne voyoit pas le Viſir avec les yeux d'une ambition jalouſe, mais avec ceux de l'équité & de la vertu. Plus Philoſophe que Courtiſan, loin de regarder comme un bienfait de la fortune la confidence de ſon maître, il la regardoit comme un piége qui entraînoit ou dans les malheurs attachés à la vérité trop ſincere, ou dans les remords qui ſuivent une politique perfide. Témoin des premiers tranſports du Calife pour Abbaſſaï, il en

avoit prévu les ſuites, & malgré le ſilence qu'Haroun avoit obſervé depuis ſur ce malheureux amour, il en avoit vû le progrès & même connu les deſſeins ; il plaignoit ſincerement Giafar, enfin ayant ſoupçonné un motif ſecret au voyage d'Abbaſſaï, il ſe chargea avec plus d'empreſſement du ſoin de la conduire, il croyoit ne pouvoir mieux ſervir ſon maître qu'en ſoutenant le foible & ſauvant l'innocence.

Abbaſſaï qui connoiſſoit le caractere de Meſrour ſçavoit qu'avec une ame comme la ſienne les chaînes de l'hu-

manité & de la vertu ſont auſſi fortes que celles de la confiance ; elle lui témoignoit cette eſtime réſervée qui n'ayant point l'air de la ſéduction ſéduit bien mieux, parce qu'elle allarme moins.

Naïr cependant avoit devancé Abbaſſaï, long-tems Eſclave de l'Iman du Temple de la Méque, il connoiſſoit ſon amour pour le ſang d'Ali, il fut facile de l'intéreſſer pour une Princeſſe qui devoit ainſi que lui ſon origine à ce ſang illuſtre.

Les attentions de Meſrour, les ſoins de Fatime, les honneurs, les plaiſirs qui ſui-

voient & qui précédoient les pas d'Abbaſſaï ne pouvoient la diſtraire du ſouvenir de Giafar, & ce ſouvenir étoit toujours accompagné de noirs preſſentimens.

La prudence, les juſtes craintes que nous ſacrifions aux plaiſirs ſe vengent cruellement de nous dans le tems de la douleur.

Les malheurs de Zulima oubliés de Zeſbet pendant ſon yvreſſe ſe retraçoient vivement à ſon eſprit, elle en conſervoit une augure funeſte. Fatime vouloit en vain lui faire admirer la beauté des Pays qu'elle parcouroit;

les ſingularité qu'ils produiſoient.

Non, diſoit-elle, les merveilles de la nature & de l'art, leur aſſemblage réunis ne touchent point mon ame ; j'éprouve qu'une paſſion violente s'empare de toutes ſes facultés, & l'anéantit pour tout ce qui n'eſt pas elle ; tout m'étonnoit & me charmoit dans le tems de ma tranquillité, tout me paroît inſipide, m'afflige même à préſent ; je vous le diſois alors Fatime, eſt-ce que cette admirable variété qui m'entoure pourra ceſſer de m'enchanter ? Ce jour eſt arrivé, mais

ſans doute il arrive pour tout le monde. Qui n'aime point ? puis-je ajouter, qui n'eſt pas malheureux ? Apprenez-moi, Fatime, ſi le ſort de Zulima & le mien reſſemblent à celui de tous les mortels. Pourquoi ne m'avoir pas inſtruit du vôtre, vos plaintes m'ont appris qu'il avoit été infortuné ; mais ces détails ſi intéreſſans pour l'amitié doit-on les cacher à ſa plus tendre amie.

Ne me faites point un injuſte reproche, répondit Fatime, dans le tems de la paix de votre cœur je me gardois bien de la troubler

par l'expreſſion d'un ſentiment dont la peinture même eſt dangereuſe. Le récit de mes malheurs & de leur cauſe étoit déplacé pendant les agitations de vos deſirs & de votre réſiſtance, il auroit peut-être avancé votre foibleſſe, & ne l'auroit aſſurément pas empêchée, l'amour eſt un poiſon qui envenime tout ; à préſent ce même récit de mes infortunes vous ſera utile, il vous donnera une diſſipation convenable à la ſituation de votre ame, la pitié que vous m'accorderez ſera diverſion à votre douleur. —

Ecoutez

Ecoutez donc ma chere Zesbet & voyez ſi je n'avois pas dû vous faire un portrait affreux d'un ſentiment le tourment & l'horreur de ma vie.

HISTOIRE DE FATIME.

MON pere illuſtre par ſa naiſſance, püiſſant par ſes richeſſes étoit adoré des Peuples du Turqueſtan, plus ſouverain dans Caſgar que le Roi le plus abſolu, il regnoit ſur les cœurs. Le Calife Mahadi conçut des ſoupçons ſur ſa fidélité, & le punit de la crainte qu'il reſſentoit.

La gloire chimerique d'inſpirer de pareils ſentimens à ſon maître eſt toujours ſuivie de malheurs réels.

Mon pere exilé du Turqueſtan ſe repentit de n'avoir pas mis plus de modération à ſon ambition, ou à ſa vanité, mais bientôt faiſant ſuccéder les plaiſirs aux paſſions, il fixa ſa demeure à Samarcande.

Cette Ville fameuſe par ſa magnificence, par ſa ſituation auſſi charmante qu'admirable, eſt le vrai ſéjour des délices & de la volupté.

L'eſprit & la politeſſe en

ont banni la contrainte fâcheuſe & l'orgueil inſociable. Les femmes n'y ſont point eſclaves comme dans le reſte de l'Aſie, les Loix leur font partager l'autorité avec les hommes, & les charmes qu'elles poſſédent la leur donnent toute entiere.

Si quelquefois elles en abuſent, les malheurs particuliers ne font point changer des uſages inventés pour aſſurer les plaiſirs. On préfere à Samarcande l'agrément à l'utilité, ou plutôt on les confond ſans diſtinction.

Le deſir de plaire régne également dans l'un & l'autre

Sexe, il eſt l'ame univerſelle.

Les Habitans de Samarcande ont autant d'eſprit que les autres Peuples Orientaux & ſe croyent plus éclairés. Nous ne cherchons pas, diſent-ils, dans les vains écarts de l'imagination une félicité qui ne peut être que l'ouvrage du cœur.

Ils tiennent ce penchant à la volupté de la douceur de leurs mœurs, & l'un & l'autre de la forme de leur Gouvernement.

Samarcande a été bâtie par un Roi de l'Iémen, de cette

illuſtre race des Herniarites dont vous tirez votre origine, ma chere Zeſbet, c'eſt de lui qu'elle a reçu ſes premieres Loix, la domination des Califes ne les a point effacées des cœurs.

Si l'éducation peut nous ſoumettre à des préjugés que la nature dément, quelle doit être ſa force quand elle ſeconde des impreſſions unies à notre exiſtence.

Tout reſpiroit l'amour à Samarcande, il regnoit dans tous les cœurs, il brilloit dans tous les yeux, tout en parloit le langage.

Les délices de la volupté flattoient Azul, (c'étoit le nom de mon pere) mais elles ne l'enyvroient pas.

L'expérience donne une moderation à laquelle les premieres impreſſions ne peuvent ſe ſoumettre : Azul redouta pour moi les dangers qu'il bravoit ; il confia le ſoin de mon enfance au Philoſophe Sammis.

Sammis étoit en même tems un homme aimable & un perſonnage rare & ſingulier. On ne connoiſſoit ni ſon origine ni ſon Pays.

J'aime trop la Société,

diſoit-il à ſes amis, pour n'en pas reſpecter les liens, je ne veux point braver des préjugés univerſellement reçus, je voudrois cependant éviter de m'y aſſujettir, ceux qu'on a pour ſa Patrie, & pour ſes proches me paroiſſent inſenſés, l'ignorance où l'on eſt de ce qu'on croiroit, mon devoir m'en affranchit. Tous ceux que l'honneur, la probité guident & animent ſont mes amis, mes parens, le lieu où je me plaîs eſt ma Patrie.

Sammis joignoit à l'eſprit le plus vaſte, le plus profond, l'imagination la plus bril-

lante

ſante & la plus fertile ; à la ſéduction de l'éloquence, les charmes de l'élégance ; la bonté de ſon cœur, la douceur, la franchiſe de ſon caractere rehauſſoient les dons de ſon eſprit.

Il avoit vieilli dans l'étude des Sciences, & il y avoit acquis une incertitude qui étoit peut-être le ſeul défaut qu'on pût lui reprocher, il donnoit trop au haſard, capable de prendre les meſures de prudence les plus juſtes, il n'en concevoit le deſſein qu'après les évenemens qu'il auroit pû prévenir.

La prévoyance eſt, diſoit-

il, la partie de la raiſon la plus inutile à l'homme, jouet de tant d'accidens contraires & ſubits, que peut-il, ou que doit-faire?

Sammis avoit quitté la Gréce pour Samarcande, en y arrivant il vint chez Azul.

Seigneur, lui dit-il, on me nomme Sammis, célébre par l'ignorance, ou la prévention des hommes, ils m'ont donné le titre de Philoſophe.

J'ai paſſé ma vie dans les honneurs qu'attire une réputation brillante, & dans les beſoins de l'indigence; mais

la recherche de la vérité, l'amour de l'étude jointes au feu des paſſions m'empêchoient de reſſentir les horreurs de la pauvreté, & d'ailleurs je ne voulois point acheter des biens dont je ſçavois me paſſer au prix d'une noble liberté. Eſt-il de chaînes plus accablantes que celles de la honte qu'attache quelquefois à la reconnoiſſance la baſſeſſe du bienfaiteur ?

Je vous connois Azul, pourſuivit Sammis, on m'a peint votre ame, je ne crains point avec vous l'aviliſſement que j'ai toujours évité, les douceurs de la vie me ſont

néceſſaires lorſque j'ai perdu ſes plaiſirs. Je viens chez vous finir mes jours dans le ſein de la molleſſe, des agrémens & peut-être de l'amitié.

La confiance & la franchiſe de Sammis donnerent plus de joie encore que d'orgueil à Azul. Depuis ce jour Sammis a demeuré chez mon pere, l'amitié la plus parfaite les unit.

Azul croyoit que Sammis ne pouvoit trop tôt former mon eſprit & mon cœur, Sammis jugeoit que le tems d'y travailler n'étoit pas venu.

Attendons, diſoit-il, connoiſſons quel ſera le penchant le plus fort de Fatime. Un aveugle évite ſouvent un ſentier fleuri pour ſe jetter dans le précipice qu'il craint, en voulant garantir Fatime d'une paſſion, nous donnerions des forces à l'inclination contraire, peut-être la ſeule dangereuſe pour elle.

Non, je n'approuve point ce ſyſtême, répondoit Azul, la raiſon repouſſe plus aiſément les paſſions qu'elle ne les détruit, hâtons nous de garantir Fatime des piéges qu'on tend ici à la vertu. Ne pourriez-vous, en attendant

que le choix que j'ai fait pour elle, un amour permis faſſent ſa félicité, oppoſer à l'ardeur de la jeuneſſe, à la ſéduction de l'exemple des diſtractions plus puiſſantes que la ſévérité? Ne peut-on occuper l'eſprit & le cœur qu'aux dépens de la tranquillité?

On le peut ſans doute, répliqua Sammis, le beſoin d'aimer & le deſir de ſçavoir ſont innés dans notre ame, leur violence fait que rarement ils ſubſiſtent enſemble; mais comment oſer déterminer une telle victoire, ils ont tous les deux leurs dangers

& leur utilité ; la ſcience éclaire & guide, mais en excitant l'amour propre, elle le porte à des excès qui nous rendent inſupportables aux autres, & ſouvent à nous-même. L'amour adoucit d'abord le caractere, fait le charme de la Société, mais il en rompt ſouvent les liens, rend criminels & malheureux.

J'avoue cependant qu'on riſque moins en inſpirant aux femmes un noble orgueil, leur douceur naturelle & leur foibleſſe les empêchent de porter ce vice auſſi loin que nous, il eſt d'ailleurs le ſou-

tien de leur vertu. Je vous promets donc, continua Sammis, de ſuivre vos deſſeins dans l'éducation de votre fille.

Il étoit juſte, Abbaſſaï, pourſuivit Fatime de vous faire connoître Sammis, c'eſt à lui que vous devez tout ce que j'ai pû vous apprendre d'utile & d'agréable; vous avez recueilli le fruit des leçons qu'il me donnoit. Oui vous verrez par les égaremens de mon cœur & de mon eſprit que ce n'eſt point les ſentimens qui m'ont entraînés que je vous ai inſpirés, mais ceux qui devoient ré-

gler ma conduite, ceux qui m'ont ramenée à la raiſon.

Sammis mettoit dans tout ce qu'il me diſoit tant d'agrément & de douceur qu'il le rendoit intéreſſant ; je dédaignois pour l'entendre les amuſemens & les plaiſirs.

Admirons, me diſoit-il, les merveilles de la nature, examinons ſes productions, cherchons à connoître l'ame de ce grand tout, dont nous ne voyons qu'une ſi petite partie, nous n'y parviendrons pas, mais nous nous éloignerons des opinions vulgaires ſi peu dignes de l'univers.

Sammis m'apprit alors la néceſſité de chaque culte par rapport aux hommes & leur néant devant l'Etre ſuprême, il m'enſeignoit l'ancienne mitologie des Grecs & des Romains, & les myſteres des Religions qui lui ont ſuccédés.

Il m'expliquoit les raiſons qu'avoient eu les Légiſlateurs dans les différences de leurs principes & de leur Morale; il me faiſoit ſentir combien ces différences ſont néceſſaires aux génies & aux paſſions que donnent les divers climats.

Les diſcours de Sammis

eurent l'effet qu'Azul en avoit attendu, & celui que Sammis avoit craint. Emportée hors de moi-même par les vaſtes idées qu'il faiſoit naître en moi, je ne m'apperçus point du vuide de mon cœur, mais ces mêmes idées me donnoient un mépris inſenſé, une ſéverité injuſte pour les foibleſſes de l'amour & les emportemens des paſſions. Je haïſſois les Amans qui m'entouroient, comme autant d'ennemis qui m'inſultoient par leurs eſpérances. Ma fierté & mon eſprit me rendoient l'objet des deſirs & de l'admiration de tous les hommes, je devins bientôt

celui de la jalouſie & de la haine de toutes les femmes. Elles m'avoient pardonné ma beauté, elles furent irritées du nouvel avantage que j'avois ſur elles.

Les charmes de la figure n'excitent point autant la fureur de l'envie que ceux de l'eſprit ; les premiers ſont arbitraires, on peut ſe flatter de les poſſéder, & on ſent malgré ſoi le défaut des autres.

Je plaçois le ſouverain bonheur dans le triomphe de la vanité lorſqu'un moment fatal me fit revenir de ce ſyſtême.

Zenara veuve d'un Prince du ſang royal du Turqueſtan, ambitieuſe comme Azul, avoit éprouvé le même ſort, exilée dans le même tems ils étoient venus à Samarcande ; la conformité de leurs malheurs, & plus encore celle de leurs cœurs & de leurs eſprits les avoient liés.

Cette eſpéce d'union moins vive que l'amour, moins gênante que l'amitié, eſt le plus durable & peut-être le plus agréable des liens.

Zenara m'avoit toujours tenu lieu de mere, je la chériſſois, je la reſpectois, je paſſois auprès d'elle tout le

tems que je n'étois point avec Sammis.

Le Palais de Zenara étoit le ſéjour des plaiſirs, de l'eſprit & des graces ; tout ce que Samarcande réuniſſoit d'aimable dans les deux Sexes s'y raſſembloit tous les jours, l'amour accompagné de la délicateſſe & de la décence y regnoit.

Zenara charmoit & attachoit tous ceux qui l'écoutoient ; j'arrivois toujours chez elle la premiere afin de jouir & de profiter des charmes & des lumieres de ſon eſprit. Je la vis un jour occupée & rêveuſe, l'égalité de

ſon humeur me fit ſoupçonner un motif important à ſa diſtraction, je la conjurai avec un tendre empreſſement de m'en inſtruire, elle me répondit.

Vous ſçavez ma fille, (c'eſt ainſi qu'elle me nommoit) que mon époux avoit des droits légitimes ſur le Royaume du Turqueſtan, cependant il eſt mort ſujet & dans la vie privée, vous ſçavez auſſi qu'il me laiſſa un fils, je le deſtinai à une carriere plus brillante & plus heureuſe.

On ne mérite point le nom de Rebelle lorſqu'on s'éleve

contre un uſurpateur. Votre pere de qui l'autorité m'étoit néceſſaire entra dans mes projets ; j'animai ſon ambition & ſa tendreſſe paternelle en lui promettant que vous épouſeriez mon fils. Nous fûmes aſſez heureux pour ne point trouver de traîtres, mais nous ne fûmes pas aſſez adroits pour cacher les ſentimens & la fidelité que nous ſçavions inſpirer à nos amis.

Le Gouverneur de Gaſgar ſoupçonna notre deſſein, le Calife nous exila pour jamais du Turqueſtan, il affectoit une juſtice exacte, n'ayant pû nous convaincre, il n'oſa pas,

pas nous sacrifier ; mais l'Arrêt de ma mort m'auroit paru moins cruel que celui qu'on me prononça ; il falloit me séparer de mon fils. Le Calife vouloit qu'il fut conduit à Bagdat ; mon désespoir étoit extrême, rien ne pouvoit me consoler, enfin la honte que me fit Azul d'augmenter par ma douleur le triomphe de nos ennemis, la fermeté de mon ame & des rayons d'espérance me calmerent.

Un Vieillard nommé Sillig, à qui j'avois confié l'éducation de mon cher Amanzé voulut l'accompagner, il jura à mes genoux de ne ja-

mais l'abandonner, & de m'inſtruire exactement de ſon ſort.

Je reçus en arrivant à Samarcande une Lettre du fidéle Sillig, il m'apprenoit que le Calife enchanté des graces & de la beauté d'Amanzé avoit changé en amitié pour lui les deſſeins de ſa colere, qu'il avoit donné mon fils au Prince Haroun, & que ce jeune Prince commençoit à lui témoigner les ſentimens d'un frere.

L'élévation d'Haroun au Califat a fait parvenir la fortune de mon fils au plus haut degré de bonheur.

J'apprens qu'Haroun en lui faiſant épouſer une Princeſſe du ſang d'Abbas lui rend la Souveraineté du Turqueſtan. Amanzé qui m'apporte lui-même de ſi heureuſes nouvelles a voulu avancer ma joie. Sillig vient de m'annoncer ſon retour, l'inſtant en eſt prochain, mais il s'en faut bien que ma félicité ſoit auſſi parfaite qu'elle ſemble devoir l'être.

J'ai donné ma parole à Azul qu'Amanzé ſeroit votre époux, vous ſavez que nous vous avons mutuellement engagés l'un à l'autre. Amanzé même en épouſant la niece

du Calife pourroit remplir avec vous ſes engagemens ; mais vous trouveriez dans une rivale une maîtreſſe imperieuſe & redoutable. Non, Fatime, vous n'êtes point faite pour éprouver un pareil ſort. Hélas ! je vous croyois deſtinée à rendre mon fils heureux, à faire le bonheur de ma vie, que ne puis-je exécuter mes projets ; mais voici Azul, qu'il apprenne ma douleur, cherchons enſemble les moyens de la calmer.

Azul touché des ſentimens de Zenara, ne lui céda point en generoſité, il la conjura

d'oublier leurs anciens engagemens, il lui rendit ſa parole; & proteſta qu'il n'apporteroit aucun obſtacle au bonheur d'Amanzé.

Je fus charmée de la réſolution d'Azul, dans l'orgueil qui m'enyvroit je n'imaginois pas qu'un mortel pût mériter le ſacrifice de ma liberté.

Telles étoient mes erreurs, je les ai rachetées par les tourmens de l'ame les plus ſenſibles & les plus vifs.

L'arrivée d'Amanzé produiſit une fermentation ſinguliere dans Samarcande; la plûpart des femmes ſe flatte-

rent de toucher ſon cœur, pluſieurs d'entr'elles ſur cette eſperance maltraiterent leurs amans afin de préparer une rupture, ceux-ci redoublerent d'attention pour ôter tous les prétextes, les jaloux s'allarmerent, les inconſtans ſe rejouirent, les amans légers & coquets frémirent de crainte d'être prévenus.

Ils ſe rendirent tous au Palais de Zenara, la magnificence des hommes, la parure brillante & plus recherchée des femmes rehauſſoient l'éclat de la beauté des unes, & de la bonne mine des autres.

J'étois trop fiere pour me laiſſer ſoupçonner d'un empreſſement que je trouvois aviliſſant ; je ſacrifiai mon amitié pour Zenara à ma vanité, je ne voulus arriver chez elle que la derniere ; habillée ſimplement j'allois m'y rendre lorſqu'Amanzé parut dans mon appartement.

Par des éloges que Zenara répetoit dans toutes ſes Lettres, elle avoit prévenu ſon fils en ma faveur ; ne m'ayant point trouvé chez elle, il n'avoit pû moderer ſon impatience, & Azul avoit conſenti qu'il vint me chercher.

La premiere vûe d'Amanzé fit une impreſſion ſur mon cœur que n'avoit pû faire l'ardeur, la conſtance des amans que j'avois ſoumis; je le trouvai charmant, & je m'apperçus bientôt qu'il avoit tous les défauts & toutes les graces qui ſéduiſent les femmes.

Amanzé eſt bien fait, ſon air eſt noble, ſa figure a tous les caracteres de la beauté, mais on craint de le regarder, ſes yeux tantôt remplis d'une fierté inſultante, tantôt chargés d'une volupté trop expreſſive rebutent, ou déconcertent.

Né

Né avec beaucoup d'eſprit, élevé à la Cour la plus polie & la plus ſpirituelle de l'Aſie, Amanzé plaît quand il veut plaire ; mais par un caprice dont il ne s'apperçoit pas lui-même, ſouvent il paſſe des attentions les plus flatteuſes, aux diſtractions les plus offenſantes, les éloges les plus fins paroiſſent bleſſer ſa modeſtie, il ne ſe loue jamais ; ſon amour propre eſt plus adroit, il donne à tout ce qu'il dit, à tout le faſte qui l'entoure l'air de la ſimplicité ; on ne ſoupçonne l'eſtime qu'il fait de lui-même qu'au mépris qu'il laiſſe

échapper quelquefois pour les autres ; l'audace dans Amanzé ſuccéde rapidement à la timidité & la froideur à l'empreſſement le plus outré ; mais ce n'eſt point aux dépens de la franchiſe ; ſon ame n'eſt ni fauſſe, ni perfide, elle eſt emportée & légere. Il aime avec fureur le plaiſir, & connoît peu le ſentiment ; il n'eſtime pas les femmes & les aime beaucoup ; il veut qu'on attribue à l'excès des paſſions l'impétuoſité de ſes deſirs, & une impatience immoderée qui eſt ſon caractere dominant. Il eſt brave & genereux naturellement & ſans réflexion.

A ce portrait ma chere Zeſbet, continua Fatime, vous devinez aiſément ma ſéduction & mes malheurs ; je n'ai point voulu attendre les évenemens pour vous le tracer ; vous me plaindrez davantage, je vous aurai déja préparée à la pitié.

Malgré la politeſſe & la galanterie qui regnoient à Samarcande, l'air & le ton d'Amanzé me ſurprirent ; une noble liberté donnoit des charmes à tout ce qu'il diſoit, je l'écoutois avec un plaiſir, je le regardois avec une émotion qui me ſurprenoient. Amanzé s'en apper-

çut, il fixa les yeux ſur moi, il augmenta mon embarras & fut à ſon tour déconcerté. Nous arrivâmes au Palais de Zenara dans le ſilence le plus ſingulier.

Je reçus avec diſtraction les reproches flatteurs que me fit Zenara, je n'étois occupée malgré moi que d'Amanzé, je cherchois à lire dans ſon cœur, je craignois d'y trouver une coquetterie que je ne voyois que trop dans ſes regards & dans ſes diſcours ; le ton avec lequel Amanzé répondoit aux prétentions qu'il voyoit bien qu'on avoit ſur ſon cœur me

cauſoit une inquiétude dont le motif m'étoit inconnu ; les femmes dont j'avois le plus mépriſé les charmes me paroiſſoient belles & ſéduiſantes ; enfin malgré mon amour propre j'allois juſqu'à me repentir de n'avoir pas comme elles joint le ſecours de l'art aux dons de la nature.

Ces idées, ces inquiétudes m'ôtoient juſqu'à la réflexion qui auroit pû combattre la paſſion qui s'emparoit de mon ame.

Sammis m'examinoit ; Fatime, me dit-il, l'amour garde ſes traits les plus cruels pour ceux qui le mépriſent.

A ces mots je revins à moi, quoi ! Sammis, répondis-je vivement, vous découvririez dans mon cœur cette paſſion que j'ai toujours mépriſée, & qui peut-être eſt plus redoutable que je ne croyois ?

Ah ! vous la reſſentez, reprit Sammis, puiſque vous commencez à la craindre ; mais ſongez que l'objet qui vous ſéduit ne vous fera connoître l'amour que par ſes malheurs.

J'allois reprocher à Sammis une prédiction ſi cruelle, lorſqu'Amanzé laſſé des avances de tendreſſe qu'on lui

faiſoit, vint attaquer un cœur qui vouloit lui réſiſter.

Amanzé avoit entendu confuſement les dernieres paroles de Sammis ; je ne ſuis pas ſurpris, Madame me dit-il, d'apprendre que vous inſpirez de l'amour au Philoſophe Sammis, mais je ſuis enchanté de vous voir permettre la plainte à ceux que vous rendez malheureux.

Ce propos me déplut ou plutôt le ton enjoué d'Amanzé affligea mon cœur, je ne répondis que par un ſourire & un ſilence dédaigneux.

Amanzé s'apperçut bien-

tôt que l'air léger ne lui réuſſiroit pas, il devint ſérieux, ſe ſentiment ſe peignit dans ſes regards, mais plutôt ce n'en fut que l'image tandis que ſa réalité étoit dans mon cœur.

La différence des diſcours d'Amanzé effaça le dépit qu'il avoit excité, il m'a depuis appris que mes yeux l'avoient aſſuré du pardon que les ſiens me demandoient.

Ces ſortes d'explications, cette yvreſſe qui ſuit l'intelligence d'un regard, ſont les enchantemens les plus délicieux de l'amour. J'en ignorois alors le pouvoir & les effets.

Amanzé ne me quitta plus ; Zenara, Azul & Sammis en conçurent de l'inquiétude, je ne l'imaginois pas, je ne cherchai point à la calmer, je les évitai, leur entretien m'auroit été inſupportable ; j'avois un vrai beſoin de ſolitude, je voulois démêler les nouveaux ſentimens qui rempliſſoient mon cœur.

L'attention que l'envie de m'élever au-deſſus des autres m'avoit donnée pour leurs foibleſſes, me fit bien-tôt connoître les miennes, j'en rougis d'abord ; mais que peuvent contre le penchant du cœur les préventions de

l'eſprit ; le mien ſophiſte d'autant plus dangereux qu'il étoit plus habile cherchoit à juſtifier ce qu'il n'oſoit déja plus condamner.

La moderation eſt la vertu des genies bornés, elle eſt néceſſitée en eux, on ne ſe livre aux paſſions qu'avec l'eſprit qu'il faut pour en juſtifier les excès.

Une ame élevée, diſois-je, peut ſe ſoumettre à l'amour, doit-on rougir d'une chaîne que la nature a formée, que les plaiſirs rendent douce & légere, & qu'enfin le dépit & la raiſon, lorſqu'il le faut, ſçavent briſer ?

Le ſommeil, loin de ſuſpendre mes agitations & mes erreurs les augmenta par ſes illuſions ; à mon réveil une de mes Eſclaves me préſenta une Corbeille de fleurs qu'Amanzé m'envoyoit. J'en reſpirois avec délices le doux parfum, lorſque j'apperçus un papier attaché à la tige d'un œillet admirable.

La Poëſie, cet art divin qu'on regarde avec raiſon comme l'ame de l'eſprit, eſt dûe aux Orientaux. Le feu du génie & la fertilité de l'imagination lui donnerent l'être. Amanzé ſçavant dans ce langage s'en ſervoit pour

me déclarer ſon amour, & ſes vers que le Poëte Abou-Kakemi n'auroit pas déſavoué réuniſſoient la juſteſſe & la force de l'expreſſion avec les charmes du goût & des graces.

Lorſque le cœur entraîne l'eſprit, des inſtans de clarté peuvent être utiles, mais lorſque l'eſprit eſt ſéduit, la ſéduction eſt invincible.

Je n'aurois pas répondu à Amanzé s'il n'avoit pas excité ma vanité; l'amour propre cherchoit des expreſſions pour la ſatisfaire, & les recevoit de l'amour ſans s'en appercevoir.

J'imaginai bientôt que j'avois donné un eſpoir flatteur à Amanzé, il arriva chez moi avec l'air de la joie & de la confiance.

Surpriſe, & plus encore allarmée, je lui dis avec une ſéverité que j'eus bien de la peine à m'impoſer.

Ignorez-vous, Seigneur, que les liens qui devoient nous unir ſont rompus; Azul & Zenara ne vous l'ont-ils point encore appris?

Je ne ſçai Madame, me répondit-il, ce qu'ils ont pû me dire, mais j'ai tout oublié en vous voyant, c'eſt de vous

ſeule que dépend mon ſort ; ce n'eſt que de vous que je veux l'apprendre.

S. Vous devez borner, repris-je, toutes vos eſpérances au bonheur que vous deſtine le Calife, j'y prendrai part comme amie de Zenara, & comme fille d'Azul.

Amanzé, pendant que je parlois ainſi, fixoit ſur moi ces regards qu'il étoit ſi dangereux de voir, les miens s'attendriſſoient ; je prononçois les paroles que la raiſon me dictoit avec le ton de l'amour.

Amanzé me laiſſa parler quelques tems ſans m'inter-

rompre, il s'écria enfin : Eſt-ce vous Fatime, qui me tenez un langage ſi oppoſé à l'idée que j'avois de votre eſprit ? je pourrois en appeller à vous-même d'un préjugé indigne de vous, je pourrois vous dire que le penchant de nos cœurs eſt le ſeul maître auquel ce cœur né indépendant doive ſe ſoumettre ; mais puiſque vous ne voulez être à moi que par les ordres d'Azul, qui vous dit que je veuille lui rendre la parole qu'il m'a donné ? La volonté de Zenara ne ſuffit point, elle n'a pû ſans mon conſentement me priver d'un bien ſi précieux.

Vous voudriez donc, Amanzé, repliquai-je, me rendre l'Eſclave de ma rivale.

De votre rivale, Fatime! reprit vivement Amanzé, ſongez-vous à la joie que me cauſent ces mots? non vous ne devez pas redouter une préférence impoſſible, mais je n'accepterai point les bienfaits d'Haroun, ſi je ne puis calmer vos craintes.

J'allois répondre à Amanzé, j'allois peut-être me livrer aux ſentimens qu'excitoient l'ardeur & la généroſité des ſiens, lorſque Sammis me fit dire qu'il venoit me parler par l'ordre d'Azul.

Amanzé eut à peine le tems de ſe ſaiſir de ma main, de la baiſer avec tranſport ; interdite, troublée je ſerrai la ſienne en ſoupirant, & que ne lui dit pas ce ſoupir !

Pouvois-je cacher mon agitation à Sammis ? Je lui appris les détails & les progrès de ma ſituation, il n'oublia rien pour me rendre à la tranquillité.

Fatime, me diſoit-il, j'avois étudié votre cœur, & l'amour propre que j'y voyois me faiſoit imaginer que vous ne ſeriez pas ſuſceptible d'amour ; mais dès que cette paſſion a pû s'établir dans

votre ame, ce même amour propre qui auroit dû vous en garantir la fera parvenir à un excès funeſte. Amanzé eſt inconſtant, leger, il revoltera votre vanité, ou par des infidelités offenſantes, ou par un changement d'autant plus cruel qu'il ſera plus prompt.

Le dépit, la colere, l'orgueil ſe joindront à l'amour & vous formeront une chaîne qui vous accablera.

Mais, Sammis repondis-je triſtement, pouvez-vous aſſez connoître Amanzé pour le juger? Pouvez-vous m'annoncer un ſort ſi funeſte ſur de ſimples ſoupçons?

Ne voyez-vous pas Fatime, repliqua Sammis, combien l'amour vous aveugle déja ? Vous oſez douter de mon attachement, de la droiture de mes intentions ; vous oſez m'accuſer, pour vous confier à Amanzé que vous ne connoiſſez pas ; que l'ambition, l'interêt éloignent de vous, dont le cœur a reçu dans une Cour corrompue & perfide des impreſſions qui feront le malheur de votre vie ; ſongez que ſon ſort ne peut être uni au vôtre que par des tranſports paſſagers que vous racheterez par des larmes éternelles.

Azul, continua Sammis,

m'a prié de vous retenir ſur le bord du précipice, il ne veut point employer une autorité qu'il croit moins puiſſante que votre raiſon & mes conſeils.

Je vous répete les diſcours de Sammis, pourſuivit Fatime, & je ne ſçai s'ils me condamnent ou s'ils m'excuſent, s'ils prouvent la foibleſſe de mon ame, ou la force de la paſſion qui la poſſédoit.

Amanzé cependant avoit regardé comme un aveu déciſif mon trouble, mes ſoupirs & le mouvement involontaire par lequel j'avois ré-

pondu à ſes tranſports, il fut ſurpris de me voir une froideur à laquelle il ne s'étoit point attendu, mais il la fit bientôt diſparoître. Toute la puiſſance de l'amour eſt dans les yeux de ce qu'on aime.

Amanzé s'apperçut de l'effet de ſa préſence. Ah ! s'il avoit été incapable d'éprouver le charme du ſentiment en auroit-il entendu l'expreſſion ? en auroit-il diſtingué toutes les nuances ? Non, c'eſt pour m'affliger qu'Amanzé s'accuſe d'avoir été perfide, il ne fut qu'inconſtant ; il m'aimoit ; des ſouvenirs enchanteurs & précieux

me le perſuadent je veux le croire &... Pardonnez ma chere Zeſbet, continua Fatime en s'interrompant, pardonnez ce tranſport, mais contentez-vous de juger du genre & de l'excès de mes malheurs laiſſer moi une erreur à laquelle ma vie eſt attachée.

Après quelques ſoupirs que Zeſbet répéta, Fatime alloit pourſuivre ſon récit lorſque l'arrivée imprévue de Meſrour le ſuſpendit. Son air troublé & irrité allarma les deux amies. Madame, dit-il à Abbaſſaï, les pieges de ſa méchanceté vous entou-

rent, puiſſai-je toujours les découvrir! obſervez vos démarches, vos diſcours, ne vous livrez pas à vos ennemis.

Ah! c'eſt encore l'amour de mon frere & ſa jalouſie qui me pourſuivent, répondit vivement Abbaſſaï; vous le ſçavez vertueux Meſrour,

Je dois ignorer les ſecrets que mon Maître ne me confie pas, reprit Meſrour, mais apprenez que ce n'eſt point l'amour qui conſpire contre vous, c'eſt une paſſion plus dangereuſe encore parce qu'elle eſt plus éclairée, c'eſt la haine; l'Eſclave favorite

de Zobeïde que j'ai démêlée, confondue parmi vos Eſclaves vous inſtruira des ſoupçons & des deſſeins de cette Princeſſe perfide, je vais vous l'envoyer, je l'ai aſſurée que ſa vie dépendoit de ſa ſincerité, écoutez-la, vous déciderez enſuite de ſon ſort, & mon zéle, mon attachement veilleront ſans ceſſe ſur le vôtre.

Meſrour en diſant ces mots ſortit; il laiſſa Abbaſſaï interdite & tremblante; elle ne voyoit de toutes parts que des précipices ouverts ſous ſes pas & elle ne craignoit que pour Giafar, Fatime la raſ-

ſuroit

ſuroit, les interêts de ſa chere Zeſbet lui étoit plus chers que les ſiens, mais accoutumée à l'infortune, elle en étoit moins facilement abbatue. Les malheurs forment le courage, & cette fermeté de l'ame qu'ils produiſent n'eſt-elle pas une ſage compenſation de la nature?

Fin de la ſeconde Partie.

ABBASSAÏ.

ABBASSAÏ,

HISTOIRE

ORIENTALE.

TROISIEME PARTIE.

De l'Imprimerie de BAGDAD.

Et ſe trouve à Paris,

Chez BAUCHE, Fils, Libraire, Quay des Auguſtins, à l'Image Ste. Géneviéve.

M. DCC. LIII.

ABBASSAÏ,

HISTOIRE

ORIENTALE.

L'Esclave de Zobeïde éperduë & tremblante, vint embraſſer les genoux d'Abbaſſaï, Madame, lui dit-elle, j'implore la bonté & l'équité de votre cœur. Il eſt vrai, j'ai voulu vous perdre, mais ne me puniſſez pas d'un crime ou l'on me

forçoit ; Eſclave de Zobeïde, j'ai toujours eu une obéiſſance aveugle pour ſes volontés, je croyois que tel étoit mon devoir, mon repentir & ma ſincérité vont reparer cette erreur.

Sois aſſurée du pardon que je t'accorde, répondit Abbaſſaï, leve-toi, & m'apprens les motifs d'une haine qui doit me ſurprendre.

Zobeïde eſt née hardie & artificieuſe, reprit l'Eſclave, capable des paſſions les plus violentes, elle ſçait prendre le maſque de la modération. Sa naiſſance, ſa beauté, ſes richeſſes, lui attirerent des

vœux qu'elle rejetta. Maîtreſſe abſoluë de ſon ſort dans un âge ou l'indépendance eſt un écüeil, elle affecta une ſévérité extrême, elle déclara enfin qu'elle ne vouloit engager ni ſon cœur ni ſa liberté.

Je condamnois une réſolution qui me paroiſſoit déplacée, je voulois inſpirer à Zobeïde l'amour d'elle-même & des plaiſirs ; il me fallut bientôt lui donner des leçons contraires. Je vis que la retenuë de Zobeïde n'étoit qu'une feinte odieuſe, elle fuyoit la contrainte d'un époux pour ſe livrer à un déſordre honteux.

Souvent elle me forçoit de lui amener de vils inconnus. C'étoit toujours à des étrangers que je m'adreſſois, je leur offrois l'hoſpitalité, & profitant des ténébres de la nuit pour les introduire & les renvoyer ; les ſecrets de ma Maîtreſſe étoient aſſurés, ſa réputation ſans tache.

Zobeïde vivoit ainſi lorſque l'amour changea ſon cœur. Elle vit Giafar, & conçut pour lui la paſſion la plus violente, il fut bien-tôt l'unique objet de ſes déſirs.

Des affaires qu'elle ſuppoſoit ſans ceſſe, conduiſoit chaque jour ſes pas au Palais

du Viſir, il l'écoutoit favorablement, ſon amour propre flatté augmenta ſon amour.

Zobeïde trop fiere pour faire des avances, trop impatiente pour attendre, ſçut faire déſirer à Jahia de l'unir avec ſon fils, mais Giafar mépriſa ſes richeſſes, & rabaiſſa même ſa beauté.

Une haine implacable ſuccéda dans le cœur de Zobeïde à l'amour qui le poſſédoit, il étoit difficile de ſatisfaire cette nouvelle paſſion; la faveur d'Haroun rendoit Giafar impénétrable à ſes traits. Les difficultés n'ont jamais anéanti les deſſeins de Zobeïde,

elle réſolut de ſe faire aimer d'Haroun.

Elle affecta une retraite encore plus auſtere, elle ne paroiſſoit qu'aux Moſquées & dans les lieux où ſa piété relevoit l'éclat de ſes charmes ; elle fut bien-tôt l'admiration de Bagdad, le Calife entendit parler de ſa beauté & de ſa vertu, il la vit, l'aima, & s'unit à elle.

Giafar attaché à tout ce que ſon Maître aimoit, rendit des hommages ſincéres à Zobeïde, il ne pouvoit imaginer la fureur qui l'animoit contre lui, il ne croyoit pas qu'elle ſçut ſes refus.

Ce fut cependant en vain que Zobeïde employa mille artifices pour perdre Giafar, ils échouérent contre l'amitié d'Haroun. L'ambition la conſoloit quelques fois d'avoir ſacrifié ſes déſirs déréglés à ſa vengeance. L'amour du Calife pour vous vint troubler cette nouvelle paſſion, & déſeſperer Zobeide.

La vanité d'une femme qui n'aime point mais qui ſe croit digne de l'être uniquement, eſt plus dangereuſe que la douleur de l'amour outragé, Zobeïde reſolut de vous rendre mépriſable aux yeux de votre frere; elle vous expoſa

au malheur de devenir la proye de ſes déſirs criminels.

O Ciel ! qu'entens-je, interrompit Abbaſſaï, quoi le danger dont Zulima vint me délivrer étoit un piége odieux de Zobeïde.

Oui, Madame, repliqua l'Eſclave, & lorſqu'un ſi affreux complot eut échoué, Zobeïde, ſçut renfermer ſa rage pour n'être pas ſoupçonnée. La confidence que lui fit le Calife du ſerment qu'il avoit éxigé de Giafar la combla de joye.

Les deux objets de ſa haine réunis, & dans un péril ou tout les entraînoit, lui paru-

rent deux victimes qu'il ſeroit facile d'immoler, mais la fidelité de Giafar trompa ſes projets ; pour l'ébranler elle vous fit parvenir (je ne ſçai par quel moyen,) une lettre qui porta la douleur dans votre ame, depuiselle a toujours été perſuadée que Giafar avoit éte parjure, mais elle n'oſa vous accuſer au Calife ſans prouver ſon accuſation ; elle ſoupçonne cependant toutes vos démarches, pour s'en inſtruire elle m'a fait vendre au Chef de vos Eunuques, elle devoit me racheter à votre retour de la Mêque, mais puiſque vous allez diſpoſer à votre gré de mon ſort, je

vous conjure d'en avoir pitié.

Fatime & Abbaſſaï pénétrées d'horreur de tout ce qu'elles entendoient, ne pouvoient ſe perſuader des vices ſi étrangers à leurs ames, elles renvoyerent l'Eſclave à Meſrour.

Ma chere Fatime, dit alors Abbaſſaï, vous le voyez, j'ai perdu Giafar, je l'ai ſéduit, ſans mon funeſte amour, fidele à Haroun, la cruelle Zobeide n'auroit jamais aſſouvi ſa vangeance, je l'arme du poignard dont elle percera le ſein de mon Epoux; quelle image! je le vois expirer ſous les coups que j'ai

moi-même conduits. Chaſſez des idées ſi terribles, répondit Fatime, les ſoins de Meſrour vous garantiront de leur réalité, il avertira Giafar, il veillera à votre ſureté; retabliſſez le calme dans votre ame ſi vous voulez vaincre l'infortune, j'ai ſuivi les conſeils que je vous donne; continuez donc, reprit Abbaſſaï, continuez à ſoutenir ma conſtance par l'exemple & les détails de la votre.

A ces mots Fatime ſoupira, en prometant à Zeſbet une confiance ſans bornes, elle prévoyoit la douleur que des ſouvenirs cruels alloit renou-

veller, mais, ſe plaindre; raconter ſes peines à une ame capable de les partager, eſt le ſeul plaiſir d'un cœur ſenſible & malheureux. Elle pourſuivit ainſi ſon hiſtoire.

Amanzé m'avoit à peine perſuadée de ſon amour qu'il m'en demandoit le prix, il avoit cru qu'il étoit aimé avant que j'euſſe connu moi-même mes ſentimens, il paroiſſoit en douter lorſque je l'aſſurois de leur ſincerité

Ma fierté, les principes que Sammis m'avoit donnés, les préjugés qu'on nous inſpire dans l'enfance me défendoient de me rendre à ſes de-

ſirs, Amanzé me les reprochoient avec aigreur, avec impatience.

Si j'avois ſçu alors combien les hommes nous rendent néceſſaires ces préjugés, l'intérêt de mon amour eut éternisé ma réſiſtance.

Quelle inconſéquence! les hommes pretendent que des ames qu'ils croyent foibles réſiſtent aux forces réunies de leurs ſéductions, & d'un ſentiment auſquels ils cédent eux-mêmes.

Quel caprice injuſte! ils cherchent ſans ceſſe à augmenter le penchant que la nature a mis en nous, ils

enyvrent nos cœurs d'amour & de défirs pour hâter notre défaite, & nous puniſſent de ne l'avoir pas aſſez retardée.

Mais il eſt inutile de raiſonner ſur les travers de l'eſprit humain ; ne penſons qu'à prévenir les malheurs où ils nous expoſent.

Amanzé ne pouvoit m'épouſer avant ſon union avec la Princeſſe Abbaſſide, & ſans le conſentement du Calife.

Je ne le voyois que chez Zenara, il ne pouvoit me parler ſans témoins, il m'écrivoit ſouvent ; l'eſprit, le

ſentiment, l'emportement de l'amour animoient ſes expreſſions, les caracteres qu'il traçoit étoient des traits enflammés qui embraſoient mon ame; je reſſens encore le pouvoir invincible de ces gages trompeurs & chéris; les lettres d'Amanzé ſont les ſeuls biens que l'amour m'ait laiſſé, elles me tiennent lieu du bonheur & de l'eſperance, & quelquefois dans le délire qu'elles me cauſent, elles me font jouir de l'un & de l'autre.

Amanzé oppoſoit aux reproches que je lui faiſois ſur l'impatience de ſes déſirs, tant d'eſprit & tant d'amour

que je me condamnois moi-même.

Je ne voudrois, me disoit-il, fixer vos irrésolutions que pour vous convaincre par ma constance de la fausseté de vos craintes & de la vérité de mon amour; mais ces irrésolutions m'allarment, j'aimerois mieux vous trouver cruelle que légere, je ne sens, je n'imagine de bonheur que celui de vivre avec vous, par vous & pour vous.

" Devois-je imaginer, ma chere Zesbet, que des sentimens si tendres, si délicats, pouvoient être éprouvés & même connus d'un

cœur

cœur volage & leger.

Sammis ſoutenoit ma foibleſſe par les ſoupçons qu'il m'inſpiroit, par les conſeils qu'il me donnoit; Amanzé s'en apperçut & parvint à les rendre inutiles.

Il avoit fait embellir une maiſon de campagne que Zenara avoit auprès de Samarcande, la ſituation la plus charmante la rendoit délicieuſe, elle étoit bâtie ſur un côteau au pied duquel couloit une riviere tranſparante qui bordoit une prairie émaillée de fleurs. Amanzé devoit y donner une fête digne de ſa magnificence, Ze-

nara & Azul n'attendirent pas le jour fixé pour ſe rendre chez Amanzé.

L'appartement qui m'étoit deſtiné étoit orné avec tous les charmes du gout & les délices de la volupté, il joignoit celui d'Azul qui l'avoit exigé ainſi.

Je me couchai avec une triſteſſe que les empreſſemens d'Amanzé n'avoient pu diſſiper, elle étoit ſans doute le préſage de mes malheurs. L'accablement m'avoit enfin conduite au ſommeil, lorſque le ſon d'une voix chérie paſſa juſqu'à mon ame, & m'éveilla.

Amanzé me conjuroit avec ardeur de lui pardonner ſa temerité ; vous pouvez la punir, me diſoit-il, le voudriez vous, Fatime, non, ſongez donc que le moindre éclat reveilleroit Azul & me perdroit ; mais je crains moins la perte de ma vie que celle de mon bonheur.

J'étois trop hors de moi-même pour repondre à Amanzé, la joye, l'émotion de l'amour, les agitations de la crainte, mille ſentimens tumultueux s'étoient emparés de mon cœur, ils céderent bien-tôt à un juſte dépit.

En voulant m'oppoſer à des

tranſports contre leſquels la raiſon me défendoit encore ; je m'appperçus que ma réſiſtance étoit vaine ; des guirlandes de rubans & de fleurs dont mon lit étoit orné me ſervoient de liens ; je voulois éclater en reproches, Amanzé qui s'étoit précipité dans mes bras me ferma la bouche par ſes baiſers, je ne reſpirois que par lui, le feu de ſon amour me tenoit lieu de l'air qui donne la vie, ce raviſſement accabloit mon ame ; j'en craignois l'anéantiſſement, qu'il eut été heureux pour moi qu'elle eut ceſſé d'être dans cet inſtant fortuné, celui qui le ſuivit fut le

commencement de mes peines.

Laiſſe-moi, cruel, laiſſe-moi, dis-je enfin à Amanzé, oſe-tu employer la violence contre une femme qui t'adore ? l'amour ne ſuffiſoit-il pas pour me vaincre, tu devois tout eſperer de ſon pouvoir, ton emportement te ravit un triomphe flatteur.

Je ſuis heureux, Fatime, repondit Amanzé, la trop longue attente du bonheur fait ſouvent languir les déſirs, j'ai ſatisfait les miens dans le tems de leur force, les tranſports ſont au-deſſus du

ſentiment ; mais, continua-t'il, je vais briſer des liens déſormais inutiles, ou plutôt je vais vous les préſenter ; vengez vous, Fatime, que ces chaînes qui ont aſſuré ma victoire vous repondent de la votre ; c'eſt dans le ſein de la félicité qu'il faut enchaîner un amant, le ſejour de l'inconſtance n'eſt pas loin de celui du bonheur.

Ce diſcours, l'air leger avec lequel Amanzé l'avoit prononcé, me percerent le cœur, mes larmes furent les interprêtes d'une douleur d'autant plus vive qu'elle ſuccéda rapidement à l'excès du plaiſir.

Amanzé parut s'allarmer, il me demanda avec un tendre empreſſement le ſujet de mes pleurs.

Ingrat, lui repondis-je, loin de calmer de trop juſtes craintes, tu les réveille, ou plutôt tu les juſtifie, c'eſt dans mes bras que tu dédaignes le ſentiment, que tu m'annonce ton inconſtance, & tu feins encore d'ignorer l'horreur dont tu remplis mon ame.

Quel injuſte caprice! reprit Amanzé, quoi, Fatime! vous vous affligés de ce qui devroit vous enchanter, & quelle idée vous êtes vous

formée de l'amour? la vivacité, l'emportement précedent le bonheur qu'il fait déſirer, une douce joye le ſuit, elle s'exprime par un aimable badinage, elle ranime le ſentiment qui l'a fait naître, & que la triſte langueur éteindroit.

Je vous entends, Amanzé, repris-je, mais c'eſt un peu tard me parler ce langage odieux, que vous avois-je fait pour me tromper ſi cruellement? que vous ai-je fait pour me détromper ſi promptement? falloit-il réunir la violence à la ſéduction pour aſſurer mon malheur!...

Votre

Votre folie eſt ſinguliere, Fatime, interrompit Amanzé ; venez l'oublier dans mes bras, mes careſſes vous calmeront mieux que mes diſcours.

Ne m'approche pas, lui dis-je, ou éveillant Azul je vais découvrir ton attentat & ma honte.

Je joignis à cette menace une colere ſi vraie qu'Amanzé fut obligé de me quitter.

Ma ſituation ne ſe peut exprimer, ma chere Zeſbet ; je n'entreprendrai point de la peindre, vous devez concevoir par tout ce que je vous ai dit de mon eſprit & de

mon cœur combien je ſouffrois ; l'amour change le caractére, mais il ne l'aneantit pas. Vous avez vû Zulima coupable malgré ſa vertu, mais déchirée de remords, vous me verrez abaiſſer malgré mon orgueil, mais déſeſperée de ma foibleſſe humiliante.

Je prévoyois tous mes malheurs, & je ſentois que je ne pouvois m'en garantir ; j'excitois en vain mon dépit, l'amour l'affoibliſſoit ; je voulois fuir pour jamais Amanzé, mais cette réſolution m'arrachoit à moi-même, ſa néceſſité, ſon impoſſibilité,

me déchiroient tour à tour.

Enfin je me déterminai à recourir à Sammis, à lui confier mes peines, je crus alors que la raiſon avoit vaincu l'amour.

Tout dans la nature, (& même l'ingrat Amanzé,) jouiſſoit des douceurs du ſommeil, lorſque j'envoyai à Caſgar une de mes Eſclaves; je priois Sammis d'acourir à mon ſecours: je me repentis bien-tôt de cette demarche, j'éprouvai qu'il eſt dangereux d'exécuter trop promptement ce qu'on réſout contre l'amour.

J'avois vu Amanzé avant

l'arrivée de Sammis, & ſes yeux avoient écrit ſa grace dans mon cœur.

Je parlai à Sammis des agitations de mon ame, & je lui en cachai la véritable cauſe, il m'eut arrachée à un danger qui m'étoit cher.

Amanzé me demandoit avec tant d'inſtance d'entendre ſa juſtification, la triſteſſe dans laquelle il étoit plongé me paroiſſoit ſi naturelle que je condamnois ma colere; je l'attribuois à la délicateſſe de mon amour propre, je me trouvois coupable, je deſirois avec ardeur d'être convaincue de mes

torts ; je ne promis cependant rien à Amanzé, je ne repondis point aux lettres qu'il m'écrivit, mais il lut dans mon ame.

Que vous dirai-je encore ? la contrainte que je m'imposai donna de nouvelles forces à mon amour, j'oubliai enfin des craintes trop fondées & trop juſtifiées, j'oubliai ma colere, la lueur de raiſon qui me reſtoit s'éteignit, l'illuſion lui ſuccéda, je crus voir dans le cœur d'Amanzé les ſentimens que j'éprouvois : D'autant plus aiſément ſéduite que l'emportement des deſirs d'Amanzé rendoit la

ſéduction plus facile & plus forte.

La premiere foibleſſe d'une femme pour un Amant, & le premier pardon qu'elle lui accorde ſont également dangereux pour elle, l'une lui donne le droit de l'offenſer, l'autre en forme l'habitude en aſſurant l'impunité.

Bientôt Amanzé ne ſe contraignit plus, il alloit juſqu'à faire l'éloge de la legereté, & tel étoit l'aveuglement de mon amour, j'étois enchantée des graces avec leſquelles il ſoutenoit un ſiſtême qui me deſeſperoit.

J'imaginois ſouvent que

ces diſcours dont mon cœur étoit bleſſé, n'étoient que des jeux de l'eſprit, les empreſſemens d'Amanzé achevoient de m'en perſuader.

Que cette erreur m'étoit néceſſaire! que n'a-t-elle toujours duré!

Notre retour à Samarcande l'avoit augmentée, j'y pouvois moins examiner Amanzé, je ne le voyois que lorſqu'il le déſiroit, & ſes deſirs lui donnoient l'air du ſentiment; un inſtant fatal me detrompa pour jamais.

J'étois un jour chez Zenara, un Eſclave d'Amanzé me rendit une lettre de ſon Maî-

tre, Amanzé me ſupplioit de me trouver à la fin du jour dans un boſquet des Jardins de Zenara.

Je me derobe à tous les yeux, l'amour précipite mes pas, que devins-je en approchant du lieu ou je devois trouver Amanzé! Je l'entens parler avec vivacité, j'écoute; ces mêmes diſcours qu'il avoit employés à me ſéduire étoient répétés à Melkaïr; Amanzé ne pouvoit me donner une rivale dont j'euſſe plus à rougir.

Melkaïr étoit non-ſeulement indigne d'un attachement, mais même d'un déſir

paſſager ; avec une figure ignoble, peu d'eſprit, elle n'avoit eu que des aventures dèshonorantes ; & cependant elle m'étoit préférée ; ſon triomphe fut parfait, Amanzé lui promit de ne plus me revoir.

Un cri que je pouſſai malgré moi ſuſpendit la reconnoiſſance de Melkaïr & de bonkeur d'Amanzé. Ils me reconnurent, & diſparurent à mes yeux. Je voulois les ſuivre, mes forees épuiſées par la douleur ne me le permirent pas.

Je tombai ſans connoiſſance au pied d'un arbre ; Sam-

mis, dont les yeux attentifs voyoient juſqu'à la moindre agitation de mon ame, m'avoit ſuivi, il me ſecourut.

Votre douleur eſt trop exceſſive, Fatime, me dit-il, (lorſque je pûs l'entendre.)

Ah Sammis, interrompis-je, ne m'accablez pas par des reproches & des conſeils trop inutiles dans l'état où je ſuis. J'a vu Amanzé dans les bras de.... je n'oſe la nommer.... il l'aime comme il devroit aimer Fatime; les mêmes diſcours, les mêmes tranſports.... J'ai tout entendu, me repondit Sammis;

je conçois tout ce que vous reſſentez, j'ai vû Melkaïr.

Vous ſçavez donc qu'Amanzé me ſacrifie, repris-je? tout ce que j'aime, tout ce que je puis aimer m'abandonne; voyez l'horreur de ma ſituation? j'aurois ſoutenu la vue d'Amanzé infidele, mais je ne puis vivre ſans le voir, tout perfide qu'il eſt.

Et qui vous interdit cet eſpoir funeſte, repliqua Sammis, la même legereté qui vous enleve Amanzé, vous le ramenera; vous lui reprocherez ſon infidelité.

Il n'en rougira pas, re-

pris-je, il a voulu m'en rendre témoin.

Sammis ne pouvoit imaginer cet excès de noirceur; il avoit raiſon, Amanzé n'en étoit pas capable; ſon Eſclave m'avoit rendu une lettre deſtinée à Melkaïr, Amanzé ayant rencontré Melkaïr au lieu où il l'attendoit, n'avoit point éclairci la mepriſe.

Malgré tous les maux qu'il m'a cauſé, je lui rends juſtice, c'eſt un devoir dont on ne peut ſe diſpenſer même envers ſon ennemi; on s'en acquite avec plaiſir envers ſon Amant, ou il ſatisfait la paſſion, ou il l'excuſe.

Amanzé avoit de la droiture dans le cœur, de la douceur dans le caractére, on étoit ſûr de le ramener à des ſentimens de tendreſſe & de reconnoiſſance, tant que la prévention n'étoit pas établie dans ſon eſprit, mais cette prevention fatale ne s'en effaçoit point.

C'étoit ainſi que la chaîne accablante de mon amour & de mes malheurs ſe formoit; trop infortunée d'avoir trouvé réunies dans le même objet les qualités du cœur & de l'eprit qui excitent l'amour, & les défauts qui en puniſſent.

Sammis cependant m'avoit ramenée au Palais d'Azul, il ne me quittoit point, il compatiſſoit à mes peines, il entroit d'abord dans tous mes projets, il m'en découvroit enſuite les dangers, je lui avois appris toutes mes foibleſſes ; la confiance qu'il m'inſpiroit étoit le ſeul lien (qui dans ma douleur) m'attachoit à la vie.

On eſt flatté de voir compatir aux foibleſſes humaines, ceux qui par leur eſprit ſemblent s'élever au-deſſus de l'humanité.

Sammis ſçut avec tant d'art exciter mon amour propre,

& un reſte de fierté, que je crus la haine établie dans mon cœur ; le ſilence, l'indifference d'Amanzé la méritoient ; le depit lui reſſemble, il en a le langage, & tous deux ſervent l'amour.

J'écrivis à Amanzé avec toute la fureur que l'outrage inſpire à un cœur qu'il n'a pû guerir.

Amanzé avoit trop d'eſprit pour s'offenſer des tranſports de ma colere, il devoit faire plus, il devoit m'en conſoler.

Haroun cependant fut ſurpris & irrité des retardemens qu'Amanzé apportoit à ſon

retour à Bagdad. Il envoya Mohammed, fils de Jahia, obſerver une conduite qu'il ſoupçonnoit.

Votre tendreſſe pour le frere de Giafar ne vous aveugle point, Zeſbet, Mohammed par ſes vertus & par les rares qualités qu'il réunit eſt digne du ſang des Barmecides.

Il avoit des ordres ſécrets du Calife pour examiner auſſi Zenara & Azul, il connut bientôt l'innocence de leur cœur. Il vit avec ſurpriſe dans celui d'Amanzé des deſirs & des caprices momentanés l'emporter ſur une ambition raiſonnable

raiſonnable & flateuſe, il fit honte à Amánzé de ce travers, il lui déclara que le Caliſe lui avoit ordonné de le ramener à Bagdad.

Les conſeils & le deſſein de Mohammed lui coûterent cher, ils exciterent dans mon ame une haine pour lui injuſte, mais invincible, & pour ſon malheur il s'enflamma pour moi de tous les feux de l'amour.

L'idée d'une cruelle ſeparation en me deſeſperant, m'éclaira ſur la paſſion qui ſe déguiſoit dans mon cœur. Amanzé ne m'aimoit plus, mais ſuffit-il de n'être point

aimé pour ſe conſoler de la perte de ce qu'on adore, cet objet qui réunit tous les ſentimens, qui excite toutes les paſſions de l'ame, quoi qu'il en faſſe le tourment, en eſt la vie.

Hélas! avant le malheur que je craignois j'en devois éprouver de bien plus cruels encore. La paſſion que j'avois inſpirée à Mohammed le retenoit à Samarcande, & retardoit le départ d'Amanzé.

Sammis cherchoit à reveiller mon amour propre, il propoſoit chez Zenara des queſtions ſingulieres, tout ce qu'il m'avoit appris

m'en rendoit l'intelligence facile; mais cet amour propre qu'il vouloit ranimer étoit anéanti, ou plutôt confondu avec l'amour. Je faiſois mon unique gloire des triomphes d'Amanzé, loin de lui diſputer des prix flateurs, je n'étois ſatisfaite que lorſqu'il remportoit ceux du ſçavoir, du gout, & de l'éloquence. Quel auroit été mon bonheur ſi l'ingrat avoit merité celui de la fidelité? mais, non, l'amour, la conſtance d'Amanzé n'auroient pû augmenter une paſſion dont l'excès ne pouvoit recevoir d'accroiſſement. Sammis voyoit avec douleur qu'elle ne s'af-

foibliſſoit pas, il bornoit tous ſes ſoins à m'obliger de la cacher.

Un jour qu'Amanzé avoit réuni en ſa faveur tous les ſuffrages de l'admiration, Sammis me reprochoit la joye qui brilloit dans mes yeux. Vous êtes injuſte, lui dis-je, le plaiſir que cauſe à l'eſprit des idées exprimées agreablement eſt le ſeul plaiſir qui m'affecte, m'entendez-vous louer celui à qui ces idées appartiennent?

Eſt-il un éloge plus fort & plus vrai que l'amour, me repondit Sammis, les yeux avec leſquels on regarde ce qu'on

aime, marquent mieux l'eſtime qu'on en fait que la louange la plus outrée. Cet objet qu'on ne ſe laſſe jamais de voir, d'entendre & de deſirer, réunit pour nous la beauté, l'eſprit, & tout ce que l'imagination peut nous repreſenter de bonheur & de plaiſirs.

Eh bien, repliquai-je vivement, apprenez Sammis que je n'éprouve point tous ces ſentimens, je hais Amanzé, je dois le haïr, & ma haine ſera éternelle.

Sammis ſourit de la colere qui m'avoit dicté ces mots, mais pour mon malheur

Amanzé les avoient entendus, il n'en falloit pas tant pour le decider, ſa vanité lui perſuada qu'il ne devoit point ſouffrir le triomphe de ma raiſon, & comme il prenoit toujours pour de l'amour l'impatience de ſes déſirs, il ne chercha plus qu'à me convaincre de ſon repentir & de ſon retour.

Depuis le jour fatal de ſa premiere infidélité, je ne l'avois point vû chez moi, je n'avois pas eu la force de prendre des arrangemens pour le refuſer; il étoit à mes genoux avant que mes yeux euſſent pu m'apprendre le ſu-

jet de l'émotion de mon cœur.

Je reſpirai enfin, & m'éloignant d'Amanzé, Seigneur lui dis-je, eſt-ce encore ici une erreur que cauſe l'excès de votre amour? cherchez-vous Melkaïr en ces i eux?

Non, Madame, répondit Amanzé, (en s'oppoſant à une fuite qui déja m'étoit devenue impoſſible,) non, je ne cherche point Melkaïr, c'eſt un pardon généreux que je viens obtenir de Fatime.

Il n'eſt plus tems, Amanzé, repliquai-je, je vous aimois.... & quel amour poſſédoit mon ame!... vous n'en

avez pas connu le prix ; avec une barbarie extrême vous avez percé ce cœur dont vous étiez le bonheur & la vie, un juſte reſſentiment vous l'enleve à jamais, la raiſon m'éclaire, vos outrages m'inſpirent tous les tranſports de la haine, vous avez mépriſé les dons de mon amour, redoutez les effets de la paſſion qui lui ſuccéde.

Je ne redoute rien, s'écria Amanzé, (en m'embraſſant avec ardeur malgré ma réſiſtance,) quoi, Fatime, vous m'aſſurez de votre haine du ton dont on aſſure du plus violent amour, que vous m'aimez

mez encore & que je ſuis heureux ; qu'Amanzé l'auroit été en effet ſi les plaiſirs que fait éprouver l'amour vrai & ſincére pouvoient être comparés à ceux qui n'en ſont qu'une imparfaite image.

Je pardonnai tout, j'oubliai tout, je reçus une nouvelle exiſtence. Amanzé me promit de ne plus voir Melkaïr, mais ce n'étoit point un ſacrifice, l'inconſtance étoit une jouiſſance pour lui.

Sammis gémit de mon nouveau bonheur, ou plutôt de ma nouvelle illuſion, Mohammed en fut deſeſperé, les froideurs d'Amanzé avoient

fait naître ſon eſpoir, notre réunion l'éteignit, & détermina ſon départ.

Tout avançoit l'inſtant funeſte qui devoit me ſéparer d'Amanzé, Zenara par ambition le déſiroit, Azul par la crainte que lui inſpiroit ma paſſion, Mohammed par raiſon & par dépit, mais Amanzé m'en parut affligé, & je ſçus le retarder.

Amanzé exigea de moi une diſſimulation permiſe dans la ſituation où j'étois; mes regards retinrent Mohammed, Amanzé m'a depuis reproché ce ſacrifice que je lui avois fait en m'a-

baiſſant à la tromperie, mais il ſçait bien que mon cœur n'a jamais brulé que pour lui, les ſuppoſitions offençantes ſont les armes offenſives de l'ingratitude.

L'aſtre fatal qui préſidoit à ma naiſſance, qui régloit mon deſtin, me conduiſoit de malheurs en malheurs; déja Amanzé, laſſé de me tromper ou de ſe tromper lui-même, revenoit à ces erreurs qui m'avoient tant couté de larmes; la raiſon que j'avois ſacrifiée, l'orgueil, le dépit que j'avois immolés ne pouvoient plus me ſecourir, l'offenſe m'affligeoit ſans

m'irriter. Je ne ſçavois plus qu'aimer, & mon amour étoit toute ma confiance, ma conſolation, mon eſpoir. Je croyois que ma conſtance toucheroit enfin Amanzé, la pitié qu'excitoit en lui ma douleur me le perſuadoit, mais que le langage de ce ſentiment eſt cruel !

Je ſuis coupable, Fatime, me diſoit Amanzé, j'ai dû connoître la force & la vérité de votre paſſion, je devois la craindre pour vous, & je vous y replonge, lorſqu'elle alloit peut-être s'éteindre. Je ferai le malheur de vos jours, tandis que je

voudrois racheter de mon ſang la moindre de vos peines ; je rendois juſtice à Melkair lorſque je lui laiſſois me ſuppoſer un ſentiment qui n'eſt pas fait pour mon cœur, mais je ferois une injure mortelle à Fatime de ne point la détromper.

Nous ne déterminons pas notre penchant, nous n'avons pas le choix de nos paſſions, je ne puis vous offrir que de l'amitié, & vous ne voulez de moi que de l'amour. Vous voyez l'amitié comme un ſentiment qui ne peut ſatisfaire votre ame, & je vois l'amour comme un phantome

que je ne puis embraſſer.

Plaignez-moi de ne pouvoir ni vous adorer ni vous conſoler, & ne me haïſſez pas.

Oui, je te plains, diſois-je, apprends que les larmes que tu me fais répandre ſont préférables à l'indifference qui accable tes jours, un charme que tu ne peux concevoir en adoucit l'amertume, & ton état eſt entierement digne de pitié. Mais ne ſerois-tu point de ces Génies condamnés par l'Etre ſuprême, exilés ſur la terre, ils cherchent à nous faire partager leurs malheurs;

comme toi, ils ont la faculté de penſer, & ſont incapables de ſentimens, ils ont le don de plaire, & ne peuvent aimer. Tantôt je parlois ainſi à Amanzé, & tantôt je lui faiſois des portraits affreux de l'ingratitude. Juge de l'horreur de ce vice, lui diſois-je, par l'origine que lui ſuppoſe une nation ſçavante & éclairée.

La diſcorde, diſent les Grecs, revenoit des nôces de Thetis, elle retournoit aux enfers, la joye des fureurs qu'elle venoit d'exciter rempliſſoit ſon ame, elle entra dans la Barque de Caron.

Les méchants repoſent dans le ſein du crime, la diſcorde s'endormit ; mais la Barque s'étant enfoncée, la Déeſſe tomba dans le fleuve, Léthé la ravit & en jouit, elle conçût & donna le jour à une fille ; Léthé oublia bientôt la diſcorde, la douleur qu'elle en reſſentit lui fit donner à ſa déteſtable fille le nom d'ingratitude ; les enfers refuſerent de recevoir la nouvelle Déeſſe, elle vint ſur la terre, & les hommes lui dreſſerent des Autels.

Tels étoient mes diſcours, le déſir de perſuader Amanzé, & celui de lui plaire me

rendoient quelquefois l'uſage de mon eſprit, Amanzé en préferoit le langage à celui du ſentiment, le plaiſir qu'il prenoit à m'entendre renouvelloit ſes tranſports, & me faiſoit eſpérer de le fixer en ſe ſéduiſant.

Il devoit m'épouſer à ſon retour de Bagdad, Azul & Zenara, perſuadés que ma paſſion étoit invincible, l'avoient éxigé, ce moment étoit l'objet de tous mes déſirs.

L'eſclavage que j'avois craint me paroiſſoit le plus heureux des liens, cette rivale inſuportable à mon or-

gueil ne m'allarmoit plus. l'excès de l'amour par un contraſte bizare, excite & éteint la jalouſie, mes jours alloient être attachés à ceux de mon Amant, & je ſçavois que l'objet aimé ſuſpend toutes les douleurs de l'ame; mais le pouvoir fatal à qui rien ne réſiſte, dont les arrêts ſont immuables, décida bien autrement de mon ſort.

L'amour de l'indépendance, une répugnance invincible pour l'aſſujettiſſement étoient les raiſons ſecrettes qui faiſoient haïr à Amanzé la Cour d'Haroun, il ne parvint que trop à s'en fermer

l'entrée pour jamais.

Nezam, un des principaux Eunuques du Calife, vint à Samarcande, il conduiſoit à Bagdad des Eſclaves qu'il avoit achetées pour ce Prince, il devoit ſa fortune à Amanzé, il voulut lui témoigner ſa reconnoiſſance.

Parmi les Eſclaves deſtinées au Calife, il y avoit une Circaſſienne qui jouoit du Luth avec une perfection & un art qu'on n'avoit jamais égalé.

Nézam perſuadé qu'Haroun jouiroit ſeul du talent de Zoulouk, (c'eſt le nom de cette fatale Eſclave,) offrit à ſon

bienfaicteur un plaiſir qu'il ſçavoit devoir le flatter ; Amanzé entendit Zoulouk : l'admirer, la déſirer, l'aimer furent les ſentimens que produiſit un même inſtant dans le cœur d'Amanzé.

La réunion des charmes de la figure, de l'eſprit & du ſentiment n'avoit point fait ſur le cœur d'Amanzé l'impreſſion que firent les ſons de Zoulouk.

Eh que ſervent les qualités les plus parfaites & les plus déſirables ; des talens auſquels on ne devroit pas même les comparer leur ſont préféres.

Les premieres fautes contre le devoir conduiſent à l'infidélité totalle. Nezam manquoit à ce qu'il devoit à ſon Maître ; la trahiſon pouvoit-elle lui couter, il vendit Zoulouk à Amanzé.

J'ignorois la témérité, l'imprudence d'Amanzé, & mon nouveau malheur.

J'allois trouver Azul dans une ville peu éloignée de Samarcande, un orage affreux me ſurprit en chemin ; la maiſon qu'Amanzé deſtinoit à ſes plaiſirs & à ſes parjures m'offrit un azile.

L'Eſclave qui la gardoit fut embaraſſé en me voyant,

je ne m'en apperçois pas, j'entre, qu'elle eſt ma ſurpriſe ! lors qu'une femme que je ne connoiſſois point vint ſe jetter à mes pieds, Zoulouk, (car c'étoit elle-même,) me conjuroit de la rendre au Calife, de l'arracher des bras d'Amanzé ; ce diſcours que je ne comprenois pas me cauſoit un ſaiſiſſement mortel ; je laiſſois Zoulouk à mes genoux, je la releve enfin ; elle m'explique l'attentat d'Amanzé, j'entends avec ſurpriſe qu'elle préfere la gloire de plaire au Calife à l'amour d'Amanzé.

Quoi, m'écriai-je, Aman-

zé peut-il aimer ſans être aimé ? ah ! c'eſt une vengeance de l'amour.

Zoulouk s'apperçut qu'elle parloit à une Rivale, elle changea de ton & de langage.

Madame, me dit-elle, je voulois vous intéreſſer en ma faveur, je vous montrois une vertu pour vous cacher une foibleſſe, mais puiſque vos intérêts ſont unis aux miens, je ne feindrai plus une ambition que mon cœur. . . .

Zoulouk alloit pourſuivre lors qu'Amanzé parut.

L'étonnement d'Amanzé,

ſon embarras, ne peuvent s'exprimer ; le dépit, la fureur, la crainte, ſe peignirent dans ſes yeux, mais les larmes dont les miens étoient noyés le calmerent & le raſſurerent, il pria Zoulouk de ſe retirer.

Il vint à moi, il me dit, vous ſçavez ſans doute tous mes crimes, j'en rougis, j'en ſuis déſeſpéré, & tous mes remords ne valent pas un ſentiment, jugez moi par vous-même, Fatime, j'ai dû vous adorer, vous devriez me haïr....

J'aime Zoulouk, elle me hait, l'amour vous venge, ſi vous

vous n'êtes pas ſatisfaite, puniſſez-moi, mais ſongez qu'en perdant Zoulouk je perdrai la vie.

Quelle crainte oſe-tu concevoir, m'écriai-je avec une voix étouffée par mes ſanglots, Fatime te trahiroit, te livreroit à la colere du Calife, va, ce n'eſt point ainſi que je veux te punir; les remords que le trépas ou je cours va te cauſer ſeront ma ſeule vengeance, tu ne les redoute pas, les plaiſirs ſçauront t'en garantir.

Quittez ce langage funeſte ſi vous m'aimez encore, reprit d'un air attendri Aman-

zé, je crains bien moins les effets de votre haine que ceux de votre amour, de votre déſeſpoir, n'augmentez pas mes maux par le ſpectacle funeſte de ceux que je vous cauſe, je ſuis plus malheureux que vous, Fatime.

La douleur d'Amanzé fit une ſi forte impreſſion ſur mon ame que j'oubliai tout pour le conſoler ; dans un cœur véritablement épris le ſentiment l'emporte ſur la paſſion.

Mais que n'éprouvai-je pas lorſqu'Amanzé m'ayant ramenée à Samarcande me quitta pour retourner auprès de Zououk.

La peinture des tourmens du cœur ne ſçauroit donner une véritable idée de ces mêmes tourmens.

La premiere inconſtance d'Amanzé auroit dû m'avoir accoutumé aux peines les plus accablantes, ſon repentir, ſon retour, auroient dû fixer dans mon ame un eſpoir flatteur, mais il eſt des ſituations où les ſouvenirs ne conſolent point, les réflexions n'éclairent point; accablé ſous le poids de la douleur, on n'éxiſte que pour ſouffrir.

Dans cet état, les plus vives allarmes pour Amanzé, trouverent encore place dans mon cœur, ou plûtôt m'af-

ſectoient plus que mes peines. Zoulouk m'avoit paru haïr Amanzé, elle pouvoit profiter du premier moment favorable pour le perdre ; la confidence qu'elle alloit me faire, lorſqu'Amanzé nous interrompit, me faiſoit naître mille ſoupçons, je n'oſois les communiquer à Amanzé, il les auroit crû dictés par la jalouſie, je voulus moi-même m'éclaircir.

Je vis Zoulouk, mais elle avoit quitté l'air de franchiſe pour prendre celui de la contrainte, je la conjurai de m'ouvrir ſon ame, elle ne me répondit que par des diſcours

feints & étudiés, elle s'excuſa ſur ſon trouble de la confidence qu'elle ne vouloit plus pourſuivre.

Les femmes commencent ordinairement par une confiance imprudente, & finiſſent par la fauſſeté.

Je crus que Zoulouk aimoit Amanzé, & la connoiſſance que j'avois du caractére d'Amanzé me rendit moins affligeante cette idée, je me flattois qu'en devenant heureux, il ceſſeroit d'être Amant. Sa triſteſſe me détrompa.

Que ne peut l'amour ſur un cœur qu'il poſſéde. L'orgueil,

la jalouſie, le dépit qu'on immole, ſont des ſacrifices dont on ne s'apperçoit pas, on entreprend tout, on pardonne tout, on s'abaiſſe à tout, qui entend encore la voix de l'amour-propre n'aime point.

Trop heureuſe de me rendre néceſſaire à Amanzé, je l'entretenois de Zoulouk; emporté par ſa paſſion il ne s'appercevoit point de l'état funeſte où ſa cruelle confiance me réduiſoit, je dévorois mes pleurs, je renfermois ma douleur dans mon ame, elle auroit touché Amanzé, mais elle l'auroit éloigné de moi, & le ſupplice le plus affreux

me paroiſſoit moins terrible que cet éloignement. Les ſeuls tranſports que je me permettois avec Amanzé étoient des ſouhaits pour ſon bonheur. Que n'a-t'elle mes yeux & mon cœur cette heureuſe Zoulouk, m'écriois-je.

Que n'ai-je plutôt pour vous les ſentimens que vous meritez, dont vous ſeule êtes digne, interrompoit Amanzé; quoi, fatime, vous m'avez fait connoître l'amour, cette paſſion, qui même en nous rendant malheureux, eſt le charme de notre vie, & je me ſers contre vous de vos propres le-

çons ; pouvez-vous me pardonner & m'aimer encore ?

Je ne répondois à Amanzé que par des regards & un ſilence qui portoient le trouble dans ſon ame ; il cherchoit à ſatisfaire la pitié qu'il reſſentoit, les remords qui l'agitoient par des careſſes auſquelles je n'avois pas la force de m'arracher, & mes plaintes, mes gémiſſemens, en expirant ſur ſes levres ſe changeoient en plaiſirs.

Tant de tendreſſe & de conſtances devoient m'attacher Amanzé, elles produiſirent un effet contraire, & trop fatal à mon amour.

Amanzé

Amanzé, déſeſpéré de në point trouver dans le cœur de Zoulouk les ſentimens qui rempliſſoient le mien, me fuyoit, ma préſence lui devenoit inſuportable, la pitié ne le retenoit plus.

Votre vuë, me diſoit-il, me rappelle tous mes malheurs & les augmente en me montrant de plus près l'injuſtice de l'amour, ne vous obſtinez donc plus à me conſerver des ſentimens dont je ne ſuis pas digne.

La réſolution d'Amanzé mît le comble aux tourmens de mon ame; pleurs, prieres, menaces, tout fut em-

ployé pour le ramener, ſes refus me mettoient hors de moi-même, ſon abſence en me déſeſperant changeoit mon caractere. L'aigreur, le reproche, ſuccéderent à la tendreſſe, à la douceur que ſes yeux m'inſpiroient; plus injuſte que je n'étois inſenſée, Amanzé s'irritoit contre moi; il ſe vengeoit par des diſcours cruels & offençants de ces emportemens que tant d'amour réparoit, dont tant de remords me puniſſoient.

Livrée à l'horreur d'un état ſi affreux, je ne vivois que dans l'amertume & dans

les larmes. Mohammed qui voyoit s'évanouir l'eſpoir qu'il avoit conçu me plaignoit, & n'oſoit m'importuner. Des ordres ſecrets du Calife le retenoient alors à Samarcande bien plus que le pouvoir de mes charmes.

Je veillois cependant à la ſureté d'Amanzé, c'étoit l'unique ſoin dont j'étois capable. Une Eſclave dont j'étois ſûre me répondoit des deſſeins de Zoulouk, elle avoit acquis ſa confiance.

J'appris un jour que Zoulouk avoit introduit dans la maiſon d'Amanzé un amant qu'elle adoroit & qui devoit

l'enlever à l'Eunuque Neſame. L'obſtacle qu'Amanzé avoit apporté à ce projet l'avoit déſeſperée. Mon Eſclave ajoutoit que Zoulouk & ſon amant avoient formé pour perdre Amanzé un deſſein dont elle ignoroit les details; il falloit avertir Amanzé du danger qui le menaçoit, mes allarmes me perſuadoient que chaque inſtant de délai lui devenoit funeſte; mais les préventions d'Amanzé me faiſoient craindre qu'il ne refuſât de me croire; je lui fis parvenir ſecrettement l'avis fatal que j'avois reçu.

J'étois plus tranquille lorſ-

que Sammis, qui depuis longtems m'abandonnoit à une paſſion que ſes conſeils irritoient, m'aborda d'un air troublé, & me dit: je vais éprouver, Fatime, ſi votre ame par ſa fermeté eſt digne des principes que je vous ai donnés. Amanzé, traître à vous & à ſon Souverain, a ravi une Eſclave qui appartenoit au Calife; cette Eſclave, dont il a poignardé l'amant, vient de le trahir. Livré au Gouverneur de Samarcande, que ne doit-on pas craindre pour lui; mais.... Sammis alloit pourſuivre, il s'apperçut que la lumiere du jour m'étoit ravie, que les

ombres de la mort m'environnoient, l'excès de mon amour bien plus que les ſecours qu'on me donna, ranima mes forces. Je vole à la priſon d'Amanzé, je m'y préſente comme Amante & comme Epouſe, mais que pouvoient ces noms deſtinés à la tendreſſe, à la douceur, ſur des cœurs endurcis, ſur des ames barbares. L'humanité, la pitié, ſont les ſentimens que les hommes bravent le plus lorſqu'ils les ont vaincus.

J'eus recours à Mohammed, la faveur de Giafar auprès d'Haroun rendoit ſon

frere redoutable au Gouverneur de Samarcande.

Mohammed pénétré de mes pleurs n'écouta ni ſon amour ni ſa jalouſie ; il me conduiſit lui-même dans la nouvelle & affreuſe demeure d'Amanzé.

Ah ! Zeſbet, quel ſpectacle ! quel ſouvenir. . . . l'obſcurité de la priſon, l'abbattement d'Amanzé l'empêcherent de me reconnoître, j'arroſai ſes mains de mes larmes, il entendoit mes ſanglots, & les expreſſions de ma douleur, il ne me répondoit que par des ſoupirs, Fatime, me dit-il enfin, ai-je pû vous méconnoître

un inſtant, la généroſité de votre amour vous fait chercher en ces lieux d'horreur un malheureux que vous devriez plus rigoureuſement condamner que le Calife; mais pourquoi réveiller le ſentiment dans un cœur qui ſe livroit avec plaiſir au plus cruel déſeſpoir, on en a redouté les effets, ces chaînes m'enlevent un ſecours que je ne puis tenir que de vous, je le demande à l'amour qui vous poſſéde, ou à la haine que vous me devez. L'un doit vouloir m'arracher à la colere de mon ennemi, l'autre doit vouloir ſe ſatisfaire; puniſſez ce cœur infidele qui

brula, ou plutôt qui brûle encore pour Zoulouk.

Cruel, repondis-je, tu veux que j'expire à tes yeux.... non, trop ennemi de la perfidie, tu ne ſçaurois aimer l'ingrate qui te trahit.... l'amour l'excuſe, interrompit Amanzé, ma jalouſe fureur m'a fait immoler ſon amant dans ſes bras, l'excès de la paſſion qui nous agite juſtifie de tout: mais que dis-je, Zoulouk peut-être moins coupable a pris une juſte vengeance, un avis fatal m'a aveuglé, j'ai peut-être donné la mort à ſon époux ou à ſon frere, périſſent ceux

qui ont fait naître mes soupçons, ou qui m'ont donné des lumieres odieuses.

Vous jugez bien, Abbassaï, continua Fatime, que le moment n'étoit pas favorable pour faire un aveu dont l'injustice d'Amanzé m'auroit punie.

Je parvins cependant à calmer Amanzé, l'absence de Zénara rendoit mes soins nécessaires à mon Amant; les ordres du Calife avoient depuis peu appellé à Bagdad Zenara & Azul; la crainte d'augmenter des soupçons qui pouvoient perdre Amanzé avoit hâté leur départ;

Azul m'avoit confiée aux ſoins & à la tendreſſe de Sammis.

Je ne quittois point Amanzé ; des ſentimens de douceur, de tendreſſe & de reconnoiſſance, reprenoient leur pouvoir dans ſon cœur ; mais ſa funeſte paſſion s'y renfermoit, & rempliſſoit ſes jours de triſteſſe : nous uniſſions notre douleur & nos larmes ; cependant le généreux Mohammed avoit écrit à Bagdad en faveur d'Amanzé, il apprit par Giafar qu'Haroun, inflexible, au lieu d'accorder la grace d'Amanzé, ſe prêparoit à prononcer

ſon Arrêt, il m'apprit en tremblant des nouvelles ſi funeſtes.

Cet inſtant fut le plus cruel de ma vie, tout ce que j'avois ſouffert, tout ce que j'ai reſſenti depuis ne peut entrer en comparaiſon.

L'ingratitude, l'infidélité, l'abſence de ce qu'on aime laiſſent encore des liens qui attachent à la vie, mais cette ſéparation éternelle anéantit tout, on ſe trouve ſeul dans la nature, on reſpire dans un déſert affreux un air dont le poids accable.

La violence de ma paſſion me tranſporta en un moment

dans la ſituation que je vous peins.

Ah Seigneur, dis-je enfin à Mohammed en embraſſant ſes genoux, vous m'avez aimé & vous êtes généreux, que l'amour ou la généroſité vous touchent, ſauvez Amanzé. Si la récompenſe que porte avec ſoi une action grande & vertueuſe ne vous ſuffit pas, recevez ma main & ma foi, on ſacrifie tout pour ce qu'on aime.

Après quelques momens de ſilence, Mohammed avec un trouble qui porta l'eſpoir dans mon cœur, me répondit :

A quel combat, cruelle Fatime, oſez-vous expoſer ma vertu? vos prieres, vos larmes ſuffiſoient pour me déterminer à vous obéir, à mériter la colere de mon Maître. Falloit-il m'offrir un bien que je voudrois acheter de mon ſang & que je dois refuſer? Oui, j'aurois pour vous ſatisfaire étouffé ma jalouſie, j'aurois expoſé ma fortune & ma vie; mais qu'il m'en coute de vous immoler mon amour, de renoncer au bonheur; non, je ne ſçaurois la refuſer cette félicité ſuprême..... Que dis-je! quel tranſport inſenſé! ſerois-je heureux,

lorſque Fatime dans mes bras gémiroit de ma foibleſſe, me reprocheroit de n'avoir pas eu le courage de l'imiter en me ſurmontant moi-même, en aimant généreuſement? Allez, Madame, continua Mohammed, allez attendre Amanzé, je vais le conduire à vos pieds, préparez ſa fuite & laiſſez-moi par la mienne affermir ma vertu.

Les pleurs de ma reconnoiſſance furent ſincéres en quittant Mohammed; ceux que l'amitié me fit verſer en me ſéparant de Sammis, furent remplis d'amertume. Il ignoroit ma douleur, j'avois

réſolu de ſuivre Amanzé ; Sammis, pour m'en empêcher, auroit fait valoir les droits qu'Azul lui avoit donné ſur moi, il falloit lui cacher ma fuite, & je ſoupirois de la peine cruelle que j'allois lui cauſer, mais Amanzé me conſoloit de tout, me tenoit lieu de tout.

L'Aſie entiere étant ſoumiſe au Calife, l'azile le plus prochain pour Amanzé étoit la Grece, le danger & la longueur du voyage ne m'allarmerent point ; nous partîmes dès que les ombres de la nuit firent notre ſureté.

Jamais nuit ne m'avoit paru

paru ſi courte & ſi préférable au plus beau jour. Amanzé touché de mon amour après s'être oppoſé à ma fuite en paroiſſoit charmé, les attentions, les careſſes les plus tendres l'occupoient entierement.

Tandis que je me livrois à leur douceur trompeuſe, notre conducteur s'égara, nous fûmes forcés de nous arrêter dans une habitation ruſtique.

Un lit que j'arrangeai moi-même invitoit Amanzé aux charmes d'un ſommeil tranquille, il jouit dans mes bras d'un repos que je n'enviois point, il m'eut ôté le ſen-

timent de mon bonheur.

Après les tourmens auſquels j'avois été ſi longtems en proie, après la perte de toutes mes eſpérances, que ma félicité me paroiſſoit parfaite, je la reſpirois avec une yvreſſe & un ſentiment inexprimable.

Oui, Zeſbet, le ſeul ſouvenir de cette nuit délicieuſe a ſouvent arrêté les effets de mon déſeſpoir, je n'ai pas voulu détruire un Etre capable de jouir d'un bonheur ſi parfait.

Le jour qui alloit luire devoit éclairer l'excès de mon malheur, il falloit laiſſer

éteindre la clarté avant que de continuer notre route, Amanzé me conjura avec tant d'inſtance de prendre quelques momens de repos que j'y conſentis.

Je ne pouvois demeurer longtems éloignée de lui, je me préparois à l'aller rejoindre, lorſque revenant à moi avec un air dont le ſouvenir porte encore l'effroi & la douleur dans mon ame, il me dit : Arrêtez, Fatime, n'eſperez pas que je veuille unir mon ſort à celui d'une femme capable des plus noires perfidies ; que m'importe vos remords, quand je ſui-

la victime de vos fureurs ; votre generosité n'étoit donc qu'un repentir ? & la reconnoissance alloit vous rendre un cœur dont vous êtes si indigne ! mais graces au Ciel je suis éclairé, je pars....

J'avois écouté Amanzé dans un anéantissement total, ces mots funestes, *je pars*, me rendirent à moi-même. O Dieu ! m'écriai-je, en arrêtant avec transport le cruel Amanzé, ô Dieu ! Amanzé m'abandonne ; je ne pûs pendant quelques momens en dire davantage ; non, continuai-je enfin, je suis trop prompte à m'allarmer, tu

veux, ingrat, mettre mon amour à une derniere épreuve.... pourrois-tu penſer les horreurs que tu viens de me dire? pourrois-tu croire Fatime perfide? & que t'ai-je fait? je t'ai adoré, j'ai tout ſacrifié pour toi, voila mes crimes, méritent-ils la mort que tu me donne?... mais ſeroit-ce l'avis fidele que mon amour t'a donné que tu veux me reprocher? oui, j'ai voulu ſauver tes jours des fureurs de Zoulouk, & pour ne point m'attirer ta haine, j'ai voulu....

J'allois pourſuivre, lorſqu'Amanzé s'arrachant

mes bras, cet aveu me ſuffit, dit-il, vous confeſſez la moitié du crime, le reſte eſt aſſuré. Vous avez non-ſeulement expoſé Zoulouk à ma fureur, mais vous m'avez livré à celle du Calife, retournez à Samarcande, faites pourſuivre ma fuite, la mort me paroît moins affreuſe que vous.

En diſant ces mots, qu'à peine j'achevai d'entendre, Amanzé me laiſſa ſans connoiſſance & preſque ſans vie, je demeurai deux jours dans cet état funeſte, mais trop heureux pour moi.

Une vieille femme à qui appartenoit la maiſon ou j'é-

tois, en me rendant par ſes ſoins mon exiſtence, m'en fit ſentir toute l'horreur.

Madame, me dit-elle, pouvez vous regretter ſi vivement la perte d'un infidele, mépriſez l'injure qu'il fait à vos charmes, il en eſt puni par le choix qu'il vous préfere, votre rivale....

Que dites-vous de rivale, m'écriai-je, Amanzé n'étoit-il pas ſeul ici?

Vous ignorez donc, reprit Malika, (c'étoit le nom de la charitable vieille,) que votre Amant vous a quitté pour une femme qu'il a nommé Melkaïr; après avoir

avec elle une converſation vive & animée, il eſt parti avec elle.

La douleur à laquelle je ſuccombe en vous faiſant ce récit ; ma chere Zeſbet, doit vous faire concevoir tout ce que je reſſentis. Oui, c'eſt iei qu'il faut tirer ce voile fatal qui ſupplée à l'expreſſion totalement épuiſée.

Fatime interrompue par ſes ſanglots laiſſa le tems à Abbaſſaï d'eſſuyer des larmes, dont le ſentiment la conſoloit, elle reprit ainſi ſon hiſtoire.

Malika vouloit ſçavoir qui j'étois, vouloit me conduire

à

à Samarcande, mais bien éloignée de ſuivre ſes conſeils, je ne voulois que mourir, je me voyois avec une ſatisfaction cruelle ignorée de tout l'univers, abandonnée à mon déſeſpoir.

De nouvelles réſolutions ſuivirent les nouvelles agitations de mon ame ; tantôt je voulois aller confondre les impoſtures dont j'accuſois Melkaïr, me juſtifier & regagner le cœur d'Amanzé, tantôt je voulois percer le mien aux yeux de l'ingrat qui m'outrageoit & que je ne pouvois hair.

Enfin ſans ſçavoir où me

transports m'entraîneroient, je conjurai Malika de favoriſer mon déguiſement & mon départ. Je la quittai après avoir récompenſé ſon zéle & ſes ſoins.

La perfidie ſuivoit mes pas, le guide que m'avoit donné Malika me vendit ; pendant mon ſommeil, à des marchands d'Eſclaves ; ils m'emmenerent à Bagdad, malgré mes prieres & les promeſſes que je leur fis.

Aſſoud m'acheta pour le Calife, il changea enſuite le ſort qu'il me deſtinoit en un ſort bien plus heureux pour moi, puiſqu'il m'attacha au

vôtre pour le reſte de mes jours, ma chere Abbaſſaï. Le lieu où je vous trouvai flattoit ma triſteſſe, mais il me fit craindre pour vous un deſtin infortuné. Les lumiéres qu'Aſſoud me diſoit de vous donner me paroiſſoient dangereuſes, je ne voulois point exciter en vous le ſentiment. Ne s'apperçevoir de ſon exiſtance, diſois-je, que par le malheur d'exiſter, eſt un état bien moins à déſirer que l'ignorance même de ſon être. Puiſſiez vous n'éprouver jamais cette affreuſe vérité.

Ah ! Fatime, s'écria Zeſ-

bet, avez vous pû faire un éloge d'Amanzé que ſa perfidie barbare dément.

Ne me condamnez pas, répondit Fatime, mon pinceau a été fidele, mais les menaces que ſouvent les tranſports de l'amour & de la colere m'avoient dictées, les accuſations de Melkaïr ont fait ma perte, elle fut hâtée par cet aveu que j'avois toujours differé & que peut-être je fis avec imprudence.

La prévention ne veut rien éclaircir, le moindre faux jour lui ſert de clarté.

L'emportement anéantit

toutes les qualités eſtimables du cœur & de l'ame.

Ces défauts que je vous ai peint dans Amanzé décidérent de mon ſort, mais Amanzé rendu à lui-même, a ſans doute par ſes regrets expié ſon injuſtice.

Abbaſſaï admiroit le pouvoir d'une paſſion qui non-ſeulement réſiſte aux malheurs dont elle eſt ſouvent accablée, mais qui en excuſe, en juſtifie même l'auteur.

Aux reflexions que fit Abbaſſaï ſur l'hiſtoire de Fatime, ſuccéderent celles qu'éxigeoit ſa propre ſituation; en approchant du terme ſa

tal qui devoit la délivrer de ſes craintes, elle les ſentoit redoubler, enfin elle arriva à la Meque.

Abbaſſaï fut reçue de l'Iman, comme ſœur du Calife avec le reſpect où force la puiſſance, comme iſſue du ſang d'Ali avec le zéle que donne la religion; enfin avec le tendre intérêt qu'inſpire une perſonne aimable & malheureuſe: il la fit loger dans l'enceinte du Temple, il reçut dans ſes bras le fils de Giafar, il jura qu'il lui tiendroit lieu de pere, & faiſant pour lui les prieres les plus ardentes, il le conſacra

à Dieu & à ſon Prophête.

Abbaſſaï ſe flattoit que les vœux de la piété & de la vertu en faveur de l'innocence ſeroient exaucés, elle ignoroit combien l'abîme des décrets du Ciel eſt impénétrable.

Meſrour, cependant d'un œil attentif, d'un cœur bienfaiſant, veilloit à la ſureté de cet important ſecret, en affectant de l'ignorer. Abbaſſaï & Fatime pénétrées de reconnoiſſance pour des procédés ſi généreux, ne la laiſſoient éclater que dans leurs regards. Ces témoignages éloquens & muets ſatisfai-

ſoient également la délicateſſe & la ſenſibilité de Meſrour.

La tendreſſe d'une mere modéroit dans Zeſbet l'ardeur des ſentimens d'une Amante, mais rien ne conſoloit Haroun de l'abſence de tout ce qu'il aimoit.

Rien ne calmoit les inquiétudes & les remords de Giafar, l'éloignement d'Abbaſſaï redoubloit les uns en excitant les autres.

Haroun n'entretenoit Giafar que de ſa chere Zeſbet. Il lui peignoit ſon amour avec la vivacité d'un Amant dont les déſirs ne peuvent être

éteints ni satisfaits, il lui laissoit quelquefois entrevoir une jalousie qui l'allarmoit, mais le malheureux Visir étoit bien plus affligé quand Haroun se livroit avec lui à une confiance sans bornes, quand il lui donnoit des témoignages de la plus tendre amitié. Alors tourmenté par le souvenir de son ingratitude & de ses parjures, il étoit prêt à avouer son crime à Haroun, l'intérêt d'Abbassaï, pouvoit seul l'arrêter, son air interdit, sa tristesse auroient dû éclairer le Calife. Mais ce Prince prévenu de l'idée que lui avoit donnée la lettre supposée par Zobeïd-

rapportoit tout à la paſſion qu'il croyoit à ſon favori.

Si la baſſeſſe de ſentimens nous fait haïr ceux que nous eſtimons, que nous admirons, la grandeur d'ame nous les fait aimer.

Haroun étoit un des Princes le plus illuſtre, le plus puiſſant qui regnât dans l'univers, ſon cœur étoit fait pour chercher une véritable gloire & non pour l'envier, il honoroit les Héros qui vouloient l'égaler, & même ceux qui vouloient le ſurpaſſer.

Cette juſtice qu'il rendoit aux vertus d'autrui lui fit con-

tracter une alliance étroite avec Charlemagne; les Ambaſſadeurs qu'ils s'envoyerent mutuellement porterent les aſſurances d'une eſtime réciproque & parfaite.

Giafar chargé des plus rares & des plus magnifiques préſens, partit pour ſe rendre à la Cour de l'Empereur, Haroun étoit perſuadé que Giafar déſiroit de s'éloigner de Bagdad.

La douleur que reſſentit le Viſir en quittant des lieux où il devoit bien-tôt revoir Abbaſſaï, ne peut être comparée qu'à celle qu'éprouva cet-

te Princeſſe en arrivant à Bagdad.

Combien de larmes avoit répandu Zeſbet en ſe ſéparant de ſon fils ! Combien de fois elle s'étoit fait répéter les promeſſes de l'Iman & de l'Eunuque Naïr, à qui elle confioit ce fils chéri! Son amour pour Giafar pouvoit ſeul la conſoler ; que devint-elle lorſqu'au lieu de ſe voir dans les bras d'un Epoux qu'elle adoroit, elle ne ſe trouva que dans ceux d'un frere qu'elle redoutoit. Il lui fut impoſſible de cacher ſon ſaiſiſſement ; Ah Seigneur, s'écria-t'elle, pourquoi ne

vois-je point Giafar? que dois-je craindre?...

Son ingratitude, interrompit avec dépit le Calife, il n'eſt plus tems de vous cacher que vous avez une rivale adorée; Giafar va la revoir, il ſonge peu aux allarmes qu'il vous cauſe, il ne les mérite point.

Ce diſcours n'éclairciſſoit pas Abbaſſaï, elle le regardoit comme une impoſture odieuſe & même croyoit injuſtement qu'elle étoit concertée avec Zobeïde; l'horreur qu'elle en concevoit pour Haroun augmenta lorſqu'elle ſçut la véritable cauſe de l'éloignement de Giafar.

Avec quelle force ne s'exprime pas la vertu, lorſqu'elle ſert d'interprete aux paſſions.

Abbaſſaï ſatisfaiſoit ſa haine en rejettant avec ſcrupule les ſoins les plus innocens d'Haroun ; mais en même tems elle cachoit ſon amour, elle aſſuroit le Calife que Mahomet avoit enfin rendu le calme à ſon cœur. Elle étoit entrainée à la fauſſeté par la néceſſité qui force à tout, & qui peut-être juſtifie tout.

Haroun trompé par l'apparente tranquillité de ſa ſœur, réſolut de chercher

comme elle dans le Temple du Prophete le repos qui le fuyoit ; mais il voulut attendre le retour de Giafar, que l'amour ramenoit avec l'empreſſement qu'il inſpire : Haroun auroit trop ſouffert de ſçavoir Giafar auprès de Zeſbet, lorſque lui-même en auroit été éloigné.

Les peines de ſon ame affoibliſſant ſon eſprit augmentoient ainſi ſa piété, & ce ſentiment au lieu de vaincre ſa paſſion ne ſervoit qu'à le troubler.

Zobeïde toujours diſpoſée à prendre le ton qui convenoit à ſes intérêts, approu-

voit un voyage dont la raiſon condamnoit l'inutilité, qui par ſa longueur & par le faſte qu'il éxigeoit étoit nuiſible au bien de l'Etat. Elle n'avoit pû ſe perſuader que celui qu'Abbaſſaï avoit fait à la Meque fût ſans miſtere, elle avoit appris que ſon Eſclave & Naïr avoient diſparu depuis, ſes ſoupçons en étoient augmentés, elle ſe flattoit de les éclaircir, elle avoit obtenu d'Haroun d'aller avec lui à la Meque.

La méchanceté porte un flambeau funeſte dans les abîmes du crime & du malheur, parce qu'elle ſuppoſe toujours l'un

l'un & déſire toujours l'autre. Zobeïde entrevoyoit la vérité.

Abbaſſaï ſoupiroit avec Fatime, les peines qu'elle reſſentoit de l'abſence de ſon Epoux étoient renouvellées & adoucies par les lieux témoins de ſes plaiſirs ; le retour de Giafar vint faire ſuccéder à la triſteſſe & aux illuſions un bonheur réel.

Mais bien-tôt l'impatient Haroun leur ravit une félicité dont les charmes paroiſſoient toujours nouveaux à des cœurs ſi vivement épris.

Tandis que Giafar ſe préparoit à ſuivre le Calife, Ab-

baſſaï éperdue & tremblante ne pouvoit ſans frémir ſonger à ce funeſte départ, Giafar éprouvoit le même déſeſpoir; la raiſon qui les avoit ſoutenu dans leur premiere ſéparation les abandonnoit.

La crainte, les allarmes qu'on prend quelquefois pour des tranſports aveugles de l'ame ſont ſouvent des lumieres fatales dépendantes de la perfection de ſon être, & d'ailleurs les détails des noirceurs de Zobeïde avoient malgré les ſoupçons d'Abbaſſaï, juſtifié Haroun, il n'étoit point coupable de cette lettre qui avoit avancé le crime de

Giafar ; les diſcours, la pitié, les ſoins du Calife qui avoient parû au Viſir, autant d'outrages, étoient des témoignages d'une amitié ſincére, cette amitié trahie faiſoit le tourment de Giafar, la meſure de la foibleſſe & de la crainte, eſt ordinairement celle des remords.

Giafar étoit accablé, & jamais ſéparation ne fut remplie de tant de douleur, de tant d'amour & de ſi peu de fermeté ; le malheur qui pourſuit mes triſtes jours, dit Abbaſſaï après un ſilence touchant, ne me laiſſe entrevoir l'avenir qu'avec une

horreur que je ne puis vaincre, à peine ai-je repris dans tes yeux une vie que l'abſence m'alloit ravir, qu'une abſence encore plus cruelle me donne une nouvelle mort.

Quel eſt le ſecret que le tems infidéle ou les yeux de l'amour ne découvrent pas? Si Haroun avoit ſoupçonné le motif de mon voyage, ſi le ſien n'étoit qu'un deſſein pour s'éclaircir, furieux, déſeſperé, les lumieres qu'il recevroit l'armeroient contre toi, & mes prieres, mes pleurs, loin de te défendre hâteroient ta perte.

Ah Zeſbet, répondit Gia-

far, bannis de ton eſprit ces idées funeſtes, laiſſe à mon ame le trouble & l'horreur. Un coupable doit toujours regarder le glaive ſuſpendu ſur ſa tête, un Amant doit le cacher aux yeux de l'objet qu'il adore. Mais peut-être les raiſons qui excuſent mon parjure en obtiendront du Ciel l'impunité. Le Calife ne ſoupçonne point mon crime, ſes careſſes m'en aſſurent, accoutumé à lire dans ſon cœur, j'en connois les plus ſecrets replis. L'Iman & Naïr ſon zélés & fidéles. Oui, je te reverrai, ma chere Zeſbet, je te rendrai les careſſes innocentes que j'aurai reçues de ton fils.

Puiſſe cet eſpoir être rempli, interrompit Abbaſſaï, hélas! malgré les ſoins de ton amour pour me raſſurer j'apperçois tes allarmes.

Une douleur extrême réveille toute la ſenſibilité du cœur, repliqua Giafar, & rend préſens tous les maux qu'on peut ſouffrir.

Que nous éprouvons cruellement cette vérité, s'écrierent-ils tous deux en s'embraſſant! ah Zeſbet!... ah Giafar!....que ne puis-je expirer dans tes bras!.... ô Ciel, que nous ſomme malheureux!

Fatime partageoit la dou-

leur de ces funeſtes adieux, elle n'oublia rien pour calmer Abbaſſaï, elle lui retraçoit ſes propres malheurs, elle l'invitoit à ſuivre l'exemple de ſa fermeté. Vous reverrez un Epoux qui vous adore, lui diſoit-elle, il reſſent auſſi vivement que vous une ſéparation fatale, & tout ce que j'aimois me condamne à une douleur éternelle, l'injuſtice; la haine d'Amanzé en déchirant mon cœur n'ont pû éteindre mon amour, mais j'ai ſouffert. Il eſt plus généreux de ſupporter un deſtin cruel (quand il ne plonge pas dans l'infamie,) que de hâter un avenir peut-

être aviliſſant pour nous.

Les adieux d'Haroun furent moins touchans, parce qu'ils étoient contraints, mais ils furent bien plus accablans pour lui, il en reſſentoit ſeul l'amertume qu'il lui falloit dévorer. Puiſſai-je, dit-il en embraſſant tendrement ſa ſœur, obtenir du Ciel le retour de la vertu & de la raiſon, puiſſai-je ne vous revoir que pour faire votre bonheur.

Les murmures des Peuples contre l'éclat qui environne un Souverain ſont moins à redouter que le mépris qu'ils auroient pour lui ſans cet

éclat

éclat impoſant ; on ſe révolte contre ceux qu'on craint, & on obéit toujours à ceux qu'on admire.

Tout ce que le luxe aſiatique peut imaginer fut employé avec profuſion dans le voyage du Calife ; depuis depuis Bagdad juſquà la Meque les chemins furent couverts de tapis précieux. Les hommages, les acclamations, les plaiſirs, ſuivoient les pas d'Haroun, il paſſoit le jour dans le repos. Lorſque la fraîcheur de la nuit l'invitoit à reprendre ſa route, les arbres qui la bordoient chargés de flambeaux & de par-

ſums, répandoient une clarté plus agréable que celle du Soleil, des odeurs plus délicieuſes que celles du Printems.

Le voyage du Calife avoit donné à l'Iman de vives allarmes; le fils d'Abbaſſaï lui étoit auſſi cher que ſon propre fils. Il le conduiſit avec Naïr dans le lieu le plus reculé du Temple conſacré par Mahomet, azile qu'il crut digne de l'innocence.

Tandis qu'Haroun cherchoit dans de vaines prieres une tranquillité qu'il devoit plutôt attendre du tems & de

la raiſon ; Giafar embraſſoit ſon fils, recevoit ſes aimables & tendres careſſes, témoignoit ſa reconnoiſſance à l'Iman, & récompenſoit Nair. Il alloit toutes les nuits revoir ce gage précieux, l'image vivante de ſa chere Zeſbet.

Zobeïde, cependant faiſoit des perquiſitions ſecrettes de tout ce qu'avoit fait Abbaſſaï pendant ſon ſéjour à la Meque, mais la prudence de Meſrour qui craignoit ſans ceſſe pour Giafar & pour Zeſbet les rendoit inutiles. Zobeïde ne devoit tenir que du hazard la joye que re-

cherchoit ſa méchanceté, elle étoit logée ainſi que le Calife dans l'enceinte du Temple. Les fenêtres de ſon appartement donnoient ſur un jardin deſtiné au ſeul Iman.

Le déſir de nuire eſt plus nuiſible à celui qui l'éprouve qu'à celui qui en eſt l'objet, il trouble le repos de l'ame & celui du corps.

Zobeïde agitée par ſes deſſeins, reſpiroit avant l'aurore un air que le Ciel lui auroit ravi, ſi le Ciel prévenoit le crime au lieu de le punir. Quelles furent ſa ſurpriſe & ſa joye lorſqu'un

jour elle apperçu l'Eunuque Naïr qui tenoit dans ſes bras un enfant dont la beauté lui retraça les traits de Zeſbet. Le ſecret qu'elle avoit ſoupçonné lui paroît dévoilé, elle appelle Naïr, elle l'intimide, elle le ménace, elle le flatte, & ſéduit facilement une ame accoutumée à la perfidie ; Naïr déclare tout, promet tout à Zobeïde ; l'eſpérance de ſortir d'une retraite qu'il regardoit comme une priſon, étouffe ſes remords, & d'ailleurs la trahiſon ſeule a des charmes pour les traîtres.

Le pouvoir décide des

rangs & des Loix : L'Imam ſe croyoit le véritable Chef de la Religion Muſulmane, le Peuple en étoit perſuadé, mais Haroun ſoutenant ce titre par des millions de bras armés pour lui en poſſédoit tous les avantages. Le deſcendant d'Ali éclipſé, anéanti devant le Calife, oſoit à peine paroître dans ſa propre demeure ; ce jardin que la ſuperſtition lui avoit conſacré fut profané par Zobeide, il lui ſervit à exécuter ſes noirs projets.

Trop adroite pour ſe charger d'une accuſation odieuſe, Zobeïde vouloit qu'Haroun

découvrît lui-même le crime de Giafar. Elle connoiſſoit le cœur humain, elle ſçavoit qu'un même objet aujourd'hui excite la colère, & demain la tendreſſe, que la pitié ſuccéde à la vengeance. Elle ſçavoit enfin qu'on punit de la perte de ce qu'on aime celui qui l'a cauſée en excitant des tranſports malheureux.

Zobeïde entraîna Haroun & Giafar dans le jardin de l'Iman, le perfide Naïr devoit s'y trouver avec le fils d'Abbaſſaï. Que devint Giafar en le voyant, le Calife ne s'apperçût point de ſon trouble, il ne reconnut point

Naïr. Les yeux attachés ſur l'aimable enfant que l'Eunuque tenoit dans ſes bras, il n'étoit occupé que de lui ; charmé de ſes graces il l'accabloit de careſſes, ſon cœur étoit ému.

Zobeïde qui craignit les ſentimens que la nature inſpire, vint les détruire par ceux de la jalouſie.

Seigneur, dit-elle au Calife, votre tendreſſe pour cet enfant ne me ſurprend point. Sa beauté vous retrace des traits chéris.

Ces paroles portérent une lumiere ſombre mais fatale dans l'eſprit d'Haroun ; il re-

garde Giafar, la confuſion, le déſeſpoir, les allarmes qu'il lit dans ſes yeux acheverent de l'éclairer.

A qui appartient cet enfant? dit-il d'une voix terrible à Naïr, (qu'il reconnoit enfin,) confeſſe la vérité à ton Maître, ou la mort la plus cruelle.... Il n'en falloit pas tant pour déterminer Naïr à un aveu médité.

L'excès de la fureur du Calife ne peut être comparé qu'à la douleur, à l'anéantiſſement de Giafar.

L'état cruel où étoit réduit l'infortuné Viſir, ne toucha point Haroun.

Traitre, lui dit-il, c'étoit donc ainſi que tu te jouois de mon amitié & de ma confiance. L'ingratitude, la perfidie, le parjure, rempliſſoient ton ame, tandis que tu prenois le maſque de l'honneur & de la probité. O Dieux! quels indignes artifices tu as employé pour me tromper, le Ciel peut-il avoir ſouffert un traitre comme toi? Quoi! la foudre n'eſt pas tombée ſur ſa tête; eh bien je ſçaurai aider la juſtice divine, la mort punira ton crime, & la honte la précédera; l'ingrate Zeſbet, digne de l'opprobre de ſa naiſſance, coupable comme toi,

a abuſé de ma piété, de ma crédulité, elle doit partager & augmenter ton châtiment. Je déclare qu'elle n'eſt point du ſang des Abbaſſides, & je la deſtine à paſſer à tes yeux dans les bras du plus vil de mes Eſclaves.

Ah Seigneur, arrêtez, s'écria Giafar en ſe jettant aux pieds du Calife, inventez des ſupplices pour me punir, mais ne deshonorez pas votre mere & votre ſœur, j'ai ſéduit Zeſbet, je l'ai forcée à vous tromper, moi ſeul je vous ai trahi, vengez l'amitié outragée, je ne chercherai pas à vous attendrir,

à reveiller des ſentimens que j'aurois toujours mérité ſans une fatale paſſion dont vous connoiſſez le pouvoir, perdez le coupable, mais épargnez l'innocence.

Quoi! tu oſe encore, infidele, me demander des graces, reprit Haroun, parler de la vertu, me reprocher mon amour, ſache que le parjure eſt plus odieux que l'inceſte, & que tu ne ſerois pas criminel ſi tu m'avois imité; mais c'eſt trop ſouffrir devant moi un monſtre qui fait ſuccéder dans mon cœur aux ſentimens de l'amitié & de la nature les

fureurs les plus cruelles.

Qu'on l'accable de chaînes pourſuivit-il, c'eſt à Bagdad qu'il ſentira le poids de la vengeance d'un ami trahi, d'un ſouverain outragé; que cependant nul ne ſoit aſſez hardi pour me parler en faveur de ce traître, s'il ne veut éprouver ma juſte colere.

Les ordres du Calife furent exécutés, Giafar traîné dans une affreuſe priſon y demeura juſqu'au départ d'Haroun, tous les cœurs gémirent de ſon infortune, la triſteſſe ſe peignit ſur tous les viſages, mais nul n'étoit ſi affligé que Meſrour.

Le ſort de Giafar, celui d'Abbaſſaï le touchoient vivement, la honte, l'injuſtice dont le Calife alloit ſe noircir le déſeſperoient ; il avoit pour Haroun cet attachement noble & vertueux qui pleure plus amerement la perte de la gloire & de la vertu d'un maître adoré que celle de ſa vie.

Il réſolut de tout haſarder pour rendre Haroun à des ſentimens d'équité & d'humanité, une tendre compaſſion pour la malheureuſe & innocente cauſe de tant de maux lui fit donner ſes premiers ſoins au fils de Giafar,

il profita du trouble du Calife pour le faire enlever avec Naïr, il fit punir l'un, il confia l'autre au zéle & à la tendreſſe de l'Iman, il prépara & favoriſa leur fuite.

Il reſtoit à ſa généroſité d'apprendre à Abbaſſaï le malheur de Giafar, & celui qu'on lui préparoit; Meſrour envoya à Bagdad un ami dont le cœur lui étoit connu, il écrivoit à Abbaſſaï, l'exhortoit à fuir, à ſe dérober à l'infâmie qu'on lui deſtinoit, il lui ordonnoit cette fuite au nom de Giafar, il lui faiſoit ſentir le danger & l'inutilité des démarches qu'elle

pourroit faire en faveur de ſon malheureux époux, il lui faiſoit eſperer que l'abſence & la raiſon réveilleroient la vertu dans le cœur d'Haroun, enfin Meſrour apprenoit à Zeſbet l'endroit où l'Iman lui remettroit ſon fils.

Haroun cependant éprouvoit le déchirement d'un cœur qui doit hair tout ce qu'il a aimé, qui outragé, inſulté par les objets de ſon amour & de ſon amitié, doit ſe venger ſur ces objets chéris. Tantôt les cris de la vengeance le tranſportoient hors de lui-même ; tantôt le

déſeſpoir

déſeſpoir l'accabloit : toujours livré aux tourmens des combats de l'ame, à l'emportement des paſſions, il fuyoit tous ceux qui l'entouroient ; ſombre, farouche, la ſeule Zobeïde avoit le pouvoir de s'en faire entendre, elle détruiſoit les forces de la vertu & Haroun prenoit pour un calme heureux cette funeſte victoire.

Oſez-vous douter, lui diſoit-elle, de la juſtice d'un ſentiment conſacré par la divinité. Le pardon d'une injure eſt un aveu de lâcheté & de foibleſſe, punir un ingrat eſt une marque de grandeur & de courage.

Tandis que Zobeïde donnoit à Haroun ces conſeils odieux, &, à la honte de l'humanité, trop ſéduiſants, Abbaſſaï ſe livroit à une douleur ſans bornes. Combien de fois Fatime ne s'allarma-t-elle point pour ſes jours ? La crainte du ſort affreux que Meſrour lui annonçoit avoit d'abord ſoutenu ſes forces, il lui ſembloit qu'un inſtant perdu rendroit ſa fuite impoſſible, mais la douleur lui cauſa bientôt un épuiſement total.

Les ſoins de Fatime & le deſir de revoir ſon fils ſoutinrent l'infortunée Zeſbet,

Elle arriva enfin dans le lieu où elle devoit le trouver avec l'Iman. Que ſa préſence étoit néceſſaire à ce fils chéri. L'Iman accablé d'années & de chagrin touchoit à ſon dernier inſtant.

Je vous rends le dépôt que vous m'avez confié, dit-il à Abbaſſaï, le ſang d'Ali méritoit un ſort plus heureux, le traître Naïr nous a perdu, hélas que les cœurs éloignés de la perfidie ſe livrent facilement à l'imprudence, que le zéle eſt aveugle. Devions-nous ainſi haſarder notre confiance? ah puiſſent vos malheurs être épuiſés, con-

tinua-t-il d'une voix foible, puiſſe le Ciel me prendre pour victime, puiſſent enfin les preſſentimens funeſtes qui m'agitent n'être point juſtifiés ; en achevant ces mots l'Iman expira en embraſſant le fils de Giafar dont les larmes & les cris formoient le ſpectacle le plus attendriſſant.

Le cœur d'Abbaſſaï ne pouvoit ſuffire à toute la douleur dont il étoit rempli, elle en étoit accablée, les pleurs de ſon fils réveillerent tous ſes ſentimens : elle le prit dans ſes bras avec les agitations d'une vive tendreſſe,

bientôt elle le repouſſe avec horreur & déſeſpoir. Gage trop chéri & trop funeſte d'un amour malheureux, s'écrie-t-elle, quel ſort affreux t'eſt deſtiné ! ſouvenir de ma félicité, fruit du crime, tu détruits l'une, tu attite la peine de l'autre.

Ah ! Fatime que deviendra cet infortuné lorſque la cruauté barbare aura tranché les jours de ſon pere, lorſque le déſeſpoir aura terminé ceux de ſa mere. Quel poids de douleur pour lui en apprenant un jour qu'il cauſe notre mort. Mais peut-être il aura encore ſes pro-

pres malheurs à pleurer. Haroun étendra juſqu'à lui ſa vengeance.

La honte que le coupable Calife attaché à la mémoire d'une mere reſpectable, l'oubli des ſentimens ſacrés de l'amitié & de la nature me fait tout craindre.

Ah ſi je croyois qu'il réſervât le fils de Giafar à l'eſclavage ou à l'ignominie, je lui enleverois une ſi noble & ſi précieuſe victime. Oui, j'enfoncerois dans cet inſtant même un fer cruel dans le ſein de mon fils & l'en retirant tout ſanglant j'en percerois le mien. La pitié excite

la fureur & rend quelquefois la cruauté néceſſaire.

Les tranſports qu'exprimoit les paroles d'Abbaſſaï étoit peints dans ſes yeux, ſon air ſombre allarma l'aimable enfant qui les cauſoit. Il recule effrayé, tremblant. Mais ſe voyant ſans ſecours l'inſtinct le ramene dans les bras d'Abbaſſaï. Il cherche par ſes larmes, par ſes carreſſes à fléchir celle de qui ſon ſort dépendoit. Ces mouvemens que la raiſon ne ſçauroit encore conduire nous ſont donnez par la nature, pour la conſervation de notre être; ils attendriſſent les plus

inſenſibles, quel doit être leur effet ſur le cœur d'une mere!

Abbaſſaï eſſuye les pleurs de ſon fils, elle le raſſure, elle écoute les conſeils de Fatime, cette fidele amie lui répétoit ſans ceſſe les eſperances de Meſrour.

La crainte ne connoît pas la prévoyance, Fatime & Abbaſſaï troublées, hors d'elles-mêmes, s'étoient ſauvée du Sérail ſans avoir pris de quoi ſubſiſter, la plus profonde miſere vint augmenter leurs maux. A qui pouvoient-elles avoir recours? Le plus grands des malheurs pour

elles

elles auroit été d'être connues.

Elles étoient dans un Hameau ſitué ſur les bords du Tigre, des Pêcheurs charitables avoient ſoin de leurs triſtes jours. Les beſoins que des ſecours ſi groſſiers leur laiſſoient, affligeoient moins Zeſbet que l'impoſſibilité de récompenſer ſes hôtes généreux, & la dure extrêmité ou l'amitié réduiſoit Fatime.

Abbandonnez-moi, lui diſoit-elle, vous verrai-je conſumer une vie qui ſeroit peut-être réſervée à un ſort plus heureux & que...

N'achevez pas Zeſbet, s'écrioit Fatime, que vous ai-je fait pour m'outrager ? Les ſentimens qui m'uniſſent à vous ne peuvent céder ni à l'eſpoir, ni au bonheur même, je vivrai & mourrai avec vous.

Eh bien ma chere Fatime, dit Abbaſſaï, rapprochons-nous de Bagdad, cherchons à nous cacher dans quelque ſolitude, le retour d'Haroun va nous rendre Meſrour, nous lui apprendrons le lieu de notre demeure ; il m'inſtruira du ſort de mon époux, & j'irai le ſecourir s'il eſt poſſible, ou mourir avec lui.

Fatime approuva la réſolution de Zeſbet, elles étoient peu éloignée de Bagdad ; un des Peſcheurs leur ſervit de guide juſqu'à la Forêt, & par leurs ordres les laiſſa en ce lieu.

La Tour dans laquelle Hakem opéroit ſes preſtiges avoit été démolie, des arbres épais en couvroient les ruines, Abbaſſaï & Fatime qui tour à tour avoient porté le fils de Giafar, accablées de fatigue & de laſſitude s'arrêterent, elles s'aſſirent au pied d'un arbre.

Une inſcription qu'apperçût Abbaſſaï lui fit connoître

de les voir, elle ſe jette à leurs genoux qu'elle embraſſe. Qui que vous ſoyez leur dit-elle, venez ſecourir une infortunée, venez la voir ſeulement & je ſuis ſure de votre pitié.

Elle avoit à peine prononcé ces mots qu'un de ceux à qui elle parloit s'écria, ah ! mon pere c'eſt Fatime.... C'eſt elle-même, ah c'eſt Amanzé s'écria à ſon tour Fatime, ô Dieu je meurs....

Amanzé prit dans ſes bras ſon amante, elle reſpiroit à peine, le ſouvenir de Zeſbet combattoit un ſaiſiſſement qui peut être auroit été mortel

dans l'affoibliſſement où elle étoit.

Amanzé, dit-elle, je reconnois votre cœur, il eſt fait pour les ſentimens d'humanité & de pitié que j'y vois. Courez à Zeſbet, vous reconnoîtrez le lieu où elle eſt à des gémiſſemens: votre ami m'aidera à vous ſuivre, mes forces ne me le permettent pas & cependant Zeſbet ſe meurt.

Oui, répondit celui qui n'avoit point encore parlé, Sammis t'offre un bras que la douleur que tu m'as cauſée a plus affoibli que le poids de mes ans.

Des bonheurs ſi ineſperés pour Fatime, auroient été funeſtes à Abbaſſaï ſi Amanzé voulant obéir à Fatime n'eut volé à elle. Il la prend dans ſes bras, Sammis ſoutenoit Fatime, & portoit le fils de Giafar.

Dans cet état ils arriverent à une Maiſon, que l'épaiſſeur de la Forêt & des ruines cachoient.

Par mille ſoins on rendit Zeſbet à la vie. Fatime n'eut pas beſoin des mêmes ſecours, les yeux d'Amanzé auroient ſuffi pour la retirer de la nuit du trépas.

Où ſuis-je dit Abbaſſaï, en revenant à elle, ſuis-je encore dans la Tour d'Hakem ? Oui, répondit Sammis. C'eſt donc ici mon tombeau reprit-elle, la main d'un Dieu vengeur m'y conduit : Ce Dieu terrible pourſuit ſur les enfans le crime de leurs peres. J'ai reçu dans ce lieu un être criminel, j'y dois terminer un deſtin malheureux.

Sammis ſçavoit les malheurs d'Abbaſſaï & de Giafar, il n'oublia rien pour arracher Zeſbet au déſeſpoir, aux réſolutions funeſtes.

Pendant qu'il la perſua-

doit, Amanzé étoit aux genoux de Fatimé, & Fatime hors d'elle-même doutoit de ſa propre exiſtence.

Eſt-ce Amanzé que je vois, s'écria-t-elle enfin ? Cet Amanzé ſi ardemment, ſi conſtamment aimé. Quoi ſes yeux ne ſont plus armés d'une injuſte colere, le repentir, la tendreſſe y regnent..... Mais n'eſt-ce point un beau ſonge qui va peut-être finir ?

Amanzé ne répondoit à Fatime que par un trouble, plus fait pour obtenir ſon pardon que les plus éloquens diſcours ; ſon ſilence n'étoit

interrompu que par ces mots : quoi Fatime vous m'aimez encore ! Un oui que les yeux de Fatime prononçoit encore plus que ſa bouche raviſſoit Amanzé.

Le bonheur de Fatime rendoit un peu de calme à Abbaſſaï, l'état ou étoit Abbaſſaï moderoit la joie de Fatime. Sammis leur promit d'aller trouver Meſrour à ſon retour & Haroun même s'il le falloit, enfin de s'expoſer à tout pour ſervir Abbaſſaï.

Ces promeſſes rendirent quelque tranquillité à l'infortunée Princeſſe.

Amanzé cependant vouloit paroître moins coupable, vouloit excuſer les tranſports & la barbarie avec laquelle il avoit quitté Fatime. Non, lui dit-elle, mon amour te juſtifie mieux que ton éloquence, je te revois, tu m'aimes, mon cœur eſt ſatisfait.

Et le mien ne l'eſt pas, répondit Amanzé, un généreux pardon quoique flatteur, eſt dangereux lorſqu'on ne l'a pas mérité. Ecoutez-moi, ma chere Fatime, mais comment oſez-vous rappeller un moment qui a rempli mes jours d'amertume, de remords & de honte.

Melkaïr acheva de troubler une ame qu'un amour inſenſé avoit déja trop affoiblie, pourſuivit-il, elle m'aſſura que vous aviez accuſé Zoulouk quoique ſure de ſon innocence, Fatime me dit-elle, ſçavoit que Zoulouk étoit dans les bras d'un frere & non d'un amant, elle vous a pouſſé à une fureur injuſte, pour vous rendre odieux à l'objet que vous lui préferiez. Elle a pouſſé l'artifice plus loin, elle vous a trahi, afin de pouvoir vous ſauver, & obtenir ainſi une reconnoiſſance ſi peu méritée.

Ces diſcours de Melkaïr

eurent le funeſte effet dont vous futes la victime, & je reconnus trop tard leur perfidie.

J'allois ſortir des Etats du Calife, lorſque je rencontrai Zoulouk qui fuyoit auſſi, ſa fureur en me voyant, ſes aveux me découvrirent les impoſtures de Melkaïr, mes remords, mes regrets, éteignirent mon fatal amour pour Zoulouk, encore plus que le dépit.

Je quittai Melkaïr avec le mépris qu'elle méritoit; cependant je ne vous vengeai point, & quelle vengeance

peut-on prendre d'une femme deshonnorée par une conduite infâme, par des principes honteux, par des mœurs aviliſſantes; elle peut tout braver parce qu'elle n'a rien à craindre; odieux avantage, que ceux qu'elle perſécutent ne lui envient pas.

Je retournai chez Malika, les reproches, le récit de l'état cruel ou je vous avois réduite augmenterent ma douleur; ſeul, errant, inſupportable à moi-même; je vous chercohis en tous lieux lorſque je rencontrai Sammis.

Loin de le fuir, je l'aborde, e ſuis moi-même mon accu- ateur. Sammis me regarde l'abord avec horreur, mon éſeſpoir l'appaiſe, nous niſſons nos recherches, ious apprenons enfin qu'on ous a vue à Bagdad, nous y olons, nos ſoins ſont inu- iles, rien ne peut nous inſ- ruire de votre ſort.

Nous ne pouvions cepen- dant nous éloigner d'un lieu où nous eſpérions vous re- trouver; enfin la mort d'A- zul & de Zenara nous ayant affranchis de tous liens, nous avons fixé notre demeure dans cette forêt.

La colere du Calife me rend néceſſaire la retraite & la ſolitude. Heureux d'avoir conſervé mes jours, ſi Fatime veut en accepter l'offrande, ſi mon repentir & mon amour peuvent lui faire oublier le paſſé, la raſſurer ſur l'avenir; enfin ſi elle ne craint point d'unir ſon ſort à celui d'un infortuné condamné à un exil éternel.

Peut-on nommer exil les lieux où l'on eſt avec ce qu'on aime, répondit Fatime; les lieux où l'on réunit, la joye, la volupté de l'ame, l'yvreſſe

ſe du cœur, les plaiſirs des ſens.... Viens, mon cher Amanzé, reçois ma main & ma foi, je brave la haine du Calife; & je braverois pour toi celle de l'univers entier. Un cœur que la prévention & les ſentimens d'autrui entraînent eſt mépriſable.

Puiſſai-je te dédommager de tout, te tenir lieu de tout, je ne crains que ta légéreté, mais je la ſupporterois encore ſans ceſſer de t'aimer, le véritable amour eſt toujours capable de renouveller ſes ſacrifices, ſa conſtance eſt inalterable.

Amanzé pénétré de reconnoiſſance & de tendreſſe, juroit à Fatime qu'il vouloit toujours ignorer la vérité des eſperances flatteuſes qu'il recevoit.

Que Fatime auroit été heureuſe ſi le deſtin de Zeſbet avoit pû changer auſſi ! mais il devenoit chaque jour plus funeſte.

Les perfides conſeils de Zobeïde l'emportoient ſur les prieres de Meſrour. Haroun à ſon départ de la Meque avoit refuſé de voir un inſtant Giafar.

Le malheureux Viſir vouloit non point obtenir ſa grace, mais celle de Zeſbet; l'aſſurance qu'elle s'étoit ſauvée le conſola de la rigueur du Calife.

Elle m'eſt due, diſoit-il à Meſrour cette rigueur que vous trouvez barbare. Un traître à ſon Souverain, à ſon ami, a mérité le ſupplice affreux d'être condamné par celui qui porte ces noms chers & ſacrés; ah ſi je n'avois pas entraîné dans ma ruine ma chere Zeſbet, je verrois d'un œil tranquille l'approche du châtiment que je merite.

Meſrour, continuez à cette aimable Princeſſe & à mon fils vos ſoins généreux, ſoyez le frere de l'une & le pere de l'autre, vous ſeul êtes leur protecteur.

Giafar avoit raiſon, la colere aveugle d'Haroun avoit privé Abbaſſaï des ſecours que lui auroient donnés les Barmecides, il les avoit tous condamnés, les priſons de Bagdad étoient remplies de ces illuſtres malheureux.

Le Calife cependant ignoroit la fuite de Zeſbet; la défenſe qu'il avoit faite qu'on prononçât ſon nom devant

lui ; la crainte de hâter la mort de Giafar avoit fait garder ſur cet événement un profond ſilence. Zobeïde l'ignoroit auſſi, Haroun avoit ordonné qu'on ſe ſaiſit de ſa ſœur, il ſe croyoit obéi.

Lorſque l'ame reſſent une douleur dont l'excès ne la tranſporte pas ; elle aime à communiquer ſes peines, mais elle frémit d'horreur ; elle s'y livre ſeule lorſque la fureur s'eſt emparée d'elle, lorſqu'elle lui a fait franchir toutes les bornes. La douceur de ſa confiance n'eſt pas faite pour une ſituation ſi terrible.

Haroun plus encore inſupportable à lui-même qu'il ne l'étoit aux autres, ne trouvoit aucuns momens de calme. Bien-tôt il déteſta Zobéïde, il lui reprochoit la funeſte connoiſſance de ſes malheurs. Juſte punition des méchans, plus malheureux que ceux qu'ils ont accablés tandis que ceux-ci excitent la pitié, ils inſpirent toute l'horreur qu'ils meritent.

Le Calife en approchant de Bagdad ſentoit augmenter ſes cruelles agitations, mais l'amour qui produiſoit

Hist
cet ef
fois f
citoi
tôt il

Je
ſang
diſoi
micr
tête
pron
pourr
ſe, t
eh qu
dèſob
ment
amou
dicté
pardo

violé... Leur pardonner, reprenoit-il, & le puis-je lorſqu'ils m'aſſaſſinent ſi cruellement ? lorſque le perfide ami à qui j'avois confié le ſecret de mon ame & tout mon repos, m'a trahi, m'a trompé. Cette lettre qu'il avoit ſans doute ſuppoſée pour écarter mes ſoupçons, cette feinte piété d'Abbaſſaï..... Non, il ſeront punis, je joindrai aux remords, à la honte qu'ils me cauſent en me faiſant dèshonorer ma mere, déclarer mon coupable amour, ceux que pourra me cauſer leur châtiment. Zeſbet en pleurs ne m'attendrira point. O

Ciel

Ciel, pourrois-je me laiſſer fléchir par ſes prieres..... eſſuyer ſes larmes, me ſacrifier moi-même.....

Ces penſées occupoient Haroun tandis qu'on trainoit Giafar à ſa ſuite. Que ce retour à Bagdad étoit different de ſon départ, il avoit vû ſur tous les viſages la joye, l'amour, le reſpect, il n'y voyoit que la crainte & la triſteſſe. Il arrive enfin, il ordonne qu'on lui amene Abbaſſai; quels furent ſes tranſports en apprenant ſa fuite! jamais la fureur, la douleur & le déſeſpoir reunis n'ont produit un effet ſi af-

freux. Il s'agite, il pouſſe des cris terribles, il dit enfin : il mourra le perfide, & ſa mort me vengera de l'ingrate qui me fuit. En achevant ces mots, il perd l'uſage de ſes ſens : il ne reprend des forces fatales que pour ſigner l'Arrêt de Giafar. Il veut que ce funeſte Arrêt ſoit exécuté preſque ſous ſes yeux, afin de ſe raſſaſier de ſa vengeance dans l'inſtant qu'elle ſera remplie.

Giafar apprend ſon ſort ſans frémir, il ne murmure point de la barbarie d'Haroun, il ne s'occupe que de Zeſbet, il embraſſe Meſ-

rour ; cher ami, lui dit-il, reçois mes adieux, porte-les à la malheureuſe Abbaſſaï, recueille mes derniers ſoupirs, ils ſont pour elle ; dis-lui que ſans l'horreur de mon parjure je ne croirois pas d'avoir trop acheté de mon ſang le bonheur de l'avoir poſſédée. Dis-lui qu'elle ſe donne généreuſement la mort plutôt que de s'expoſer à l'ignominie ; qu'elle ne craigne point les abîmes de l'avenir, elle y retrouvera un époux qui l'adore : mais ſi elle peut ſe ſouſtraire aux fureurs d'Haroun, au nom de notre amour qu'elle vive pour mon fils. O cher fils.... ô Zeſ-

bet. . . . en disant ces mots Giafar présente sa tête aux bourreaux, il reçoit le coup fatal.

Mesrour dans le premier instant de la colere du Calife avoit envoyé dire à Abbassaï de venir faire un dernier effort en faveur de Giafar, il avoit appris sa retraite par Sammis.

Abbassaï, la mort sur les levres, avoit conjuré Fatime de ne point la suivre, de ne point abandonner son fils, accompagnée de Sammis, elle s'étoit traînée au Palais de son frere, la douleur en l'affoiblissant, en retardant ses

pas, décide ſon malheur, elle arrive enfin, elle voit en entrant donner le coup mortel; elle veut l'arrêter, il n'étoit plus tems, Giafar n'étoit plus.

Elle ſe jette ſur le corps de ſon époux, elle y veut rejoindre cette tête ſanglante, objet funeſte d'amour & de terreur, elle voudroit entendre encore une fois de cette bouche à laquelle elle joint la ſienne, un ſon, un ſoupir, mais c'eſt en vain; il ne reſte plus à Abbaſſaï que ſon déſeſpoir, il la délivre de ſes malheurs; elle ſe ſaiſit de l'épée teinte du ſang de Gia-

ſar, la plonge dans ſon ſein, tombe & expire ſur le corps de ſon époux.

Sammis éperdu avoit en vain voulu arrêter le déſeſpoir d'Abbaſſaï; quelle eſt ſa douleur! quoique blanchi dans l'étude de la ſageſſe, il s'y livre ſans modération.

Haroun attiré par les cris de Sammis, voit l'horrible & touchant ſpectacle de ſes fureurs; l'amour, l'amitié, reprennent leur empire ſur ſon ame, il veut ſuivre ceux qu'il immole. Arrête, s'écrie Sammis, tu n'eſt pas digne de mourir. Une vie remplie de

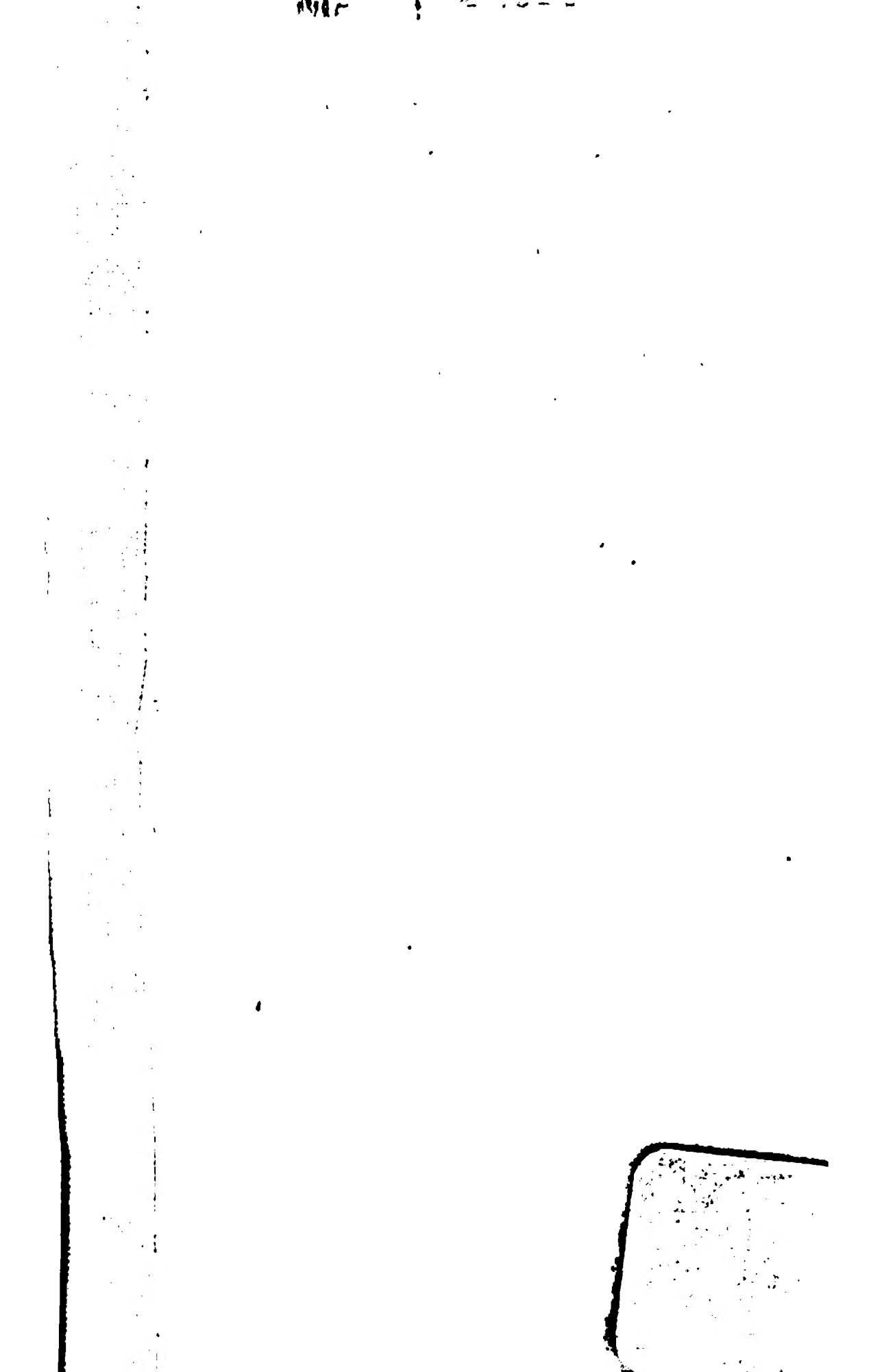
remords doit être le châtiment du crime. Puiſſent les objets funeſtes que tu vois être toujours préſens à tes yeux, puiſſe le repentir te déchirer ſans t'excuſer, puiſſe enfin ta honte égaler ta gloire paſſée.

Après ces mots qu'Haroun ne condamne ni ne punit, Sammis s'éloigne ſans obſtacle, l'amitié le ſoutient & l'accable, il ſe flatte enfin que Fatime, dont il va percer le cœur, ſoutenue à ſon tour par l'amour d'Amanzé, & par ſa tendreſſe pour le fils d'Abbaſſaï, vivra pour ces objets chéris.

On arrache Haroun à ſon

deſeſpoir, mais, ſa douleur, ſes remords, la voix de la vertu, celle de la terreur, après une vie plus cruelle que la mort même, le conduiſent au tombeau.

Fin de la troiſiéme & derniere Partie.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building